Archives de
L'ALGÉRIE



Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff

ARCHIVES DE L'ALGERIE

ÉDITIONS MICHÈLE TRINCKVEL

L'AVENIR

Au début du siècle, les déplacements collectifs en Algérie sont assurés par des diligences puis, avec l'apparition de l'automobile, par des cars appartenant à des compagnies privées. Ici, l'autobus « Sétif-Constantine » qui assure des liaisons quotidiennes entre les deux villes. Aucune place n'est réservée. Européens et Algériens voyagent ensemble, et le chien est installé sur l'avant protégeant le chauffeur en costume et cravate. Parallèlement à ces moyens de transport, les lignes de chemin de fer se développent rapidement : en 1914, on compte 3 300 kilomètres de voies ferrées gérées par 5 compagnies privées.

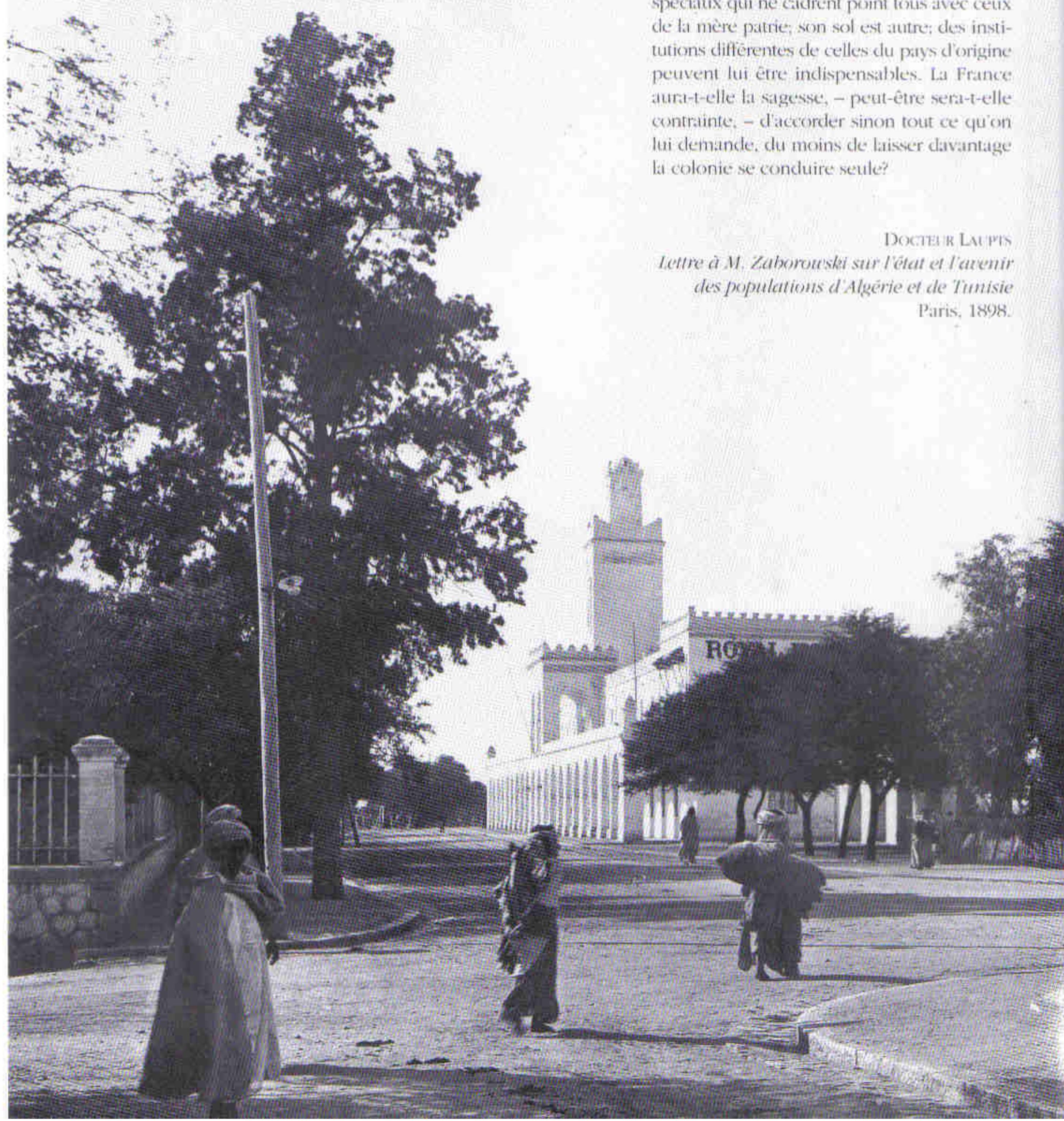


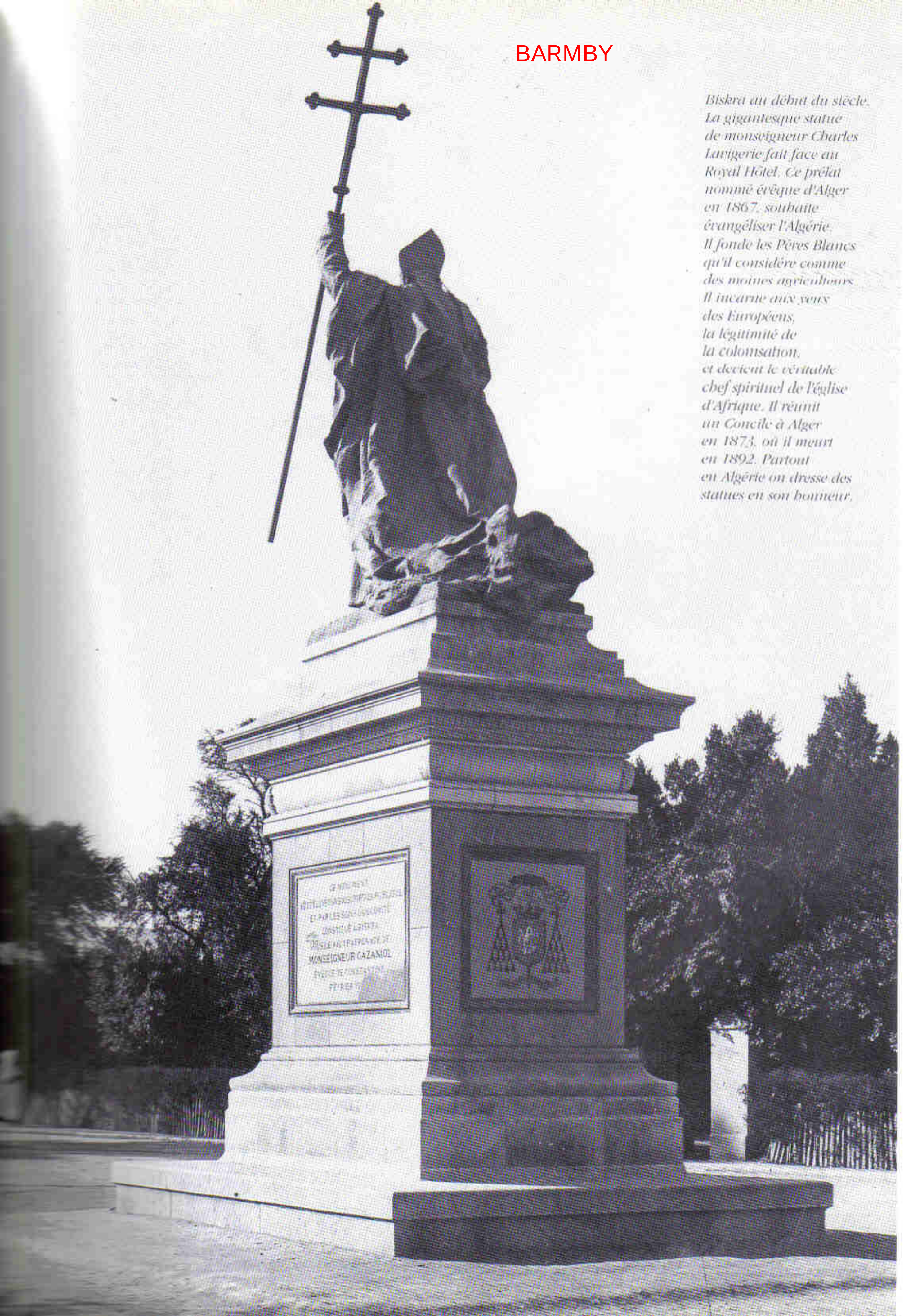
Nul ne peut le dire

Quel est l'avenir de la colonisation en Algérie? Nul ne le peut dire. Si les colons étaient livrés à eux-mêmes, il est probable qu'ils seraient vite en guerre avec les indigènes. Ce serait une guerre d'extermination, que la lassitude seule ferait cesser. Etant donné la dissémination des colons, on peut penser qu'ils auraient beaucoup de mal pour se défendre avec succès.

La France étant maîtresse et tutrice de la colonie, il faut prévoir le jour où celle-ci lui demandera plus de liberté, plus d'autonomie. En France, beaucoup s'en effraieront : cela leur paraîtra un crime. Une colonie a des besoins spéciaux qui ne cadrent point tous avec ceux de la mère patrie; son sol est autre; des institutions différentes de celles du pays d'origine peuvent lui être indispensables. La France aura-t-elle la sagesse, – peut-être sera-t-elle contrainte, – d'accorder sinon tout ce qu'on lui demande, du moins de laisser davantage la colonie se conduire seule?

Docteur Laupts
Lettre à M. Zaborowski sur l'état et l'avenir des populations d'Algérie et de Tunisie
Paris, 1898.





Biskra au début du siècle. La gigantesque statue de monseigneur Charles Lavigerie fait face au Royal Hôtel. Ce prélat nommé évêque d'Alger en 1867, souhaite évangéliser l'Algérie. Il fonde les Pères Blancs qu'il considère comme des moines agriculteurs. Il incarne aux yeux des Européens, la légitimité de la colonisation, et devient le véritable chef spirituel de l'église d'Afrique. Il réunit un Concile à Alger en 1873, où il meurt en 1892. Partout en Algérie on dresse des statues en son honneur.



Alger, 1910 environ. Quelques manifestants brandissant des drapeaux revendiquent pour avoir [illegible] accès aux emplois publics et le droit d'être représentés au Parlement. Ils possèdent un journal - El Misbah - (le Flambeau) vendus dans des associations ou cercles. Leur nombre d'adhérents ne dépasse pas le millier.

En 19[illegible] l'Union Franco-Indigène est fondée à Alger par Omar [illegible], commerçant, le docteur Benthami et le petits-fils d'Abd el-Khader, le héros légendaire de la première révolte anti-française. Cette Union est le premier organisme de propagande politique jeune algérienne.





Les ordres de l'Empereur

Après avoir visité l'Algérie en 1865, l'Empereur écrit au Gouverneur Général, le maréchal de Mac-Mahon afin de lui donner ses directives. Une analyse lucide et sans complaisance.

Les entraînements de la conquête ont amené une grande perturbation dans l'ancienne société arabe; l'organisation conforme à ses traditions et à ses mœurs a été détruite sans être remplacée. La société arabe ne constituait pas, ainsi qu'on la prétendu, une féodalité; c'était un peuple divisé en tribus ayant à leur tête des familles dont le temps avait consacré l'influence. On a déconsidéré ces grandes familles et annulé leur importance. On a tenté de dissoudre brusquement la tribu; on a bouleversé l'organisation de la justice musulmane; enfin on a détruit les vieilles coutumes d'une nation qui ne renfermait pas encore les éléments propres à constituer une démocratie viable; de sorte que, sans guides, ce malheureux peuple erre, pour ainsi dire à l'aventure, ne conservant intacts que son fanatisme et son ignorance. On a soumis les tribus aux formes tracassières de l'administration; on leur a pris souvent les meilleurs terres, et cette dépossession partielle les a placées sous la menace d'un envahissement général. De plus, une grande partie des biens séquestrés a été louée à ces mêmes Arabes, obligés d'affermer le sol qui leur avait appartenu. Le progrès agricole ne pouvait dès lors excuser cette sorte d'expropriation. L'Arabe, ainsi rebuté, éloigné des parties les plus fertiles de la plaine s'est réfugié dans les montagnes. Là, il a rencontré l'administration forestière, qui, s'emparant de vastes étendues de broussailles, où les arbres ne pousseront qu'en y dépensant des sommes considérables, a refusé d'abandonner les pacages à ses troupeaux. Sur le territoire même qui était laissé à la population indigène, le service des forêts se montrait aussi rigoureux que dans la métropole; à certaines époques, des permissions spéciales étaient exigées pour laisser les tribus couper le bois nécessaire à la fabrication de leurs charrues. Le rapport du chef du bureau arabe de Mostaganem au commandant de la subdivision (avril 1852), choisi entre beaucoup d'autres, prouve l'acharnement que mettaient les agents du Domaine à enlever aux Arabes leurs propriétés et à éluder les intentions du Gouvernement et les ordres du Gouverneur Général. Aujourd'hui que toutes les administrations, excepté la Justice, sont soumises d'une manière absolue à l'autorité du Gouverneur Général, ces excès de zèle, s'ils viennent à se reproduire, pourront être réprimés.

Les Arabes, voyant leur fortune diminuer par la perte de leurs terres et par l'accumulation des impôts, ont recouru aux emprunts, ce qui amène bientôt leur ruine complète; car, faute de sociétés de crédit, les emprunts chez eux, se font à des taux exorbitants. Les emprunts usuraires sont un des plus grands fléaux qui pèsent sur les indigènes. Il est à craindre, en effet, que, lorsqu'ils seront tous propriétaires fonciers, une grande partie d'entre eux ne soient expropriés et que la totalité de leurs biens ne passe à leurs avides créanciers.

Extraits de la lettre de Napoléon III sur la politique de la France en Algérie adressée par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, Gouverneur Général de l'Algérie.
Paris, 1865.

Des gendarmes viennent de faire trois prisonniers. Voleurs ou rebelles? Gorges du Chabet, vers 1905.



Le bureau arabe de Souk-Ahras. La volonté de réforme de Napoléon III se manifesta, entre autres, par la création de bureaux arabes dans de nombreux villages de l'Algérie. Ils étaient destinés à favoriser une vraie politique d'association. Les représentants français se devaient de parler la langue arabe.





Sidi-Bel-Abbes . Un agent de police algérien. 1908 environ.

Ci-dessous : Un bureau arabe, près de Bône. 1865 environ.

Tous Français!

Après que la loi Crémieux eut naturalisé Français tous les Juifs d'Algérie, une violente polémique s'engage afin de savoir si un même texte doit être appliqué aux musulmans. Lors d'un débat au Sénat le 27 juin 1891, M. Sabatier s'oppose violemment à cette idée.



Un caïd décoré de la Légion d'honneur. Le loyalisme des Algériens durant la Première Guerre mondiale fut total. 173 000 musulmans participèrent aux opérations militaires en France. 25 000 d'entre eux furent tués. Les musulmans obtinrent ainsi le droit d'accéder à des grades élevés dans l'armée, et purent bénéficier du régime normal des pensions.

IMPOSER LA QUALITÉ DE FRANÇAIS à celui à qui sa foi religieuse fait un devoir de « tuer des infidèles jusqu'à ce qu'il n'en reste plus! » Imposer le nom de Français à ceux pour qui ce nom est une souillure! A ceux qui dans leur accès de colère, le crachent comme une sanglante injure en même temps que ceux de « youdi », juifs, ou de « cafir », infidèles! A ceux qui connaissent une insulte encore plus cruelle, un terme encore plus méprisant, celui d'« emtourni », mot par lequel ils désignent les indigènes naturalisés! Mais je ne sais ce dont je dois le plus m'étonner, du peu de cas que font nos libéraux des suggestions qu'impose à tout un peuple sa conscience religieuse plus ou moins éclairée, ou du maigre souci qu'ils ont du titre de Français, titre que nous portons au front, nous, comme une couronne, et que d'autres porteraient sur l'épaule comme une fleur de lys.

« Mais nous calmerions leurs appréhensions et leurs répugnances répondent en masse les partisans de la naturalisation. Nous leur conférerions le titre de Français avec les droits qu'il comporte, mais nous leur laisserions leur statut civil et de famille, car nous n'ignorons pas que le Coran, qui chez eux règle tout, a mis l'empreinte religieuse aux matières qui, chez nous, sont purement civiles. »

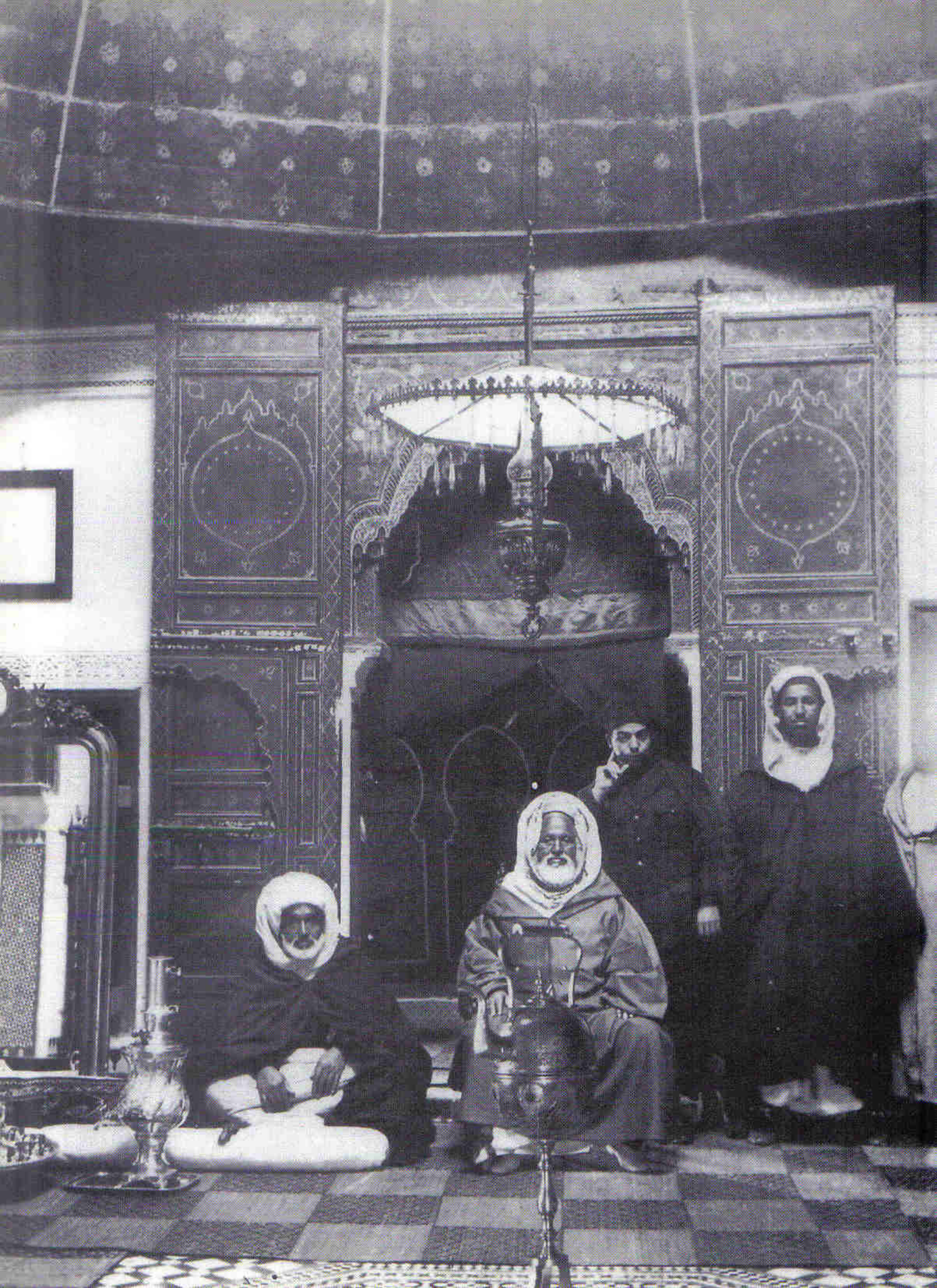
D'abord, vous ne supprimerez pas par cela la blessure de conscience que provoquera chez les populations arabes, l'imposition de la qualité de Français, blessure qui sera identique à celle que ressentiraient des protestants ou des libres penseurs à qui on imposerait le baptême catholique. Mais y arriveriez-vous que vous n'auriez acheté ce résultat qu'au prix d'une inconcevable anomalie. Donc, il y aurait des Français qui échapperaient aux lois françaises, voire à la morale française. Il y aurait des Français qui pourraient avoir des serfs, et revendiquer, comme le droit musulman y autorise, les patrons indigènes à propos des dettes des khammés, l'exercice d'un droit de suite sur la personne humaine! Il y aurait des Français capables d'épouser légalement quatre femmes, des Français épousant des filles de neuf ans et ayant droit absolu de violer ces enfants, que d'ailleurs, ils auraient payées par la livraison du don nuptial! C'est entre Français désormais que se feraient ces ignobles ventes et achats de filles qu'on livre au mâle, malgré leur dégoût et leur désespoir! Et les députés de ces Français feraient chez nous des lois qui règlent l'honneur des familles et la dignité du foyer conjugal!

Et en définitive, savez-vous dans quelles limites les indigènes auraient trouvé profit à cette prostitution de la qualité de Français? Ils auraient payé ce titre par un prolongement de bail avec la servitude. Maîtres désormais, chacun de plusieurs milliers d'électeurs, les chefs féodaux indigènes se feraient nommer députés et tout naturellement orienteraient la politique indigène dans le sens du maintien de leur pouvoir oppressif, de la reconstitution de leur influence et, singuliers amis du peuple indigène, vous auriez rivé ainsi pour plusieurs siècles cette chaîne de servitude que traîne la masse indigène et qui, pour l'honneur de la France, devrait être déjà complètement brisée.

Favorisons de tout notre pouvoir les naturalisations individuelles. Accordons à qui en est digne, dès qu'il le demande, le titre de citoyen français. Mais rappelons-nous ces chefs indigènes qui mirent jadis à la queue de leur cheval la croix de la Légion d'honneur et n'exposons pas le titre, le beau nom de Français, à une avanie de ce genre.

Séance du Sénat
Samedi 27 juin 1891.





…riche caïd de la région de Constantine entouré de ses fils. Les femmes ne peuvent paraître sur la photo.

Les éliminer

Des idéologues rêvent d'une Algérie sans Algériens. Henri de Sarrauton résume, en 1891, leurs propos extrémistes.



Signe de parfaite entente dans les années 1920. Chacun dans son uniforme est fier de servir la France.

Jamais les indigènes n'accepterons les mœurs européennes. Jamais ils ne rechercheront la naturalisation française, et si vous vouliez la leur imposer, ils la repousseront de toutes leurs forces. Leur religion leur interdit formellement et explicitement d'adopter nos institutions civiles et politiques, car le Coran est à la fois leur code religieux, leur code civil et leur code politique. Ce que vous appelez les bienfaits de la civilisation française, ce sont, à leurs yeux, des hérésies qui leur inspirent la plus profonde horreur. Pour assimiler l'indigène, il faudrait donc, tout d'abord, l'arracher à l'influence du Coran, le convertir au christianisme. Or, c'est un fait d'expérience que le musulman ne se convertit jamais de son plein gré. Tous les missionnaires qui depuis des siècles, essayent de catéchiser les pays musulmans, y perdent leurs peines et leurs discours. Il faudrait employer la contrainte. Eh bien, conçoit-on le Gouvernement français tolérant et libre penseur, établissant ici l'Inquisition comme l'a fait le roi Ferdinand après la conquête de Grenade? Evidemment c'est impossible. L'assimilation est donc une chimère. Il faut refouler ce peuple de proche en proche et le remplacer successivement et systématiquement par une population française. L'Algérie ne deviendra réellement française qu'à ce prix.

Henri de Sarrauton
La question algérienne
Oran, 1891.



Au début du siècle la promenade du Méchouar à Tlemcen.



Une belle colonie

Un colon propose en 1892, des moyens qui feront de l'Algérie un pays riche, prospère et pacifié. Une vision égalitaire du progrès.



L'hôtel de ville de Sidi-Bel-Abbes. 1910 environ.

L'ALGÉRIE POSSÈDE AUJOURD'HUI environ cinquante mines de fer, de cuivre, de plomb, de zinc; mais qui ne peuvent être exploitées en ce moment, soit par suite du manque de voies de communication, soit que, pour celles qui existent, les prix des transports sont trop élevés; quelques-unes sont cependant exploitées avec succès, ce sont celles qui sont les plus rapprochées du littoral. Lorsque les nouvelles compagnies fonctionneront et que les prix des transports seront suffisamment bas, il n'est pas douteux que l'exploitation de toutes ces mines, dont quelques-unes sont très riches, ne se fasse avec succès.

Les hauts fourneaux, les laminoirs, les ateliers de construction viendront s'y installer donnant ainsi un nouvel essor à la colonisation. Les employés, dont plusieurs milliers sont actuellement sans travail en France, trouveront des emplois selon leurs aptitudes, dans les chemins de fer, le commerce et l'industrie. Les agriculteurs viendront eux aussi en grand nombre, d'autant plus que notre climat de France subissant de trop grandes variations, il s'ensuit que les récoltes en souffrent et le produit n'est pas en rapport avec les dépenses faites et la peine déployée dans ces travaux. Encourager les agriculteurs à coloniser l'Algérie





Le port d'Oran vu du fort Saint-Grégoire, 1900 environ : Oran, deuxième port d'Algérie après Alger, doit sa fortune à l'exportation, principalement le vin. Bône qui arrivait au troisième rang était avant tout un port minéralier.





*Oran vers 1910.
La terrasse du « Grand Café Continental ».
C'est la grande période de l'époque coloniale.
L'Algérie compte à cette époque environ :
400 000 Français;
200 000 étrangers;
4 500 000 musulmans.*







Réception de notables algériens à la table de colons progressistes, favorables à Maurice Viollette, gouverneur général de l'Algérie en 1925. Il rédigea avec Léon Blum, un projet de loi donnant la citoyenneté française à tous les musulmans d'Algérie, qui auraient pu cependant conserver leur statut civil coranique. Les Européens qui détestaient le gouverneur général l'appelèrent « Viollette l'Arabe ». Le texte fut rejeté par le Parlement.

BARMBY

Caïds algériens en visite à Paris au moment de la discussion de la loi Viollette-Blum. 1925.

sera facile, en leur accordant des concessions suffisantes, sans être excessives, et en les aidant à s'établir, par la création d'un crédit agricole, sous le patronage de l'Etat, leur faisant les avances nécessaires en agrès, en semences et en bestiaux, au fur et à mesure de la culture de leur concession. Ce sont surtout les malheureux que nous devons encourager, car ceux-là du moins, ne devant leur avenir qu'à leur travail, s'ils se voient soutenus, feront des prodiges, pour enfin arriver à une aisance relative les mettant eux et leurs familles, à l'abri du besoin. Par la colonisation rapide de l'Algérie, nous atteindrions ainsi en même temps le but que l'on poursuit depuis si longtemps. L'assimilation de la race indigène ne pourra raisonnablement se faire que lorsque la population européenne sera à peu de chose égale à la population arabe, qui étant aujourd'hui de 4 millions d'habitants, augmenterait considérablement nos forces. La colonisation doit se poursuivre sagement, en laissant dans chaque village, une partie des terrains entre les mains des Arabes; de cette manière, ils seront constamment en contact avec les Européens, leur empruntant leurs mœurs, leurs coutumes, et se civiliseront graduellement.

L'Arabe étant essentiellement intelligent, mais très fanatique, sa religion s'oppose en ce moment, à un rapprochement avec les nations européennes. Les Arabes aimant surtout leur liberté, vivent dans l'isolement, et ne s'entretiennent entre eux que de leur grandeur déchue, ce qui ne contribue pas peu à retarder leur rapprochement; mais lorsque la population européenne aura augmenté, lorsque par les travaux utiles, nous nous serons étendus dans toute l'Algérie, faisant surgir des champs, des jardins, des vergers où n'existaient avant que des déserts, l'Arabe qui a l'amour des grandes choses, nous admirera et nous aidera à rendre notre œuvre fructueuse. Nous pourrons alors en faire des électeurs et des soldats, ils seront frappés d'admiration par les progrès si rapidement accomplis, et nous seront reconnaissants de les sortir du néant où ils sont actuellement, se voyant aujourd'hui préférer la race juive. L'Arabe possède au plus haut point les principales qualités qui peuvent en faire un bon citoyen. Il est de taille moyenne, vigoureusement constitué, et a le teint basané. Les traits de son visage expriment une fierté et une gravité nobles. Il est doué de beaucoup d'adresse naturelle, ingénieux et gracieux. La tempérance, la bravoure, l'hospitalité et la fidélité, de même que l'amour de la poésie forment le fond de son caractère; la passion de la vengeance et le penchant à la rapine déparent seuls ces belles qualités. Avec les qualités qui le caractérisent, nous pouvons nous en faire un puissant auxiliaire à tous les points de vue. Cultivons ces intelligences, apprenons aux jeunes générations l'amour de leur nouvelle patrie; faisons vibrer en eux les cordes du patriotisme et nos efforts seront bientôt couronnés de succès. Les croisements, qui s'opèreront au contact des Européens, nous en feront bientôt une race d'élite, sous le rapport de la bravoure, de la littérature, des sciences et des arts.

A. Finet
Grandeur de la France par l'émancipation des travailleurs et la colonisation algérienne
Paris, 1892.





Contre le décret Crémieux

L'antisémitisme se déchaîne lors du vote, en 1870, du décret Crémieux qui accorde la nationalité française aux Juifs habitants. Extrait d'un odieux pamphlet publié à Paris à cette époque.



Ci-contre : Alger, 1900 environ. Une femme juive.

Page de gauche : Jeune femme juive de Laghouat, 1910 environ. Le décret Cremieux voté en 1870, déchaîne à Alger une vague d'antisémitisme. Juillet 1884 : pillages de magasins israélites. Des ligues anti-juives se forment en 1896 à Constantine et Oran. Des effigies de Dreyfus sont brûlées par les manifestants. Du 20 au 25 janvier 1898 : émeutes; menées par Massimiliano Milano, dit Max Régis, la foule algéroise est maîtresse de la rue. En Oranie, des agents de police israélites sont révoqués; des malades juifs soignés dans les hôpitaux sont expulsés.

GRÂCE À NOTRE NAÏVETÉ et notre confiance, le Juif a atteint son but : il est citoyen français en Algérie. Ce n'est pas son attachement pour la France qui lui a fait solliciter cette faveur, mais bien son ambition et sa cupidité. N'ayant pas de nationalité, le Juif est [illegible] de tous les peuples, et malgré sa lâcheté, son rêve serait de les placer indistinctement sous sa domination. Impuissant par lui-même, il n'a l'espoir d'arriver qu'autant qu'il est soutenu par ceux mêmes qu'il veut exploiter, et le jour où il sera découvert, il reviendra à la vie errante.

L'insurrection des Arabes que les Juifs avaient tout lieu de redouter, parce qu'elle était surtout dirigée contre eux, avait été bien vite réprimée et ils savaient qu'ils n'avaient plus rien à craindre de ce côté. C'était pour les Juifs une première victoire qui devait avoir pour nous de terribles conséquences; en devenant nos égaux, ils se trouvaient au-dessus de l'Arabe, et ils ne devaient pas tarder à lui faire sentir cette supériorité. Le Français va ainsi, tout en étant dupe de sa confiance, être le complice du Juif contre l'Arabe, et exercer le despotisme le plus absolu à l'égard de cet homme qui vient de verser son sang pour la France[1].

1. NDA : il s'agit de la guerre de 1870.

GEORGES MEYNIE
L'Algérie juive
Paris, 1887.



BARMBY

Vive l'école!

L'unanimité est totale : musulmans et Français s'accordent pour penser que développer l'enseignement est le moyen le plus sûr pour rapprocher les deux communautés. Voici le plaidoyer passionné d'un professeur kabyle.

PARMI LES MOYENS LES PLUS PUISSANTS et les plus efficaces, qui s'offriront à notre Gouvernement, pour l'aider à triompher des difficultés semées sous ses pas, dans l'œuvre ardue dont il a assumé la responsabilité, il en est un, digne entre tous de fixer son attention et celle du public : je veux parler de l'instruction des indigènes.

La tâche est-elle impossible? N'avons-nous pas dans nos villes algériennes de nombreux exemples propres à encourager l'administration à entrer plus avant et à persévérer dans cette voie, et chaque année scolaire ne voit-elle pas augmenter le contingent de jeunes Arabes fréquentant les établissements primaires? Sans doute on objectera que ces enfants sont les enfants de gens à demi civilisés, en contact continuel et en relation d'affaires suivies avec les Européens. La plupart habitent nos centres; ce sont des marchands ou des petits employés n'ayant que bien peu de ressemblance avec les Arabes des tribus. Je ne conteste pas que cet élément n'ait été plus facile à entamer que les autres; mais les gens dont il s'agit, sont des musulmans tout aussi bien que les habitants de la tente, et on me permettra d'en tirer tout au moins cette conséquence, que la différence de religion n'est pas un obstacle au rapprochement des deux races.

Il y a mieux. L'expérience sur laquelle je m'appuie, s'est étendue à la Kabylie, et on peut constater dés aujourd'hui, ce fait remarquable que l'école de Tamazirt, fréquentée par 47 élèves en 1878, en a reçu 67 en 1879. Une seconde école est devenue nécessaire et va être incessamment créée dans cette région. Les rapports constatent que les élèves montrent l'assiduité la plus louable et se rendent chez le maître par la pluie, par la neige, par la chaleur, sans se montrer rebutés par la distance. Des filles commencent même à fréquenter l'établissement.

Un de mes condisciples du collège arabe, el-Hachemi ben Si Lounis, conseiller général du département d'Alger, à écrit dans le *Petit Colon*, d'éloquentes pages sur cette même question. Je ne saurais mieux faire que de citer ici l'opinion d'un des hommes le plus justement estimé et dont le dévouement absolu à la France ne se sépare pas d'une vive sollicitude pour le sort de nos coreligionnaires. Si el-Hachemi a compris l'immense portée des mesures que nous réclamons, il n'a pas un instant d'hésitation; non seulement il croit possible d'instruire les jeunes générations indigènes, non seulement il veut qu'elles soient appelées à jouir des bienfaits de l'instruction, mais il veut encore l'obligation. Je suis entièrement de son avis; la France doit considérer les indigènes comme des pupilles confiés à sa tutelle, et un père ne demande pas à ses enfants s'ils veulent aller à l'école; il les y envoie. Les Arabes sont habitués à

En 1907, pour toute l'Algérie, on compte 32 517 enfants scolarisés sur un effectif scolarisable évalué à 730 000, soit un taux de scolarisation de 4,5 %. En 1937, le chiffre atteint 104 000 enfants musulmans scolarisés soit un taux de scolarisation de 10 %. Les filles representent à cette date le sixième du total.





Ci-dessus : De jeunes enfants sont employés pour la fabrication des tapis. Constantine, 1908. Page de gauche, en haut : Alger, 1910. Une école coranique. En bas : En 1914, il y avait 380 musulmans dont 125 boursiers dans les écoles secondaires. Une quarantaine de ces élèves obtiennent le baccalauréat à cette date. En 1935, Il y avait dans les établissements publics secondaires de garçons : 850 musulmans sur 8 410 élèves, et dans ceux de jeunes filles, 90 musulmanes sur 3 900 élèves.

écouter la voix qui parle ferme et qui vient d'en haut, et ce serait un étrange scrupule que de les laisser dans l'ignorance par respect de leur liberté, scrupule d'autant plus étrange qu'il s'exercerait à l'égard de gens accoutumés de longue date à subir les abus les plus monstrueux, sans compensation d'aucune sorte. Gardons-nous des sophismes, et celui qui consisterait à maintenir un peuple dans l'ignorance de peur d'user envers lui de violence apparente, serait le plus dangereux qu'on pût concevoir. Très probablement, la première génération ne donnera pas tous les fruits qu'on pourrait souhaiter; l'effet de plusieurs siècles d'oppression ne se dissipe pas ainsi d'un coup; beaucoup de nos enfants ne profiteront peut-être pas des leçons qui leur seront données, et il y aura plus d'un fruit sec. « Tant pis pour ceux-là, dit Si el-Hachemi, c'est le sort commun des mauvaises graines de disparaître sans laisser de regrets, car ce qué l'on perd en quantité, on le regagne en qualité. L'instruction relèvera l'Algérie musulmane en élaguant les branches mortes ou mauvaises. »

D'autre part, sans entamer le sentiment religieux et le respect traditionnel des indigènes pour leur livre saint, la connaissance peu à peu répandue parmi eux des vérités élémentaires de la science moderne, les soustraira à l'influence désastreuse des charlatans et des jongleurs qui les ont si souvent conduits à la ruine et à la mort.

M. Abdallah
L'avenir
Extrait du journal Akhbar, 1880.



سينقل جثماني إلى الترب أهله ۞ وتلتحف الروح بعالمها الأسمى

وذي صورتي تبقى دليلا عليهما ۞ فإن شئت فهم الكنه فاستنطق الرسما

ومن صدق إحساس تأمل فإن في ۞ ملامح وجه المرء ما يكسب العلما

وسامح أخاك إن ألغزت بنقصه ۞ وسل رحمة ترحم ولا تكتسب إثما

Le cheik Ben Badis, président des Aouled, Comité d'émancipation de l'Algérie. Le cheik est mort à Constantine en 1940.

BARMBY

La supplique de ben Sliman

Le cheik ben Sliman écrit au président du Sénat pour lui faire part des réflexions que lui inspirent les lois nouvellement votées. Une supplique en faveur de plus de justice.

A Monsieur le président du Sénat, Paris
Louange à Dieu
Le 28 juillet 1891

A L'AUGUSTE SEIGNEURIE du magnifique Son Eminence, Monsieur le Président des membres de la Haute Assemblée de Paris.

Après avoir offert le plus nobles des saluts, ainsi qu'il convient à votre rang élevé, j'ai l'honneur de vous exposer ce qui suit.

Nous avons reçu, daté du 25 mai 1891, votre sublime écrit renfermant diverses questions concernant les musulmans habitant en Algérie, au sujet desquels vous me demandez une réponse.

Je réponds à votre haute seigneurie que tout ce que l'on peut conclure des lois votées, c'est que leur application a été la cause d'un grand préjudice pour les musulmans.

En effet, leur exécution a eu pour effet de les déposséder de leurs terres et de leurs faire supporter des pertes et des corvées pénibles du fait des commissaires-enquêteurs et des géomètres chargés des délimitations. Or, depuis 1863 jusqu'à présent, il n'en est résulté à ma connaissance rien d'avantageux. De même au sujet des terrains dont les maîtres ont été expropriés. Nous avons été témoins de l'expropriation des habitants des trois tribus qui nous avoisinent le plus immédiatement; il ne reste plus la moindre parcelle de terre.

Toutes ces terres se trouvaient auparavant en la possession et la jouissance des membres de la tribu, et depuis qu'elles leur ont été retirées, il ne leur reste plus que que 33 203 hectares. Or on compte dans la contrée environ 6 000 tentes contenant environ 36 000 habitants. Si, donc, l'on répartissait les terres appartenant en propre à la tribu, d'après le nombre de tentes et d'habitants, il reviendrait moins d'un hectare à chacun de ces derniers. Ces personnes, par suite des expropriations, sont tombées dans une situation très précaire, à tel point qu'elles sont réduites à cultiver des terrains en prenant à leur charge les impôts de toute nature. D'autres affirment à un prix si élevé qu'il équivaut presque à celui moyennant lequel on achèterait un terrain, et si leur misère ne fait que s'en accroître, ils n'ont aucun moyen d'y échapper. Voilà ce qui se passe chez nous, mais nul doute qu'il doit exister des localités où la misère est encore plus grande.

L'usage des noms patronymiques, pour reconnaître l'identité devenue obligatoire en vertu de la loi, ne convient pas aux musulmans. Cet usage n'existe pas dans leur religion, ils ne l'approuvent pas et c'est malgré eux et à contrecœur que quelques-uns l'ont accepté, car ils savent bien qu'ils ne retireront aucun profit de ces dénominations qui ne tendent à rien moins qu'à porter atteinte à leur religion, laquelle est leur capital.

Le prêt à intérêt, autrement dit l'usure, est défendu par notre religion; de même en ce qui concerne la banque française à laquelle les musulmans n'ont recours qu'en raison de





Une échoppe de cordonniers à Constantine. 1910 environ.

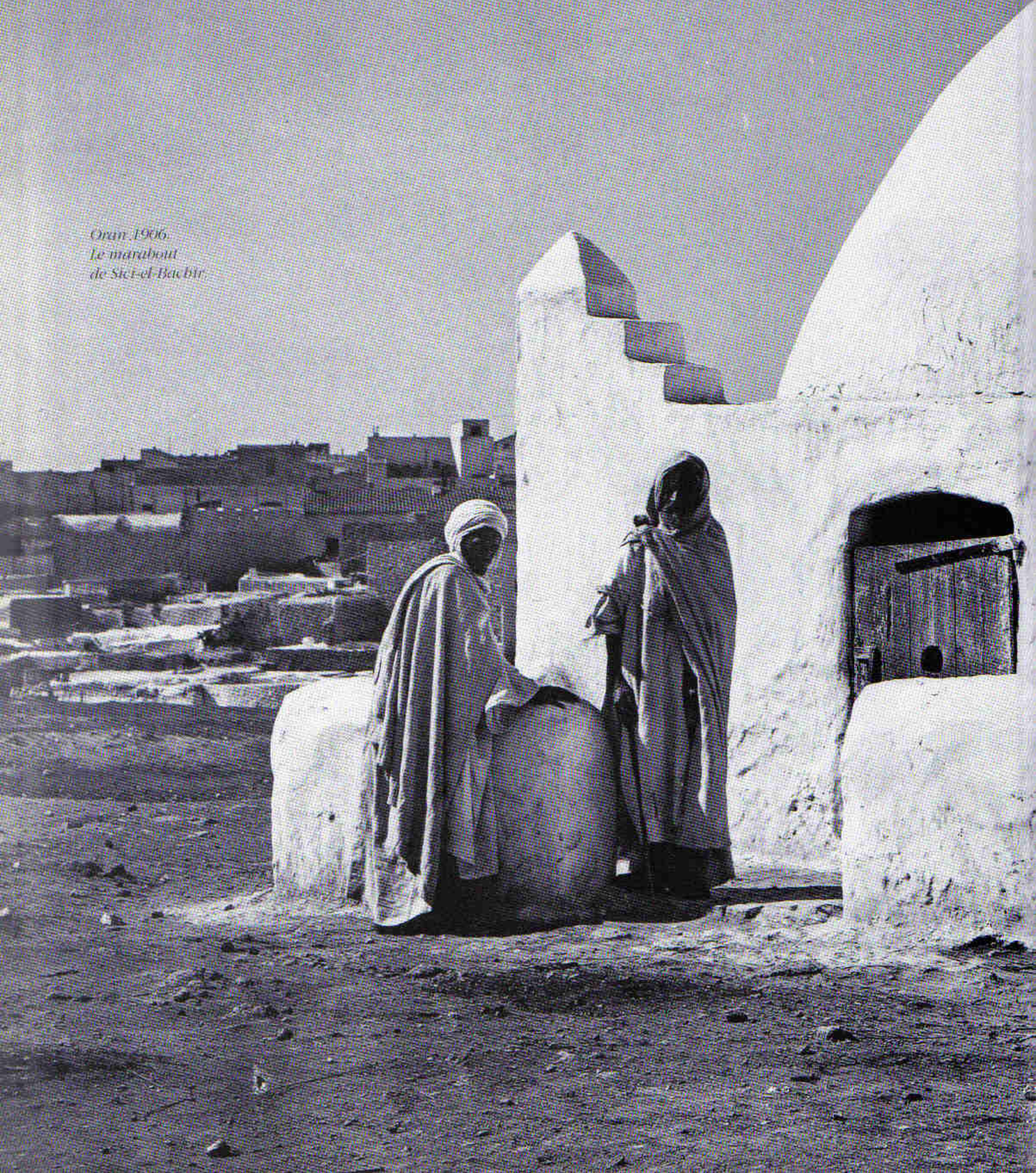
BARMBY

la détresse où ils se trouvent et bien qu'ils empruntent ici à 30 % et au-dessus, alors que nous avons entendu dire qu'en France l'argent se trouve à un intérêt moindre de 2 % par an. Il serait licite à celui qui est dans le besoin de choisir, de deux maux le moindre, mais en ce cas, le prêt au même taux que les banques de France serait préférable.

En ce qui concerne les justices musulmane et française, l'on doit savoir que deux choses opposées ne peuvent être réunies. La justice musulmane a pour fondement le Coran sublime et les traditions laissées par le Prophète. Elle est toujours immuable dans sa base et on n'y peut rien ajouter ni en rien retrancher. Quiconque la viole s'engage dans la pire des voies. Nos « cadis » jugent selon elle. De plus, ils tranchent les différends dans un très bref délai et les parties n'ont que des frais minimes à dépenser, quelle que soit l'importance de l'affaire. Avec la justice française c'est tout le contraire qui a lieu, et cela parce que cette dernière repose sur des lois humaines. De tous ces faits, il résulte qu'il y a incompatibilité entre notre justice et la justice française et que de l'application de cette dernière, les Arabes n'éprouvent que du préjudice dans leurs intérêts matériels et religieux. Nous demandons donc au gouvernement de rétablir notre justice dans ses principes et que le cadi soit toujours compétent sans distinguer dans les affaires mobilières et de statuts personnels.

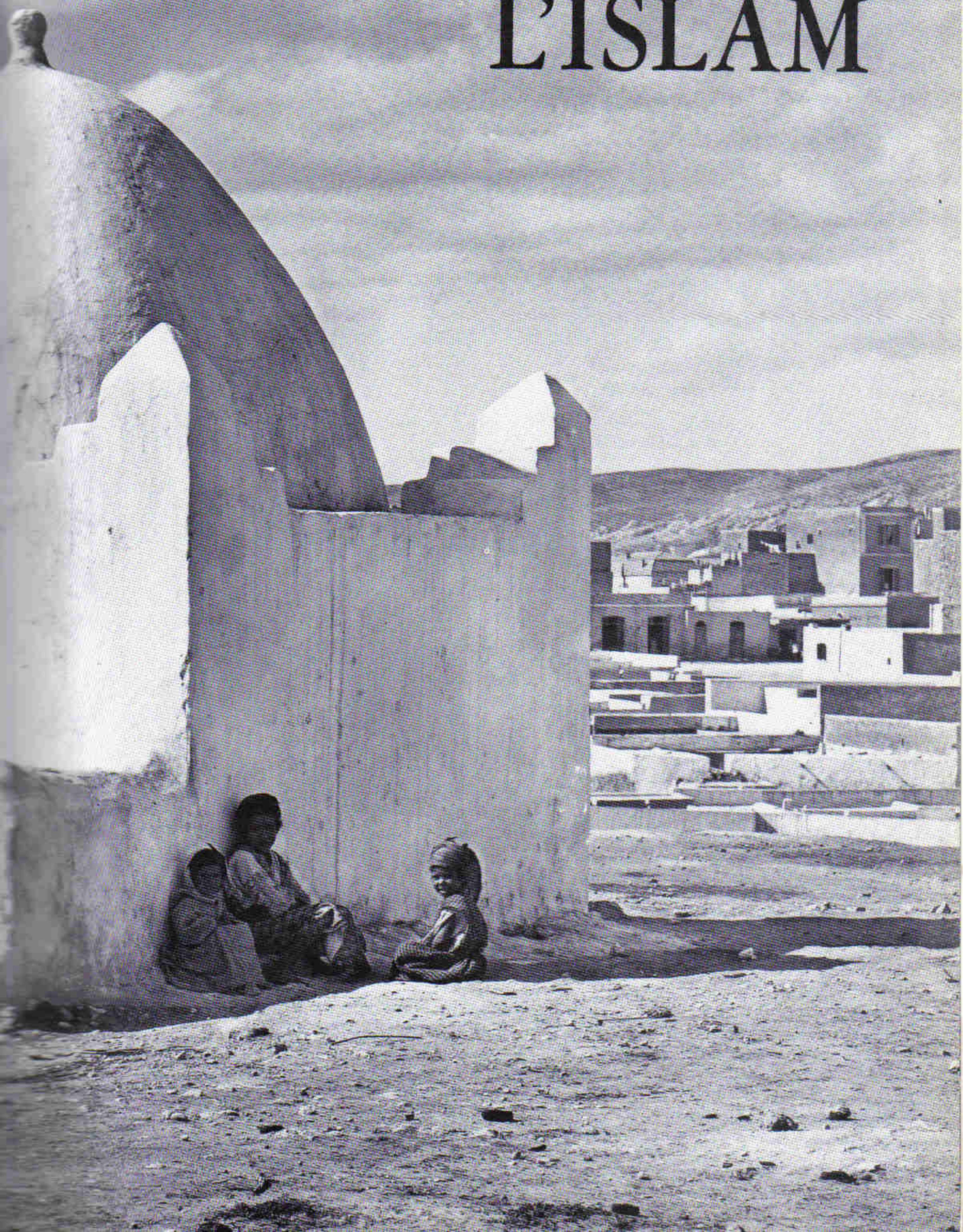
La naturalisation serait d'une importance grave car elle équivaudrait à l'abandon de notre religion et de nos lois. Or changer ces deux dernières, ou accepter autre chose qu'elles, est une apostasie pour un musulman. Nous ne pouvons l'approuver et nous y soumettre. Notre désir le plus cher est que le musulman reste musulman et le Français, Français, sans rien changer aux doctrines de l'un et de l'autre. A chacun sa foi.

De la part de Yahia Cherif Ahmed
ben Sliman, adjoint indigène des Righa,
Conseiller Général, arrondissement de
Sétif, département de Constantine,
Chevalier de la Légion d'honneur,
que Dieu le protège. Amen!



Oran 1906.
Le marabout
de Sidi-el-Bachir.

L'ISLAM





Dans la riche tente d'un caïd d'un douar des environs de Constantine. 1885 environ.

Ci-dessous : La mosquée de Laghouat au début du siècle.

L'hospitalité

Le Coran prescrit le devoir d'hospitalité. Il s'applique à tous, musulmans ou non. C'est une obligation sacrée.





Dans la partie qui leur est strictement réservée, les femmes et les enfants sont somptueusement installés sur de moelleux coussins d'une maison d'un cheik habitant les environs de Constantine. 1890 environ.




ND.
TYPES ALGÉRIENS. Femme arabe moulant le blé

Dans le Sud de l'Algérie : Une femme moule un gâteau de blé. 1908 environ.

BARMBY

Un habitant de Medeah, nommé Bou-Bekeur, reconnut dans un campement de nomades qui s'installaient pour quelques jours près de la ville, le fils d'un de ses amis qui précédemment lui avait donné l'hospitalité.

- Soyez les bienvenus, ô mes enfants! dit-il aux Sahariens, notre pays est le vôtre; vous n'y aurez ni faim ni soif; personne ne vous insultera, personne ne vous volera, je me charge de pourvoir à tous vos besoins. »

Les paroles de Bou-Bekeur valaient des actes. A partir de ce moment, tous ceux qui composaient la petite troupe furent ses hôtes. Il leur envoya ses esclaves chargés de pain, de dattes et de viandes rôties; le soir il faisait apporter encore du couscous, du laitage, des légumes : il assistait aux repas et tenait compagnie aux voyageurs.

Il en fut ainsi tout le temps du séjour.

Quand arriva l'époque du départ, Bou-Bekeur voulut une dernière fois régaler les voyageurs, et il les réunit dans sa maison, pour y souper et y passer la nuit. La réunion était fort joyeuse : le fils de l'hôte, petit garçon de sept ou huit ans, avait surtout égayé tout le monde par sa grâce et sa vivacité; son père en était fou, et l'ami de Bou-Bekeur l'avait habillé tout à neuf avec un joli burnous brodé de soie, une chéchia rouge et des pantoufles jaunes.

Le soir cependant, il ne parut pas au souper et comme on demandait à son père de nous le faire amener :

- Il dort d'un sommeil profond », répondit-il. On n'insista pas davantage.

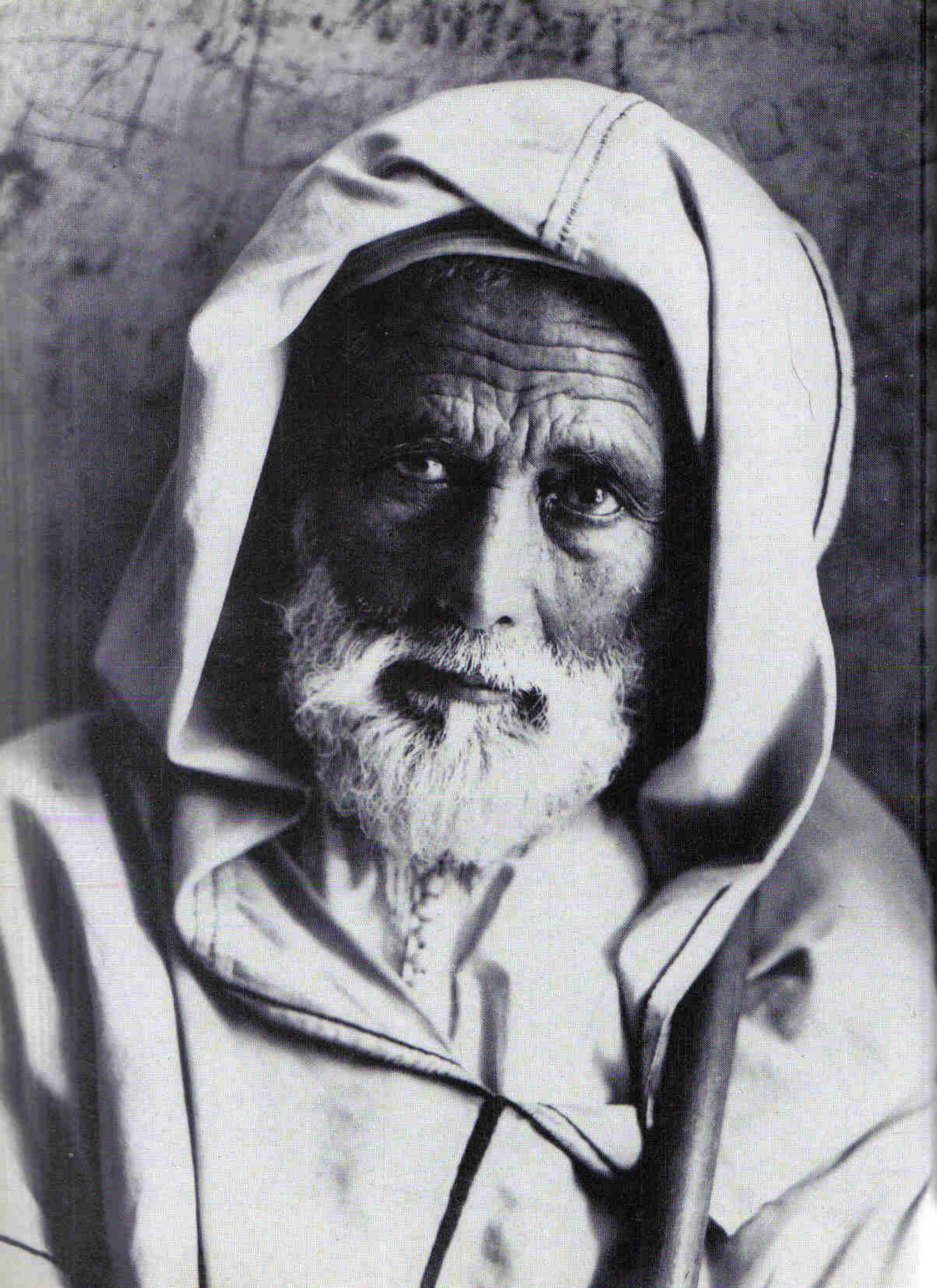
La discussion allait bon train. On disait que nos armées étaient innombrables comme des vols d'étourneaux en automne; nos soldats enchaînés ensemble, alignés comme les grains d'un collier, ferrés comme des chevaux; que chacun d'eux portait une lance au bout de son fusil et sur le dos un bât qui contenait ses provisions; qu'à eux tous ils ne faisaient qu'un seul coup de fusil. On vantait notre justice; nos chefs ne commettaient point d'exaction, pour eux le pauvre valait le riche. Mais on nous reprochait de manquer de dignité, de rire même en nous disant bonjour, d'entrer dans les mosquées sans quitter nos chaussures, de n'être point religieux, de laisser à nos femmes une trop grande liberté; de boire du vin, de manger du cochon et d'embrasser nos chiens.

Après la prière du matin, quand on songea à quitter Bou-Bekeur : « Mes amis, dit-il, j'ai fait, selon la loi, tous mes efforts pour que vous fussiez chez moi avec le bien; tous les égards qu'un hôte doit à ses hôtes, avec l'aide de Dieu, je crois les avoir eus pour vous, et maintenant je viens vous demander à tous un témoignage d'affection. Quand je vous ai dit hier au soir : "Mon fils dort d'un profond sommeil, il venait de se tuer en tombant du haut de la terrasse, où il jouait avec sa mère. Dieu l'a voulu; qu'Il lui donne le repos! Pour ne pas troubler votre festin et votre joie, j'ai dû contenir ma douleur, et j'ai fait taire ma femme désolée en la menaçant du divorce; ses pleurs ne sont point venus jusqu'à vous. Mais veuillez, ce matin, assister à l'enterrement de mon fils et joindre pour lui vos prières aux miennes. »

Cette nouvelle et cette force de caractère frappèrent, anéantirent les voyageurs, qui tous allèrent religieusement enterrer le pauvre enfant.

Telle est la loi de l'hospitalité : un hôte doit éloigner de sa maison toute douleur, toute querelle, toute image de malheur qui pourraient troubler les heures de ses amis.

General E. Daumas
Mœurs et coutumes de l'Algérie
Paris, 1858.



Un notable des environs d'Alger. 1923.

La circonsion

La grande fête de la circoncision nécessite la présence de musiciens. Dés qu'ils sont en vue, ils jouent du tambour et de la clarinette, pour s'annoncer et attirer des gens. Sur leur passage, des personnes se joignent au cortège et l'on fait parler la poudre : la fête est commencée.

Le nombre des invités augmente rapidement jusqu'à une heure avancée de la nuit. On fait entrer les invités à la maison par dizaines, on les fait asseoir sur des nattes et des tapis et on leur sert le couscous avec de la viande et des fruits. Les musiciens s'arrêtent au coucher du soleil pour reprendre à dix heures du soir. Ils s'installent alors sur des nattes au centre de l'emplacement choisi pour la fête de la nuit. Pour éclairer la scène on allume un grand feu avec des troncs d'arbres. Des cafetiers s'installent sur les côtés pour faire leur commerce sans gêner la danse. Des joueurs de cartes se placent, munis de bougies, non loin d'eux par groupe de cinq. Des hommes de la famille, portant leur fusil, font asseoir les nombreux spectateurs en cercle sur des nattes ou sur le sol; à l'intérieur se meuvent les musiciens, le danseur et les danseuses. Chacune d'elles, après avoir fait un certain nombres de pas, s'arrête et danse devant les hommes qui lui paraissent avoir de l'argent et qu'elle devine disposé à lui en donner. Si celui qu'elle a distingué ne comprend pas assez vite, elle insiste, lui passe au cou le foulard qu'elle tient dans les mains, s'assied même sur ses genoux et finit par obtenir satisfaction. Une fête avec des musiciens attire des gens de plusieurs fractions. Ils se réunissent et forment des clans. Chaque groupe essaye de retenir longtemps la danseuse en lui collant au front des pièces de monnaie et même des billets de banque et en tirant des coups de feu. Pendant ce temps, les autres s'impatientent et, lorsque leur tour arrive, ils se ruinent quelquefois pour la garder davantage; les esprits s'échauffent petit à petit, la rivalité augmente et peut même dégénérer en rixe.

A minuit, on arrête la musique pendant un certain temps. On fait asseoir le garçon à circoncire au milieu du terrain de la danse sur des coussins renfermant des féveroles et du blé. On étale devant lui un mouchoir de soie pour recevoir l'argent que les gens vont lui donner. Chacun tire un coup de fusil en remettant son obole et les femmes poussent des youyou. La collecte terminée, le père ou le frère aîné emporte le foulard de soie avec l'argent qu'il renferme et l'on se dirige vers les femmes qui, elles aussi, sont mises à contribution. Elles placent dans le plat du henné une pièce en argent de cinq francs ou à défaut, d'un franc, deux ou quatre œufs frais (un nombre pair), deux morceaux de sucre et quatre dattes. Puis elles lavent ces œufs et les font cuire pour les remettre le lendemain au praticien. Après l'application du henné, la danse continue, les femmes sortent des maisons et s'installent dans un coin sombre et à l'abri des regards des spectateurs.

A l'approche du matin, deux chanteurs s'accompagnant du tam-tam et criant très fort, prononcent tout d'abord des louanges en





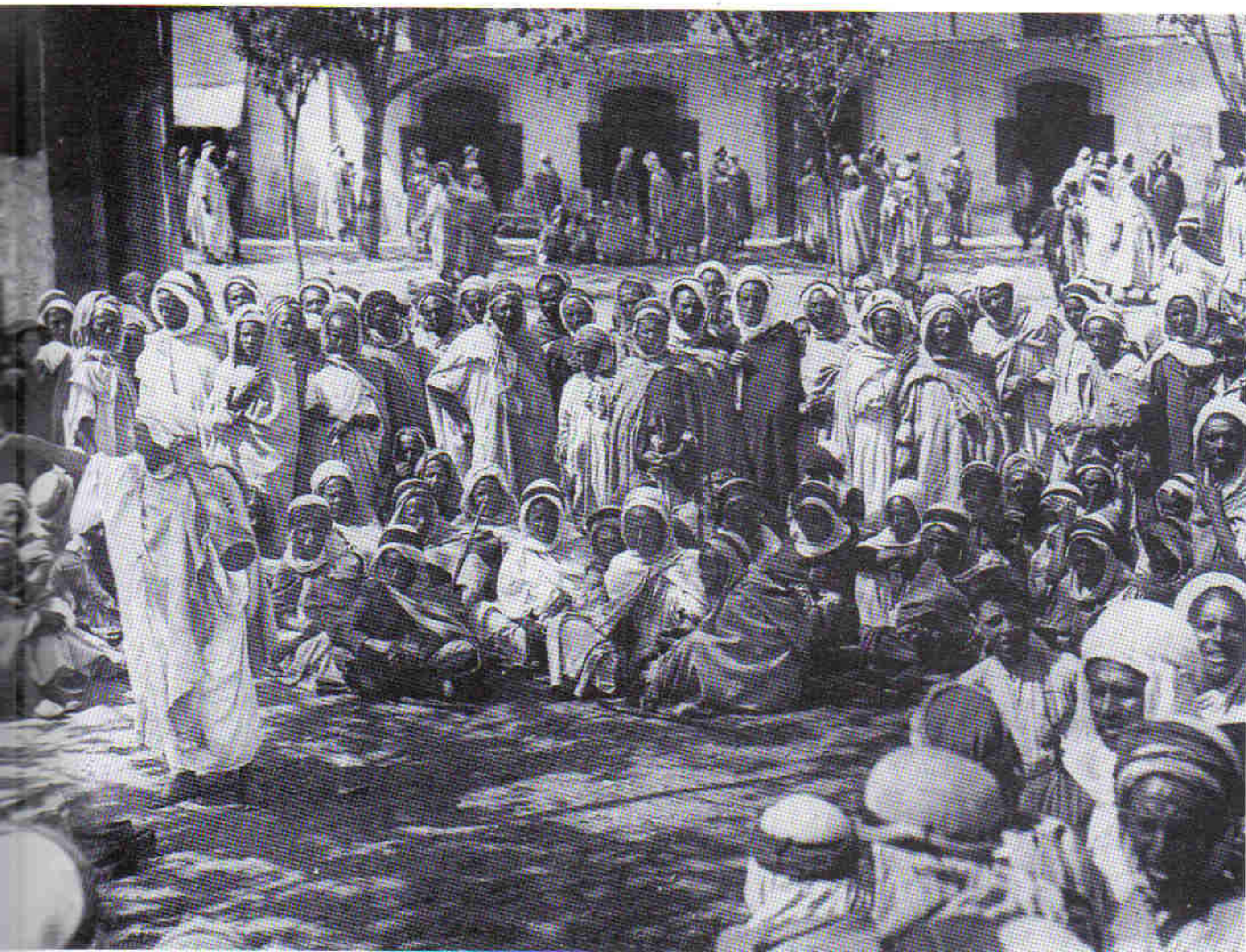
Place du Marché de Maison Carrée. 1926.

faveur du Prophète Muhammad puis ils chantent toute une série de petites poésies. Deux musiciens reprennent les refrains à la clarinette sur un rythme qui guide les mouvements d'une danseuse. Tant qu'ils disent du mal des femmes, elles se taisent et l'on entend seulement leurs murmures de mécontentement; aussitôt qu'elles font l'objet de flatteries, elles poussent des cris de joie et la maîtresse de maison envoie aux chanteurs des noix, des grenades et de la viande cuite. Les hommes, à leur tour, sont la cible des chanteurs pour faire plaisir aux femmes. Dès que le jour paraît, les femmes rentrent avec leur mari et les musiciens vont se coucher après avoir pris un nouveau repas.

A huit heures, la musique reprend, ceux qui n'ont pas pu venir la veille arrivent dans la matinée pour prendre part aux réjouissances et pour assister à la circoncision. A la maison, on s'occupe de la toilette du garçon : on lui met un vêtement neuf et une gandoura sans culotte. Sa mère lui passe au cou un collier de corail avec des pièces et une main de Fatima en argent ou bien un collier fait avec la pâte de clous de girofle et des pièces d'argent. Il sera ainsi préservé du mauvais œil. L'oncle maternel s'installe dans la cour sur une outre pleine de féveroles et place son neveu sur ses genoux. Il lui écarte les jambes, lui noue au cou le grand mouchoir de soie qu'il portait autour de la calotte, le maintenant devant lui de façon à lui cacher l'homme qui doit l'opérer. Pour le distraire et l'empêcher de s'effrayer, on lui crie de toutes parts : « Fais attention, ne vois-tu pas qu'Untel veut te voler ton argent? Prends garde à Untel, il s'avance la main pour s'emparer de ton bien! En veux-tu encore? En voilà!... »

L'opérateur se hâte. Il pose sur le sol l'assiette pleine de terre qui recevra le sang et le prépuce. Il s'est muni d'un couteau kabyle à raser ou d'un rasoir d'un fil assez solide fixé à un bâtonnet d'olivier. Il introduit d'abord dans le prépuce une crotte de chèvre pour





refouler le gland et le séparer de la partie à extraire; ensuite il enfonce le bâtonnet jusqu'à l'encoche, serre la peau à l'aide du fil entre la crotte et le bâtonnet, engage l'autre bout de ce fil dans la fente du bâtonnet afin qu'il ne lâche pas au moment de l'ablation. Il prononce la *bismala*, et coupe la peau entre la crotte de chèvre et le bâtonnet. Le prépuce reste collé à ce morceau de bois. Il l'enlève et l'enfouit dans la terre du plat. Sans perdre de temps, il asperge la plaie avec une gorgée d'huile ou de miel qu'il avait dans la bouche, puis il la saupoudre de farine d'orge grillée. Certains praticiens opèrent beaucoup plus vite : ils reculent le gland avec l'ongle, font deux nœuds avec un fil et coupent aux ciseaux entre l'ongle et les nœuds du fil. L'opération terminée, les assistants tirent des coups de feu et les femmes poussent des youyou. L'oncle rapporte son neveu à la maison pour le coucher; il lui fait immédiatement des fumigations avec des feuilles sèches de laurier-rose et du benjoin. Certaines mamans n'hésitent pas à mettre dans la bouche la verge de leur enfant pour en sucer le sang au plus tôt et éviter que la plaie ne s'envenime. L'enfant circoncis a besoin de soins qui lui sont donnés par un homme et non par une femme. A l'aide d'une plume, il lui lave sept fois la plaie avec de l'eau tiède, l'enduit de beurre non salé ou d'huile, la saupoudre de farine d'orge grillée ou de café moulu. Ce traitement est renouvelé au moins quatre fois par jour jusqu'à complète guérison.

La circoncision ou « purification » qui est une obligation pour tout musulman, se pratique entre six et douze ans, dès que le prépuce peut se décoller du gland. Plus l'enfant est jeune, plus la guérison est rapide.

RAHMANI SLIMANE
Coutumes kabyles du Cap-Aokas
Alger, 1935.

*Ci-dessus :
C'est la fête à Biskra,
lors d'une cérémonie
de circoncision.*

*Page de gauche :
Intérieur de la mosquée
de Sidi Bou Médine
à Tlemcen
au début du siècle.*



Une femme stérile

La bénédiction divine s'est retirée d'une maison où réside une femme stérile. Pour qu'une jeune mariée ne tarde pas à devenir enceinte les premières précautions sont prises dès les fiançailles.

LE SOIR DES FIANÇAILLES et la veille du mariage, on applique du henné aux deux futurs conjoints, chacun dans sa famille. On introduit dans le plat du henné, quatre noix et quatre ou six œufs (toujours un nombre pair). La fiancée met de côté les œufs et les noix, du henné de la veille du mariage, et les sert à son mari le soir de l'hymen.

Pour éviter les sortilèges des femmes méchantes, les restes du henné sont enterrés au pied d'un grenadier ou, à défaut, jetés à l'eau. Pendant ces deux cérémonies, on place un petit garçon sur les genoux de la jeune femme, pour que ses enfants soient des garçons. Le henné est appliqué tout d'abord à l'enfant, sinon il risquerait de ne pouvoir jamais se marier et d'être poursuivi par la mauvais sort.

Dans ces deux circonstances, le fiancé et la fiancée s'assoient sur des féveroles, plantes qui donnent beaucoup de fleurs et dont les gousses renferment plusieurs graines.

Dès l'arrivée de la mariée chez ses beaux-parents, on l'installe sur une assiettée de blé et de féveroles répandus sur la natte ou le tapis qui lui sert de siège pendant quatre jours. Elle est alors installée derrière un rideau qui la dissimule de tous les regards : sa belle-mère ou sa belle-sœur ont seules accès auprès d'elle. Un petit garçon vient de nouveau se mettre un moment sur ses genoux.

Le matin du quatrième jour, avant de procéder à sa toilette, un jeune frère ou un proche parent de son mari lui ceint la taille d'un fil épais de laine. Puis elle se rend en compagnie d'autres femmes, à la fontaine ou la

Biskra. La mosquée de Sidi-Maleck. Début du siècle.



La servante noire, est debout près de sa maîtresse. Alger, 1903 environ.

Jeune femme kabyle, en tenue de fête. Début du siècle.



source du village. Elle a la visage couvert d'un grand mouchoir de soie qui la soustrait à tous les regards. Elle tient une cruche qu'elle remplit pour rapporter, en même temps que cette eau, la baraka à la maison. Elle prend aussi une assiettée de farine de blé légèrement salée et délayée dans de l'huile; elle la distribue à un nombre pair d'enfants qu'elle a fait boire dans ses mains à la source; toujours dans le but de devenir une mère féconde. De retour à la maison, on la peigne et le même garçon qui lui a ceint la taille, lui coupe une mèche de cheveux sur le front, puis il lui remet dix francs.

La belle-mère ramasse les féveroles et le blé sur lesquels sa bru était assise, elle les fait cuire dans de l'eau. Elle les verse dans une passoire pour les faire égoutter, elle les saupoudre de sel et les distribue aux assistantes et aux plus proches voisines. Ces dernières rapportent ou renvoient un peu de farine ou d'orge dans les assiettées qui ont servi à cette distribution. La mariée en fait du couscous à gros grains que la famille doit manger. Les kabyles attribuent à cette cérémonie une grande importance pour la multiplication des biens et de la postérité.

Dans la nuit de ce quatrième jour, alors que la mariage est consommé, le mari se retire, et les parentes, aux aguets, envahissent la chambre nuptiale. Elles poussent des you-yous, des coups de feu éclatent. Vite, elles préparent à l'épousée un gâteau fait avec des œufs battus, de la farine et du sel et cuit dans de l'huile bouillante. La mariée doit manger ce gâteau tout chaud en buvant une tasse de café dans son lit, comme les femmes en couches. Elle est déjà traitée comme une maman.

Le lendemain, la chemise maculée de sang est rincée au pied d'un grenadier, d'un olivier ou d'une ronce. La floraison de ces trois plantes étant abondante, on croit assurer ainsi aux époux une nombreuse descendance; d'autre part, le malheur reste auprès de ce sang lavé.

Rahmani Slimane
Coutumes kabyles du Cap-Aokas
Alger, 1935.



Un Mozabite de la région de Blida.

Ci-dessous : Un campement dans le Sud oranais.

Saint homme et bandit

BARMBY

Bou-Zian détroussait les voyageurs souvent avec panache, quelquefois avec cruauté. Comment peut finir un tel homme?




الشيخ الطيب العقبي الشيخ عبد الحميد بن باديس

BARMBY

BOU-ZIAN AVAIT DE GRANDES traditions. Quoique opérant lui-même à l'occasion, il dirigeait une bande nombreuse que les pillages et le meurtre entretenaient dans l'abondance. Hardi, intelligent, Bou-Zian ne reculait devant aucune entreprise. S'agissait-il de détrousser un convoi, de piller une caravane, de dévaster une ferme : on était sûr de son concours.

Au reste, il faisait proprement sa besogne et s'entendait aussi bien à couper une tête qu'une bourse. Durant longtemps on le poursuivit; mais, si la police court, les voleurs volent, et jamais les gendarmes n'osèrent s'aventurer dans les régions désertes où Bou-Zian et les siens se retiraient, à la moindre alerte, au galop rapide de leurs petits chevaux arabes. C'est que le brigand avait des partisans un peu partout, et, parmi bon nombre de tribus, il n'eut pas été prudent de lui mettre la main au collet. Pourquoi?

C'est bien simple; la religion était un peu mêlée à la religion.

Un Arabe bien pensant a un moyen simple de se mettre convenablement dans les papiers du Prophète et, partant, de ses coreligionnaires : c'est de tuer des chrétiens. Or, on ne pouvait reprocher à Bou-Zian de manquer à ce pieux devoir.

Grâce au fanatisme, on peut encore, chez les indigènes, être à la fois saint homme et bandit; Bou-Zian cumulait les deux fonctions, ce qui lui valait des sympathies nombreuses. Aussi dut-on prendre mille précautions pour l'amener de Mascara jusqu'à Mostaganem, où il devait être incarcéré provisoirement. On craignait à tout instant qu'une bande de cavaliers indigènes ne vînt, par une diversion soudaine, favoriser la fuite du prisonnier. L'escorte, cependant, était nombreuse; le procureur de la République lui-même la dirigeait à cheval; mais les gorges étroites que l'on avait à traverser et l'air d'assurance du brigand, dont l'œil sondait l'horizon avec confiance, ne laissaient pas de causer quelques inquiétudes aux représentants de l'au-

Page de gauche : Deux chefs des oulémas (docteurs de la loi). A gauche : Ben Badis Abd-el-Hamid et à droite : Cheik Tayab-el-Okbi. Les deux hommes furent recherchés après l'assassinat du Grand muphti de la mosquée d'Alger en 1936. Ce fut un des épisodes les plus violents de la lutte qui opposa les marabouts et oulémas en Algérie.

Ci-dessous : Un groupe de musiciens et chanteurs.







Les gorges de El Kantara vues du cimetière arabe. Début du siècle.

torité. Aucun incident ne vint marquer le voyage, et Bou-Zian n'échappa pas au châtiment qu'il méritait si bien.

Cependant, il faut lui rendre cette justice, il ne tuait que quand il y voyait son intérêt. Il aimait bien le sang, mais il préférait l'argent; un de ses axiomes favoris était que l'on pouvait détrousser deux fois le voyageur qu'on lâche, jamais celui qu'on tue. Aussi laissait-il la vie sauve à beaucoup de ses victimes. Il allait même parfois jusqu'à restituer les sommes que ses bandits avaient prises aux pauvres diables besogneux.

Quand il s'emparait d'un couple de touristes, sa foi dans la fidélité conjugale des chrétiens était telle qu'il gardait la femme en otage et rendait la liberté au mari, et jamais ses prisonnières n'eurent à se plaindre de ses mauvais procédés. En somme, c'était un galant homme; et quel bel homme! J'étais là le matin où on l'a guillotiné, ça m'a vraiment fait de la peine, le gouvernement aurait dû au moins garder sa photographie. Quand il s'est avancé au milieu du public avec son grand air calme, son sourire dédaigneux et son regard de lion, il y eut un frémissement dans la foule. Beaucoup de ceux qu'il avait dévalisés l'auraient volontiers sauvé à ce moment-là, histoire de ne pas voir abîmer une si belle créature. Quand la tête tomba, les Arabes vinrent la ramasser et l'emportèrent avec le corps jusqu'au cimetière. Là, au moyen d'une grosse aiguille et de tresses d'alfa, ils rapprochèrent aussi bien qu'ils le purent les deux parties du cadavre, parce que tout brigand qu'il était, ils pensaient que Mahomet, suivant sa vieille habitude, viendrait prendre Bou-Zian par le toupet pour l'emporter au Paradis.

CHARLES JOURDAN
Croquis algériens
Paris, 1880 .



L'Agha de Touggourt. Il porte la Légion d'honneur.

BARMBY

La Légion d'honneur de Si Ali

Administrateur adjoint dans la province de Constantine, Gustave d'Hugues évoque la figure prestigieuse d'un ami de la France.

L'AUTRE JOUR, j'ai reçu la lettre suivante écrite en excellent français :

« *Monsieur,*

Pour fêter son élévation au grade de commandeur de la Légion d'honneur, mon père, ancien caïd, vous prie de vouloir bien honorer de votre présence un punch qu'il offrira dimanche soir en son bordj. Vive la France! »

Ce bordj est près de la ville d'Aïn-Beïda. J'y étais allé plusieurs fois; on m'y avait servi la *diffa*, un couscous phénoménal. J'y avais même couché dans une chambre pleine de yatagans, à fourreaux d'argent ciselés et de fusils damasquinés, tout incrustés de nacre et de corail, dans un lit à sommier il est vrai, mais dont l'oreiller était de forme arabe et d'étoffe de soie cramoisie, brodée d'or. J'y avais eu pour couvertures des *haïks* d'un coloris merveilleux, et pour tapis de pied une peau de panthère avec toutes ses griffes, mais sans la tête, suivant l'usage arabe. Ma chambre donnait sur une cour – la cour des hôtes – que traversaient sans cesse des serviteurs (des esclaves sans doute?) et le long des murs de laquelle des pauvres, des passants, des voisins accroupis attendaient – hôtes de Dieu – les reliefs de notre festin qu'on leur donnait généreusement jusqu'au dernier morceau, les Arabes ne connaissant pas l'art d'accomoder les restes. Il y avait d'autres cours où s'ouvraient les logements des femmes; mais dans celles-là je n'ai point pénétré, les convenances et le Prophète s'y opposaient. Devant la porte étaient nos chevaux, à la corde, soignés avec d'autant plus d'égards que leurs propriétaires passaient pour être des personnages de haute marque; c'est un usage arabe que les bêtes partagent le prestige de leurs maîtres, et rien de plus juste, puisque c'est à celles-là que ceux-ci doivent le leur, tant à la guerre qu'à la chasse ou dans les fantasias. Tout autour du bordj, il y avait des jardins à fruits, des bâtiments, des granges, des silos, des tentes pour les *kamnés*, cultivateurs à gages, vassaux ou bergers qu'on voyait rentrer le soir, ramenant d'innombrables troupeaux ou des meutes de chiens, grands lévriers superbes qu'ils dressent pour la chasse, ou bien des faucons qu'ils portent encapuchonnés sur leurs poings ou juchés sur la croupe de leur chevaux.

Le maître de tout cela, Si-Ali ben Larbi, vrai seigneur féodal, ancien caïd et chef de la plus grande famille des Haractas, était le nouveau commandeur de la Légion d'honneur. On me dit que jadis, lorsqu'il avait partagé avec son frère l'héritage paternel, c'est avec un boisseau à grains qu'ils avaient mesuré l'argent gardé dans de mystérieux silos. Cet homme avait rendu de grands services à la France, et il n'en a pas moins conservé une grande influence sur les indigènes,





qui, pour la plupart, sont un peu comme nos paysans de France, et ne cherchent pas à en savoir plus long que leur curé; ce qui d'ailleurs ne les oblige pas à pratiquer. Il faut voir le respect dont le caïd Ali est entouré par eux : quand il sort, on se presse autour de lui, on se bouscule pour lui baiser la main ou le pan de son burnous. En public, ses fils ne parlent pas devant lui s'il ne les interroge, se tiennent debout même dans l'intimité, tant qu'il ne les convie à s'asseoir, et s'abstiennent de fumer, même quand il les y autorise. Et c'est là, par ces gens là, qu'allait être offerte la plus démocratique des choses : un punch...!

Or, l'un des fils du caïd justement celui qui nous avait invités, le cheik de l'un de nos douars, l'aimable El-Hadj-Cherif-ben-Ali nous reçut avec tous les honneurs dus à notre qualité de Français. N'était que le costume arabe qu'il a repris depuis son retour de Paris, tu le tiendrais pour un Français de la tête aux pieds, et il l'est bien en effet par le caractère, par les mœurs et surtout par l'esprit. Il a fait ses études, je ne sais où; mais son instruction est assez étendue et son éducation soignée. Il parle et il écrit le français aussi bien que moi, sinon mieux. Quand il vint à Paris, il y a quelques années, il descendit au Grand Hôtel, et M. Grévy, qui était alors président de la République, le reçut comme un prince, mieux que cela, comme un allié puissant qu'il importait de ménager et à qui un officier supérieur et un peloton de cavalerie furent donnés comme escorte le jour de la revue de Longchamp. On se le disputait dans tous les salons, et il se fit présenter dans le monde, où il fut accueilli avec faveur et distinction. Au Bois, quand il y allait sur un des chevaux de la présidence avec son costume arabe, on ne regardait que lui. Je ne sais trop ce que la loi de Mahomet lui permit ou lui interdit de faire, toujours est-il qu'aujourd'hui, il compte parmi les meilleurs valseurs de la province, et qu'il obtient les plus grands succès aux bals de la préfecture à

Ci-dessus : Réception à Paris en 1922, de dignitaires algériens décorés de la Légion d'honneur.

BARMBY

Page de gauche : Un cavalier arabe de la région de Blida.





Le cheik El Arab nouvellement décoré de la Légion d'honneur, s'entretient à Paris, avec un journaliste américain. 1927.

Constantine, où on le regardait jadis comme un enfant de la maison, en considération des services rendus par son père. Puis il partit pour la Tunisie, où il a fait la campagne avec les goums algériens qui combattaient pour nous, et cela lui a valu la croix de la Légion d'honneur.

Eh bien tout cela n'a pas empêché qu'il ne fît encore l'année dernière, en compagnie de son vieux père, de sa mère et de son frère aîné, le pèlerinage de La Mecque, avec toutes les formalités, toutes les génuflexions et tous les salamalecs requis dans la circonstance. Il m'a dit des merveilles de ce voyage, des mosquées étincelantes au-dehors comme au-dedans qu'il a visitées, des richesses incomparables qu'elles renferment. Après quoi se reprenant tout à coup, comme s'il eût craint d'avoir trop montré son bout d'oreille mahométane : « J'aurais mieux aimé, me dit-il, aller faire un tour de boulevard, et revoir l'Opéra, le café de la Paix ou les concerts des Champs-Elysées! » Vaine précaution, dont je n'ai pas été plus dupe qu'il ne convenait de l'être en apparence, et je suis convaincu que cet homme, ce Français, ce beau chérif, dont le moral et les allures semblent s'être aussi bien assimilés aux nôtres, n'en est pas moins resté au fond le plus arabisant des Arabes. C'est d'ailleurs l'opinion de tous ceux qui le connaissent. Et pour nous qui sommes le plus tolérant des peuples en même temps celui qui comprend le mieux qu'on doit tenir à sa nationalité et à l'esprit de sa race, nous ne saurions lui en vouloir, et nous devons nous contenter d'entendre dire aux plus éclairés des indigènes algériens : « Si je n'étais Arabe, je voudrais être Français. »

GUSTAVE D'HUGUES FILS
Esquisses algériennes
Dijon, 1889.

L'ARABE



Dans la région de Biskra. Ces jeunes Arabes fument des cigarettes qu'ils roulent à l'aide d'une blague à tabac française posée devant eux.



Un étranger est venu

« Et cet étranger a spolié par la force, les biens des légitimes habitants d'Algérie », constate un colon en 1891.



Nous nous sommes emparés d'une grande quantité de leurs terres, choisissant les meilleures. Parmi ces terres, un bien petit nombre à fait l'objet de marché de gré à gré. Pour beaucoup, nous les avons prises à leurs propriétaires afin de créer des centres coloniaux les payant un peu ce que nous voulions, en retardant souvent le paiement pendant des années, pour beaucoup plus encore, nous les avons simplement confisqués afin de punir des faits de rébellion, c'est-à-dire des essais de leur part fort légitimes de recouvrer leur liberté. Que d'indigènes passant à côté de nos établissements peuvent dire : « Là, mes pères ont vécu; là reposent leurs cendres. Un étranger est venu, qui a étendu sur nos champs ses mains avides, parce qu'il était le plus fort. »

Qu'on ne m'accuse donc pas de faire des phrases : si nous étions Arabes, n'aurions-nous pas le droit de parler ainsi?

Les Arabes sont autorisés à trouver que notre main étendue sur eux, est celle d'un maître, et fort peu celle d'un père. Ils ne la sentent guère, que lorsqu'il y a des impôts à percevoir, des corvées à imposer, des fautes à punir. Nous avons augmenté pour eux le nombre des cas punissables, en créant, ce qu'on appelle le Code de l'indigénat, ensemble de prescriptions dans lequel l'arbitraire trouve trop de place. Voyant le chrétien héréditairement détesté, intervenir en despote, dans une foule d'actes de sa vie, voyant les fils bien-aimés du Prophète humiliés sous le joug et le sol de leur patrie passer peu à peu dans nos mains, les Arabes ne peuvent que continuer de nous haïr de plus en plus.

Notre conduite envers eux, peut à peu prés, se résumer à ceci : nous les maintenons par la force, et nous en tirons tout ce que nous pouvons.

Docteur X...
Simples réflexions d'un colon
Paris, 1891.

Le port d'Alger au début du siècle. C'est un grand port d'escale, le premier port méditerranéen pour le ravitaillement des navires en charbon, dès 1911. Par le trafic et le mouvement des passagers, Alger, est, avant la Première Guerre mondiale, le troisième port français, pas tellement loin de Marseille qui est le premier.







Page de gauche :
A l'occasion d'un bal costumé à Alger en 1912, ce riche Européen et sa femme, posent, chez un photographe de la ville, devant un décor de mosquée.

A Oran, chez le photographe Schenelli, 14 boulevard Seguin, ce Français, pour bien montrer son attachement à l'Algérie, a revêtu une tenue traditionnelle du Sud.

Alger, 1910. Au coin d'une rue, ce digne vieillard a revêtu ses plus beaux vêtements.



Page de droite : Les émeutes de Constantine en 1934, amenèrent les troupes à occuper la ville. Ici des tirailleurs sénégalais devant des boutiques pillées.


ELECTRICITE



Cour d'une maison mauresque à Constantine, au début du siècle.

Une modeste maison

En suivant Charles Jourdan, pénétrons dans une modeste maison située sur les hauteurs d'Alger. Un surprenant havre de paix.

Le logis que nous visitons est celui d'un pauvre diable dont le travail fait vivre à grand peine la famille et, pourtant, rien n'y révèle la gêne. On sent qu'une vie modeste s'épanouit là au milieu d'une paix parfaite. Quelques pas nous mènent dans une cour miniature ombragée par des pampres de vigne. Un cassier à fleurs éparpille ses boules jaunes odorantes parmi son feuillage finement découpé. Il a poussé là entre deux carreaux mal joints, et, comme la place lui manquait, il a un peu écarté le mur. On lui pardonne en raison des parfums qu'il répand. Au milieu de la cour que forment les quatre unique pièces de l'habitation, s'élève une sorte de caisse en maçonnerie; les bords servent de banc, et le vide est garni de terre. Un oranger, objet des soins les plus attentifs, trône au centre de cette jardinière improvisée qu'encombrent des gerbes d'œillets rouges, des touffes de persil et de menthe, quelques basilics et un pied de piment, aux grains écarlates. Tout cela pêle-mêle et dans un fouillis, gai comme le rayon de soleil qui l'éclaire.

J'ai parlé des chambres; j'aurais mieux fait de baptiser du nom de couloirs les longs et étroits boyaux qui constituent chaque pièce. Trois sont mystérieusement closes; mais la quatrième s'ouvre devant nous, et l'hôte nous invite à entrer. Le pavé est si luisant, les petits tapis râpés qui couvrent une partie du sol sont si bien battus et brossés, que l'on regrette de ne pouvoir imiter l'exemple de l'amphitryon en laissant ses chaussures sur le seuil. On chercherait en vain dans ce réduit un grain de poussière ou la trace d'une tache. C'est d'une propreté hollandaise.

Deux petites fenêtres, grillées par surcroît de précaution, sont percées de chaque côté de la porte et laissent apercevoir la cour à travers les rideaux de tulle aussi blancs que la couche de chaux qui tapisse les murailles. A terre, trois paillasses de différentes grandeurs constituent des divans traditionnels; la plus large occupe le renfoncement qui fait saillie à l'extérieur; elle forme, avec les deux autres, placées perpendiculairement, un réduit intime où les membres de la famille s'accroupissent pour prendre leurs repas.

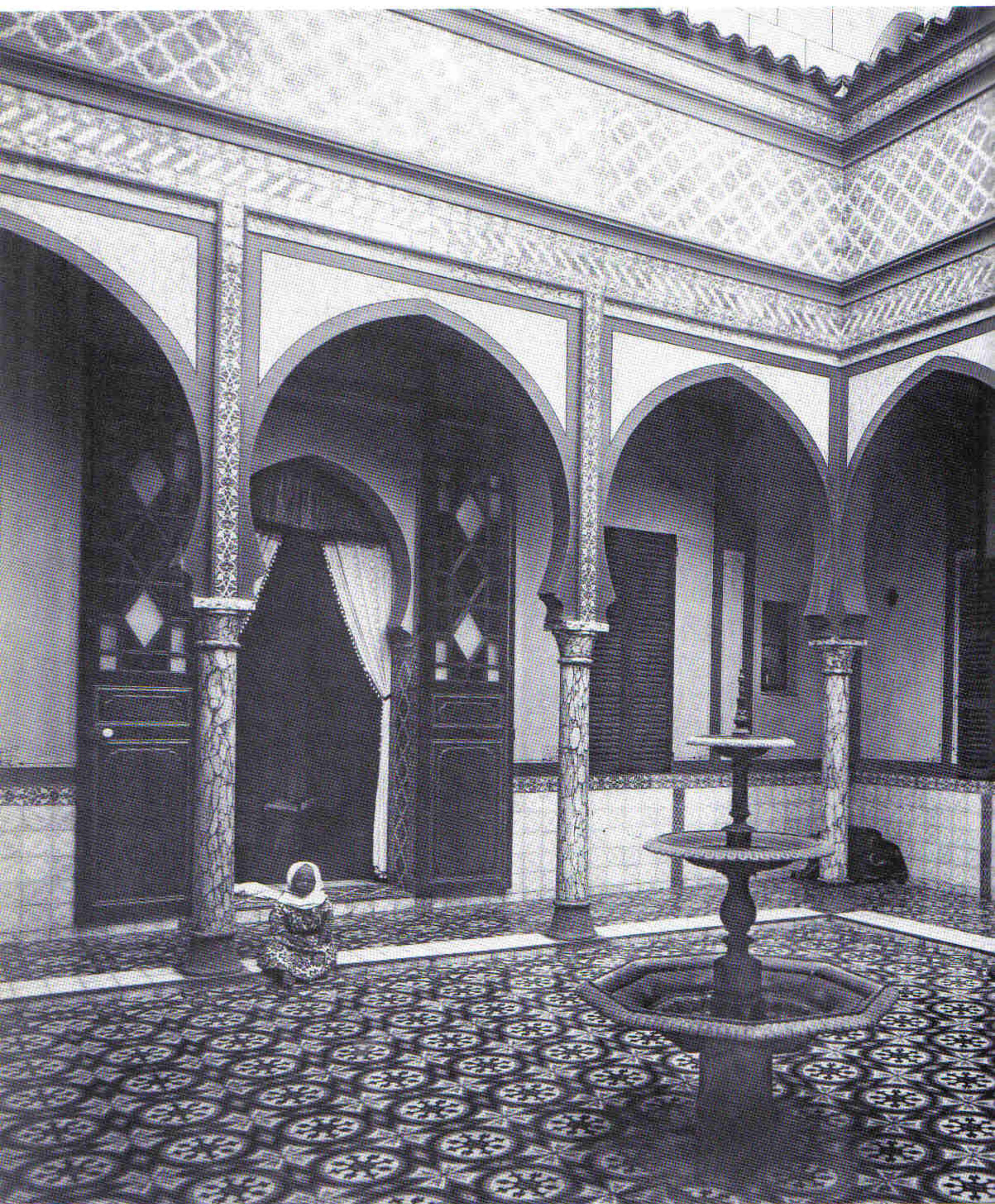
C'est là aussi que les invités dégustent la tasse de café qu'un Arabe, si misérable qu'il soit, ne manque jamais de leur offrir. De petits coussins longs et durs complètent la commodité de cet ameublement primitif auquel des débris d'étoffes indigènes, soigneusement rapiécées, donnent une certaine allure d'élégance. Est-ce tout? Non pas; le mobilier est complet; voici le coffre enluminé de couleurs vives où les habits de gala sont déposés. Ce coffre-là est partout, vous le trouverez aussi bien sous la tente du Saharien que dans les riches villas occupées aux environs d'Alger par quelque-uns des grands chefs que Paris a fêtés. On prétend que c'est dans une boîte

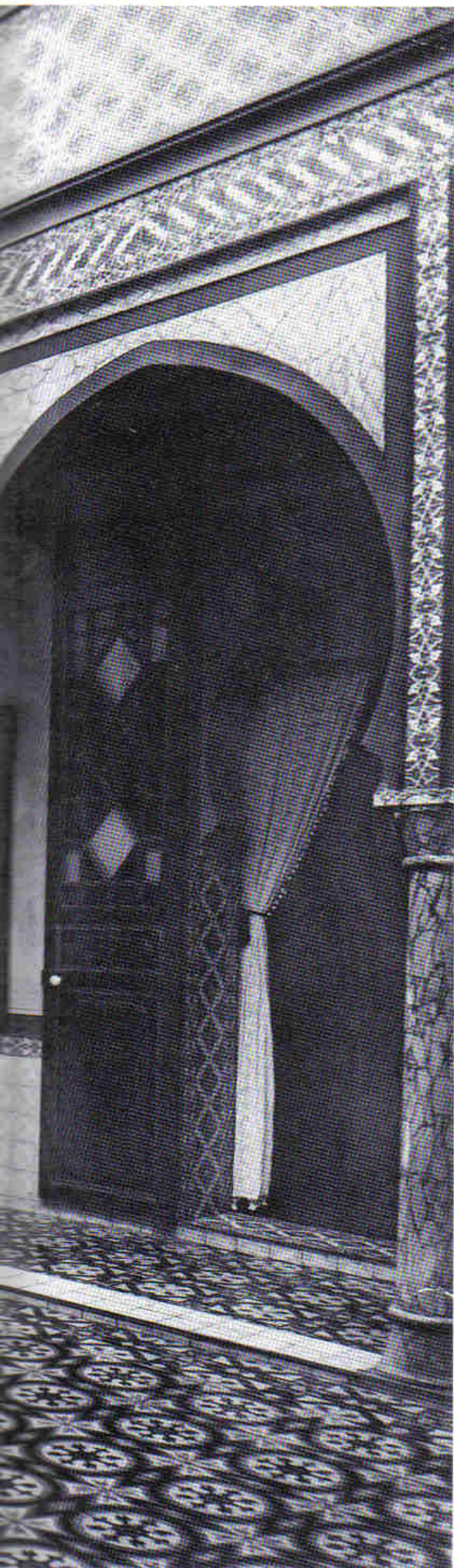
Pages suivantes :
A gauche :
Dans la cour intérieure d'une maison de Tlemcen, les hommes fument le narguilé, les femmes, la cigarette.

A droite :
A l'intérieur d'une maison d'un riche négociant de Guelma. 1895 environ.









identique que Mahomet entassait les omoplates blanchies des moutons sur lesquelles il traçait les versets du Coran.

Terminons l'inventaire de la chambre où nous nous trouvons. Au fond, se dresse un grand lit en fer à baldaquin, haut sur pieds; il disparaît derrière un écran d'indienne dont de trop fréquents lavages ont pâli les bouquets. Ecartons légèrement la tenture, nous nous trouvons en présence du meuble principal, au moins faut-il l'examiner. Des planches remplacent le sommier et supportent un matelas mince couvert d'une housse de cotonnade. Les Orientaux ignorent les douceurs du coucher, ils dorment avec leurs vêtements et considéreraient comme souverainement inconvenant de se dévêtir pour se glisser entre deux draps. En revanche, ils ont le luxe des oreillers; en voici de toutes grandeurs, proprement garnis de taies à volant, et occupant la place du traversin. Leur fonction est de caler le corps du dormeur et, grâce à eux, il faut convenir que la couche la plus dure devient très tolérable. Une grande couverture de laine, rayée de couleurs vives, complète l'organisation du lit sous lequel on accumule tous les ustensiles de ménage. Ce fouillis n'a rien de déplaisant, tout est rangé là avec symétrie et ressemble à un vaste rayon d'armoire tenu par les soins d'une ménagère vigilante.

Deux ou trois jarres, des plats de terre non émaillée destinés à la cuisson du pain, une « darbouka » – que l'on prendrait plutôt avec sa peau tendue pour une cruche remplie de provisions précieuses que pour un instrument de musique – un fourneau en poterie, un mortier, un grand plat de bois au rebord recourbé, récipient indispensable à la fabrication du couscous, un tamis de jonc, un sac plein de semoule et un couffin encombré de poivrons rouges, de cuillers en bois, de paquets de safran et de grains de poivre. Quand on loge tout cela sous son lit on n'a pas à craindre le soir que les voleurs viennent s'y cacher.

A l'appel du maître de maison, la solive s'est relevée, on entend des frôlements d'étoffes et le claquement des pieds nus sur les dalles unies, puis le silence se fait. Il est temps de nous retirer, car les pas que nous venons d'entendre prouvent que notre présence condamne à la réclusion les femmes du logis.

BARMBY

L'intérieur de la maison du muphti de Tlemcen au début du siècle.

Charles Jourdan
Croquis algériens
Paris, 1880.





La rue principale de Tijdit au début du siècle.

BARMBY

Buveurs de soleil

Un Français, docteur en médecine, dresse en 1891, le portrait des Arabes. Défauts et qualités vus par celui qui s'intitule modestement « un simple colon algérien ».

L'ARABE EST PARESSEUX. C'est un honneur pour lui de ne pas faire œuvre de ses dix doigts. Quiconque peut, au prix même d'une existence misérable, faire travailler son champ et garder ses troupeaux, se garde bien de travailler lui-même. On demandait devant moi à l'un d'eux, passablement déguenillé, quelle était sa profession : buveur de soleil répondit-il. Je ne comprenais pas : on m'expliqua que sa réponse qu'il avait faite en se redressant fièrement, voulait dire qu'il passait son temps couché au soleil en hiver, à l'ombre en été. Si on passe à côté d'un groupe de cases, on voit une troupe de forts gaillards, parfaitement désœuvrés, les trois quarts de l'année.

Les causes de ces habitudes de paresse sont multiples. C'est d'abord le climat. Les habitants des pays chauds ont la lutte pour l'existence plus facile. Elle demande peu d'efforts parce que les besoins sont moins grands. Je n'ai pas besoin de dire que cette paresse avait pour suite beaucoup de misère. Le sol donnait peu, et les récoltes résistaient moins aux intempéries. Les troupeaux sans abris, sans provisions, mouraient en grand nombre, pendant les hivers rigoureux ou les sécheresses prolongées etc.

L'Arabe est faux et menteur. Il est tellement menteur, que l'action de la justice en devient fort difficile en Algérie. On trouve des témoins pour ou contre tout ce qu'on veut, il s'agit de les payer. La vérité leur importe si



Chez un photographe de Constantine au début du siècle.



Un barbier maure dont l'échoppe est la rue. Lui et son client, ont enlevé leurs chaussures.



Une rue de Nedroma dans les années 1910.

peu, que la moindre passion ou le moindre intérêt les font parler contre elle.

L'Arabe est grossièrement sensuel. Fermentant dans l'oisiveté, non épurées par une culture quelconque de l'individu, ses passions ont des manifestations grossières. La satisfaction du sens génital, avec toutes ses aberrations tient la place principale de son existence.

L'Arabe est voleur et cruel. On voit encore des groupes se former pour la maraude, et le sang couler dans l'attaque ou la défense Chacun doit être sur ses gardes, spécialement au point de vue de l'enlèvement des troupeaux. Le vol ne déshonore que fort peu ou pas chez eux. Pour la cruauté, voyez comme ils s'inquiètent peu des souffrances et des privations de leurs animaux domestiques. Un cheval de luxe, dont la possession les rend fiers, sera l'objet de soins attentifs; tout le reste vivra comme il pourra, et on en tirera brutalement tout ce que l'on pourra. Ils sont durs les uns envers les autres. Les femmes sont plus des bêtes de somme que des compagnes. Quand ils nous ont fait des prisonniers, on a vu les mégères de la tribu les faire mourir à petit feu dans des souffrances atroces.

Voilà les côtés par lesquels les Arabes algériens sont au-dessous de la moyenne des peuples européens. Il faut convenir que le tableau n'est pas beau, et qu'il y aura beaucoup à faire pour qu'ils puissent, même en second plan, entrer d'une façon un peu convenable dans le courant de la civilisation.



Femmes de Kabylie, 1920 environ.



Page de droite : La rue de Mascara, à Tlemcen, dans les années 1900.

Voici leurs qualités. Ils sont courageux sous les armes : tout le monde en convient. Si c'est souvent pour voler ou se venger qu'ils exposent leur vie, ils savent la sacrifier pour une cause qu'ils croient noble, ou simplement par obéissance à la discipline. Nous les avons vus dans nos armées pousser jusqu'à la folie, le mépris de la mort.

Ils aiment et soignent de leur mieux leurs enfants, surtout les garçons; car pour les filles, elles participent un peu, dès l'enfance, du mépris qui s'attache à la femme chez les indigènes.

Ils sont sobres. Sans doute leur pauvreté générale les y force ordinairement, mais ceux qui sont dans l'aisance sont modérés à table. Le vin et les liqueurs fortes ne sont pas en usage chez eux.

L'Arabe, sait à l'occasion remplir un devoir, poussé uniquement par sa conscience. Ainsi il donnera l'hospitalité, sans y être forcé par le regard de ses voisins. Il sait qu'il est bien de partager le peu qu'il a avec un malheureux, et il le fera, je ne dis pas toujours, car la charité n'est pas active chez eux, mais il le fera quelquefois avec désintéressement.

En un mot, il y a chez l'Arabe quelques bonnes choses, au milieu de beaucoup de scories. On voit de braves gens chez eux, moins qu'en France, en moyenne, beaucoup moins certainement, mais on en voit.

Docteur X...
Simples réflexions d'un colon algérien
Paris, 1891.





Les sangsues

Dans certaines régions d'Algérie, « les agents arabes sont des agents despotiques qui couvrent l'Algérie de ruines », affirme Alfred Chevalier en 1892. Il cite en exemple le cheik du douar Denaïra près de Constantine.

BARMBY

La nomination du Cheik actuel du douar Denaïra avait produit un certain mécontentement, et fait naître de sérieuses appréhensions parmi la population de ce douar; personne n'ignorait que ce dernier était le rejeton d'un pauvre hère, allant de porte en porte solliciter l'aumône, faisant de pressants appels à la charité de ses coreligionnaires. Que non seulement il ne présentait pas la moralité indispensable pour remplir dignement ces délicates fonctions. Mais encore, qu'il était besogneux, et ne disposait d'aucunes ressources lui permettant d'attendre l'époque où les cheiks touchent le montant de la quote-part leur revenant de l'impôt. La malencontreuse nomination de ce cheik avait donné libre cours à des abus inimaginables. Et ces abus se sont renouvelés continuellement grâce au réel ascendant que cet agent, se disant berbère, a pu exercer jusqu'à présent sur les hommes avec lesquels il a des rapports presque quotidiens. Etant donné que les cheiks reçoivent comme seul traitement une quote-part de l'impôt, ils ont tout intérêt à faire des déclarations exagérées en ce qui concerne l'étendue des cultures et le nombre de têtes de bétail que possèdent leurs administrés. Mais ils se gardent bien, dans les déclarations de leurs biens personnels, de procéder de la même façon. Et ils diminuent dans toute la limite possible, la déclaration de ce qu'ils possèdent, afin de soustraire une grande partie de leur actif à la perception de l'impôt.

Tous les cheiks, à de rares exceptions près, agissent ainsi!

Non content d'être le détenteur d'un important troupeau, acquis en grande partie à l'aide de moyens inavouables, le cheik du douar Denaïra, pensait lui procurer de gras pâturages. Quand, l'an dernier, éclata inopinément un incendie de forêts à Oued el Fall. Cet incendie prit une si rapide extension qu'il brûla la forêt avoisinant l'habitation du cheik; ce qui mit le comble à ses désirs. A la suite des incendies partiels de forêts, les agents de l'Etat se sont contentés jusqu'à présent de faire reconnaître sur le territoire de quel douar le feu avait pris naissance. Et, si les habitants de ce douar ne dénonçaient pas l'incendiaire, des mesures cœrcitives étaient exercées collectivement contre eux. Les agents indigènes locaux sont toujours exonérés de ces mesures de répression extraordinaires quoique dans le plus grand nombre de cas, ils devraient assumer la plus grande part de responsabilité de désastres qui sont la suite inévitable de ces incendies. Alors qu'ils sont les seuls à profiter des avantages multiples qui en résultent. Quand l'Etat est aussi gravement lésé dans ses intérêts, on se demande, et à juste titre, la situation qui est faite aux malheureux contribuables, placés sous les ordres de ce cheik sans conscience et sans vergogne.

La vénalité du cheik du douar Denaïra ne s'est jamais démentie, et surpasse tout ce que la cupidité de ses congénères a su inventer de mesures oppressives pour exploiter





Scènes de rue à Alger au début du siècle.





à son profit personnel, la crédulité de la gent taillable et corvéable.

Après son investiture comme cheik, cet agent convola en secondes noces, et fut autorisé à donner une fête arabe. Cette fête avait rappelé involontairement la fable intitulé : *Bertrand et Raton*.

En effet, le tableau présentait d'une part, les pauvres contribuables ahuris, obéissant machinalement à la pression administrative qu'exerçait impunément ce cheik à leur encontre forcés de pourvoir à ses besoins multiples, ainsi qu'à ceux de ses convives; et d'autre part, ce fonctionnaire triomphant, récoltait des douros en abondance, et sa recette s'éleva rapidement au chiffre respectable de 2 400 francs. Or, si cet agent indigène avait donné une fête de ce genre, lorsqu'il n'était qu'un simple contribuable, et avant d'avoir été nommé cheik, il n'aurait pas même obtenu un centime.

Cet acte odieux de rapacité diminua sérieusement le crédit de l'Administration et devait détruire son prestige aux yeux des indigènes. Ce machiavélique agent profitait des mauvaises dispositions de son chef à l'égard des habitants du douar Denaïra. Cette aversion résultait de la mort tragique de cheik Mohamed ben Ammar ben el Oulidji, lequel avait été assassiné par unes des victimes de sa paillardise, le 15 novembre 1883. Et, son successeur, le cheik actuel, continua son œuvre néfaste avec une quiétude qu'absolument rien n'est venu troubler, encouragé par l'inaltérable mansuétude administrative dont il est couvert.

Telle est la moralité des agents indigènes auxiliaires de l'Administration!

Alfred Chevalier
Quelques sangsues de la colonisation algérienne
Constantine, 1892.

Ci-dessus : Sous la tente, les joueurs d'un jeu qui s'apparente aux échecs. 1885.

Page de gauche : Le chef d'un douar de la région de Mostaganem, 1912.



Un musicien ambulant à Oran, au début du siècle.

La conspiration du silence

BARMBY

Faut-il punir tout un village si le coupable d'un vol ou d'un crime n'est pas découvert? Comment vaincre la loi du silence? Un juge de paix interroge un cheik kabyle.

C'EST AVEC UN VIEUX CHEIK KABYLE que j'eus, au sujet de la responsabilité collective, la première discussion qui a fait impression sur mon esprit.

– Ne penserais-tu pas, lui dis-je, qu'un moyen efficace de réprimer le banditisme indigène serait de rendre responsable le douar ou la tribu quand le vol ne serait pas découvert, et de frapper d'une amende collective sur le produit de laquelle on pourrait indemniser le volé?

Le vieux cheik me regarda d'un air étonné. La question lui avait sans doute parue tellement étrange qu'il semblait ne pas l'avoir comprise. Je la répétai. Le cheik garda un instant le silence et me dit alors d'un air un peu attristé : « Tu es juge et habitué à raisonner d'après la justice. Pourrais-tu me dire comment on établirait la justice d'une pareille mesure? »

« Très simplement, lui dis-je, ne vois-tu pas quand un crime est commis quelle difficulté on a à faire parler les témoins. Les instructions n'aboutissent presque jamais parce que nous nous heurtons à ce qu'on a appelé la conspiration du silence. C'est cette complicité par le silence systématique et concerté qu'il faut briser et quel autre moyen pour y arriver que celui d'établir la responsabilité collective du douar ou de la tribu.

– Si cette conspiration du silence existe réellement, me dit le cheik, à quels mobiles l'attribues-tu?

– Il y en a deux de possibles, répondis-je, ou bien un intérêt direct et pécuniaire au vol, une participation aux bénéfices de l'opération ou bien l'animosité que beaucoup d'entre vous nous portent secrètement ou publiquement et qui vous rendent secrètement favorables aux entreprises commises contre les intérêts européens.

Le vieux chef sourit et reprit :

– Tu vas juger toi-même bien vite de la solidité de tes arguments. Est-ce que je me trompe, dis-le moi, en disant que le plus généralement le butin est un bœuf ou deux, un mulet ou deux, souvent même un simple mouton? Est-il vrai encore que la plupart des vols aboutissent à une transaction avec le voleur et que cette transaction est rarement supérieure à cent cinquante francs et souvent de moitié inférieure?

– Cela est vrai.

– Mais s'il en est ainsi, comment peux-tu admettre la participation d'un douar entier à d'aussi maigres bénéfices et que resterait-il aux voleurs pour les rémunérer des fatigues subies et du danger qu'ils ont couru d'être reçus à coups de feu, éventualité qui les inquiète beaucoup plus que votre bénigne prison? Le vrai volé serait le voleur. En vérité, je voudrais que tu aies dit vrai, car il serait



Le campement de la tribu des Beni Ramassés à Constantine, au début du siècle.







Ci-dessus :
Forgerons du Sud algérien.
1920 environ.

Page de gauche :
L'échoppe d'un marchand
de sucreries à Bône.

évident pour moi que le remède serait dans le mal lui-même et que les voleurs ne tarderaient pas à abandonner une industrie aussi ingrate.

Quant au deuxième mobile que tu prêtes à nos populations, pour expliquer le silence à l'endroit des voleurs, celui de la secrète joie que leur cause les entreprises contre les intérêts français, voyons ce qu'il faut en penser. S'il est vrai, tu devras reconnaître qu'il n'expliquerait le silence que lorsqu'il s'agirait d'actes commis contre les Européens. Or, consulte tes registres et ceux de tous tes collègues et tu reconnaîtras en prenant au hasard cent attentats commis contre des Européens et cent attentats commis contre des indigènes que la proportion des instructions qui ont abouti est plus élevée pour les cent premiers que pour les cent autres, tandis qu'il devrait en être autrement si ton hypothèse était fondée. Eh! ne sais-tu pas pourquoi les attentats contre les Européens ont quelques chances de plus d'être découverts que ceux commis contre des indigènes, c'est que tous nous nous préoccupons davantage de ceux-là, vous pour des raisons fort naturelles que tout le monde comprend, nous parce que nous sentons que dans de semblables affaires, nous avons à faire preuve de zèle.

Et cependant tu as raison, quand tu parles d'une quasi-conspiration du silence; tu ne te trompes que quant aux causes. La vérité la voici : nous vivons sous le régime d'une universelle terreur à l'endroit des bandits contre lesquels vous n'êtes pas impuissants mais incapables de nous protéger, et c'est cette terreur qui souvent nous ferme la bouche.

Camille Sabatier
La question de sécurité
Alger, 1882.





Un groupe de mendiants musiciens est de passage à Bougie. 1915 environ.

La faim

« Que peut-on vraiment reprocher à des gens qui meurent de faim? s'interroge un juge de paix en poste près de Mila.

C'ÉTAIT À LA FIN DE L'HIVER 1877. De nombreux vols commis dans la région de Mila, où j'étais juge de paix, paraissaient avoir fréquemment pour auteur ou complices certains indigènes appartenant à une *dechera* située à peu de distance du village. Je résolus de faire dans ce petit centre indigène, une perquisition complète et requis à cet effet, vingt hommes de garnison. Dans la soixantaine de gourbis qui furent successivement fouillés, je ne trouvai aucune provision alimentaire, si ce n'est un petit sac d'orge dans l'un d'eux, et dans les autres, des tas de *kérioua*. On appelle ainsi les racines de l'arum sauvage. Ces malheureux après avoir passé au feu ces bulbes, les écrasaient, les lavaient à plusieurs eaux puis les faisaient bouillir et s'en nourrissaient. Je sais par expérience, qu'un Européen ne peut goûter de pareils mets sans être pris de vomissements et de douleurs d'entrailles. Depuis deux mois le *kérioua* était la nourriture exclusive de la population pauvre de cette région.

Qui ne comprend qu'en pareille occurrence, il n'existait plus de moyens, soit de prévenir, soit de réprimer les vols, et que la justice elle-même pouvait se demander s'il était légitime de frapper ceux que la faim rendait inconscients de leurs actes?

CAMILLE SABATIER
La question de sécurité
Alger, 1882.



La caravane du caïd Sidi Mohamed bel Hadj ben Ganah, en marche dans le Sahara algérien.

LE SUD

Une fantasia de spahis au début du siècle.



Voila les spahis!

Nous sommes dans les environs de Biskra au début du siècle. Les spahis sont en pleine gloire. Visite à des hommes fiers, vivant dans le luxe et le souvenir de formidables épopées.





Un officier méhariste au campement. 1930 environ.

LE CAMP ETAIT PLEIN D'ACTIVITE sous la surveillance du capitaine commandant assis au milieu du carré. C'était l'heure du pansage des chevaux; les spahis en blouse, la tête enveloppée du haïch de mousseline blanche travaillaient en chantonnant; les sous-officiers, la chéchia sur l'oreille, se promenaient devant leurs pelotons, ne surveillant rien, les yeux perdus dans l'horizon, les pensées loin du service, se grisant de cette vie de grand air qu'ils aimaient follement. Les comptables, le crayon à l'oreille, les paperasses sous le bras, allaient de la tente du chef à la chaise du capitaine; pendant le repos, l'officier d'habillement reparaissait et après l'alignement des chevaux venait l'alignement des chiffres; c'était après la manœuvre, les états, les bordereaux, le papier; enfin le rond-de-cuir après la selle. En dehors du camp, sur le front de bandière, les feux des cuisines lançaient dans le ciel leur fumée blanchâtre, et au-delà de toute cette activité, quelques Arabes immobiles, accroupis sur le rocher, regardaient ce déploiement militaire, silencieux et tristes, sentant leur indépendance s'échapper tous les jours.

J'éprouvais une grande satisfaction devant ce tableau, un sentiment très vrai d'amour-propre en contemplant les hommes que je commandais. L'armée m'apparaissait belle et resplendissante comme je l'avais rêvée autrefois sur les bancs du collège. A cette époque,

Ci-dessous : Un régiment de tirailleurs marocains. 1930.

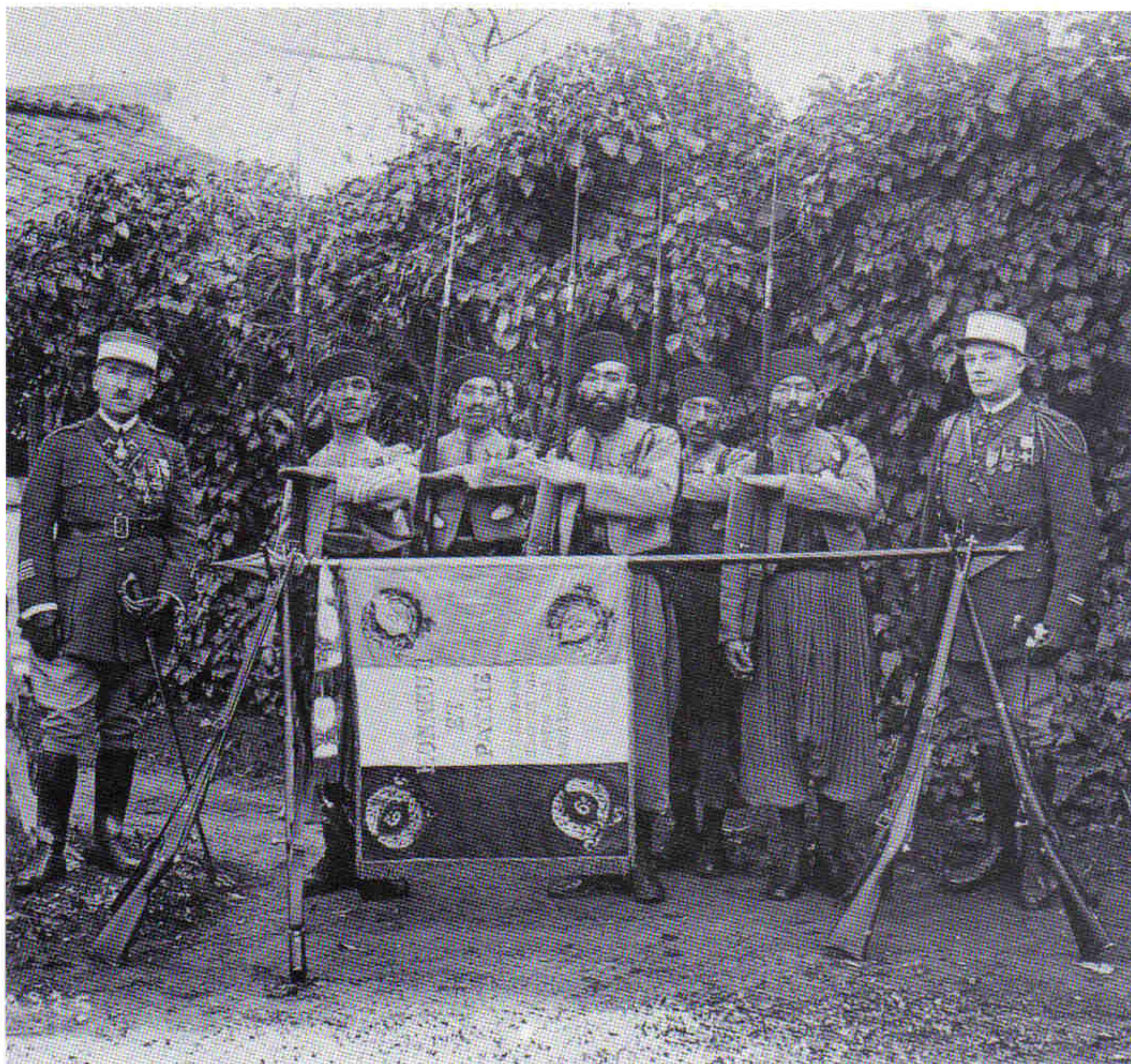




Un fort non identifié du Sahara algérien. Les cavaliers sont des Touaregs munis de lance. Un départ pour la chasse.



Un soldat du Second Empire [illegible] 1865. Le petit [illegible] habillé pour l'armée française [illegible] cirés, bas blancs, culotte à boutons [illegible] Sa coiffure [illegible] réglementaire.



il y avait encore en Algérie un peu de cet esprit militaire qui fait la force d'une armée et la grandeur d'un peuple. C'était le courage désintéressé, modeste, le devoir accompli par conviction, le temps où les officiers allaient au feu gantés de blanc, où les soldats étaient irréprochables dans leur tenue. La trompette de service me rappela à la réalité avec la sonnerie du dîner.

Sous la tente largement ouverte au soleil couchant, B. prit sa place au centre de la table, enveloppé d'un nimbe d'or. Entouré de ses officiers, qu'il aimait parce qu'il en avait une confiance absolue, il quitta sa figure de service et reprit, devant les odeurs savoureuses de la cuisine, son sourire naïf et plein de bonté.

Au café, après quelques petits verres d'une fine champagne exquise, étendu dans le pliant confortable et voilé par la fumée de son cigare, il nous fit encore des récits effrayants de la campagne de la Grande Kabylie; il nous raconta des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, à donner le cauchemar.

Honneur et Patrie : des fusils mis en fuseaux, portent le drapeau du régiment. Le port de la barbe et de la moustache est autorisé pour les tirailleurs algériens.

MOHAMED BEN BARCA
(nom islamisé d'un militaire français)
Choses d'Algérie
Evreux, 1891.

Le marché d'Aïn Kébira

BARMBY

Deux fois par an, se tient à Aïn Kébira, une fantastique foire, digne des contes des « Mille et Une Nuits. » Un officier français raconte.



Le marché se tenait sur un plateau herbeux, un peu au-dessous de mon camp; de beaux arbres séculaires formaient une bordure à cette prairie, ils avaient poussé là par hasard, au milieu des rochers qu'ils enserraient de leurs puissantes racines.

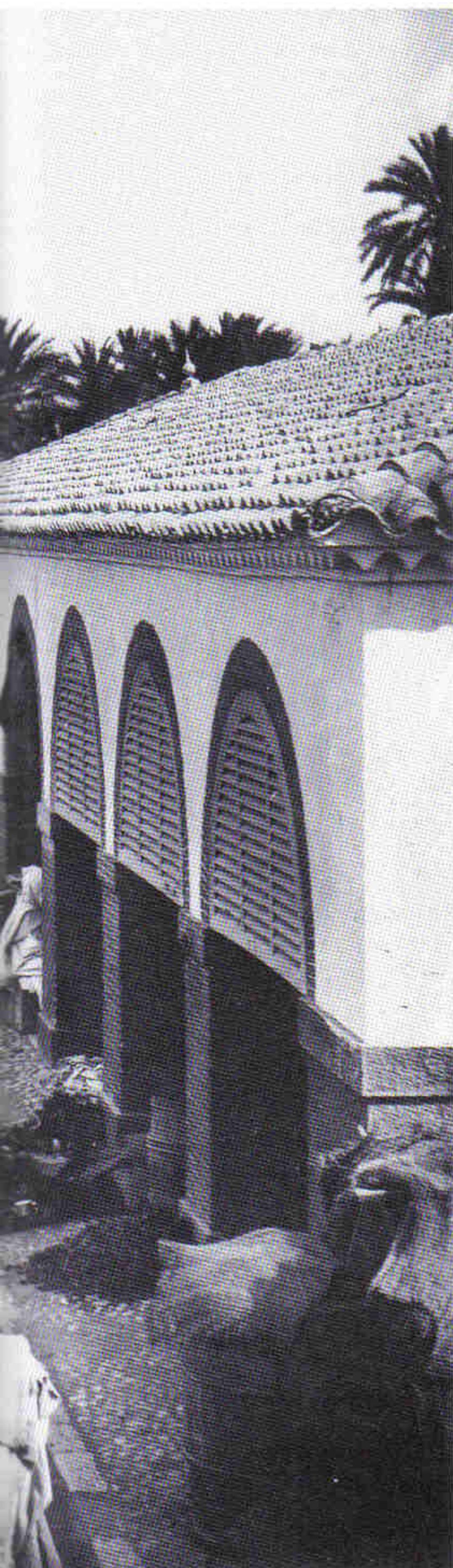
Dès le petit jour, Algériens et Tunisiens arrivèrent. Très pittoresque ce défilé en file indienne. Du côté de la vallée, les Arabes portaient leur costume national vieux comme le monde, gandoura, burnous et haïck blancs; les Tunisiens étaient vêtus de la culotte collante arrivant aux genoux, de la veste soutachée, et leur tête disparaissait sous d'immenses turbans jaunes et roses.

Chacun prenait sa place dans la prairie, entravait ses bêtes, et étalait sa marchandise sur l'herbe. Puis les groupes se formèrent pour traiter les affaires; mulets et chevaux étaient présentés tout comme dans nos foires de France, l'acheteur détaillait les animaux et le marché se concluait. Normands, Arabes, Tunisiens et Gascons, tous les mêmes quand il s'agit de l'intérêt, tous retors, tous

L'étal d'un boucher au marché d'Aïn Kébira.







Le marché de Biskra.

voleurs : est-ce donc une loi de la nature humaine?...

L'orge s'amoncelait dans tous les coins, enfermée dans des Tellis ventrus aux couleurs éclatantes. Le vendeur dormait sur ses sacs, à l'abri de sa marchandise, en attendant les clients. Sous les grands arbres, dans l'endroit le plus ombreux, les bimbelotiers avaient installé leurs articles sur de petites tables recouvertes d'étoffe rouge; le soleil, ardent déjà à cette heure matinale, allumait tous les cuivres polis, les fers-blancs et les verroteries; plus loin, les marchands d'étoffe exhibaient leurs précieuses marchandises : soies éclatantes, brochées d'or et d'argent, turbans roses, foulards verts brodés et frangés, gandouras de soie blanche finement travaillées à la main d'une mosaïque multicolore, mousselines de couleurs tendres, lamées d'argent; et à côté de ces merveilleux tissus les étoffes de coton plus modestes, portant leurs marques de fabriques anglaises, camelote d'exportation vendue très cher et ne valant rien. Puis venaient les comptoirs des cuirs, des bottes, des sandales, des babouches brodées d'or et de soie, des chemises de selles en fillali rouge, des djebiras et des sacs de toutes les natures, de toutes les formes, ornés et festonnés de soie verte et blanche

Dans un autre coin du marché, les bouchers étalaient la viande saignante et préparaient devant le public de gigantesques couscous; une odeur âcre flottait là, provoquée par la cuisson de toutes les graisses rances, et par la friture des pâtissiers qui fabriquaient des galettes et des gâteaux au miel qu'ils faisaient revenir dans un bain de graisse de mouton.

Au centre du marché, de grandes tentes abritaient les jeunes femmes, toujours captives; elles ne voyaient cette activité que de



Le marché de Tebessa.







loin, surveillées par l'œil jaloux de leurs sultans. Dans l'entrebâillement des toiles, on devinait de temps en temps un visage pâle et charmant éclairé par deux yeux noirs agrandis par le khôl; on recevait un sourire en passant et les lèvres rouges découvraient des dents d'une blancheur de perle.

Un peu partout, la musique arabe grinçait, la petite flûte égrenait ses notes stridentes dans le ronflement de la derbouka. Une écuelle, placée sur une pierre devant les musiciens, réclamait l'obole du passant.

Partout, c'était un va-et-vient continuel, des salamalecs à n'en plus finir, un bourdonnement non interrompu. Quelquefois, des cris sauvages dominaient tous ces bruits, c'était un marabout déguenillé, horrible à voir, qui se livrait à des contorsions affreuses. Personne ne s'occupait de ce misérable, habitué des marchés des environs, qui offrait gratuitement le spectacle repoussant de la saleté et de la folie, et cependant, cette brute était considérée comme un saint, on suivait ses conseils en bien des circonstances, et beaucoup redoutaient ses prophéties macabres et ses malédictions.

Dans la journée, je me mêlai à la foule; je fus naturellement le point de mire de tous les regards. L'attitude de tous fut respectueuse et polie, en général, mais j'avais compté sans le marabout qui fut pris à ma vue, d'un accès de fureur religieuse contre les infidèles et se mit à réciter des litanies sauvages dans lesquelles il réclamait l'extermination des chrétiens.

Pour ne pas accroître son exaspération ni donner lieu à une scène violente, qui aurait pu tourner à mon désavantage, je crus prudent de quitter les lieux.

Mohamed ben Barca
(nom islamisé d'un officier français)
Choses d'Algérie
Evreux, 1891.

Ci-dessus : Le marché d'Aïn Temouchent.

Page de gauche : Des bédouins posent chez un photographe de Biskra; sans doute, pour réaliser des cartes postales.



BARMBY

La chasse au lion

« Quelques jours après la rentrée de la colonne expéditionnaire de Kabylie, je quittai Constantine pour me rendre dans les monts Aurès, où j'avais connaissance d'un vieux lion qui s'était établi près de Krenchela. » Mémoires de Jules Gérad, chasseur de lion en Algérie, à la fin du siècle dernier.

Les indigènes, fatigués des pertes qu'il leur faisait éprouver, s'étaient réunis un jour au nombre de deux ou trois cents, dans le but de le tuer ou de le chasser du pays.

L'attaque eut lieu au lever du soleil; à midi, cinq cents cartouches avaient été brûlées; les Arabes emportaient un mort et six blessés, et le lion restait maître du champ de bataille.

A mon arrivée dans la vallée d'Ourten, le 18 juillet, je reçus une députation de chaque douar des environs, qui, après les plaintes d'usage, m'offrait une prise d'armes générale. Sidi-Amar, le marabout de l'endroit, vint à son tour m'apporter sa prédiction en ces termes :

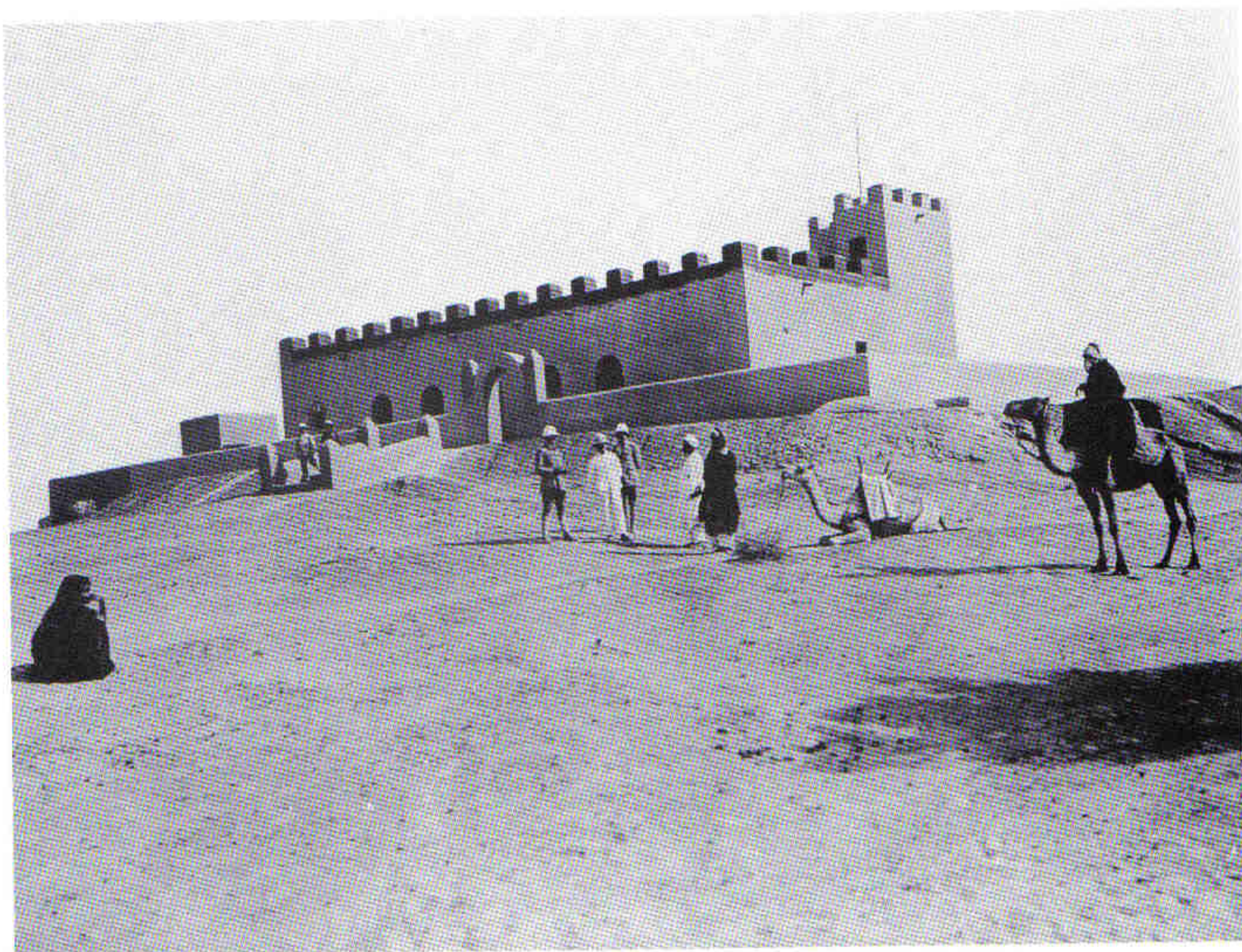
– S'il plaît à Dieu de bénir tes armes, dans quelques jours nos femmes et nos enfants accourront ici, sous cet arbre, pour compter des yeux et du doigt les dents et les griffes du lion, et baiser la main qui apporte la paix dans la montagne. Le jour même, je recueillais tous les renseignements propres à m'éclairer sur les habitudes de l'animal, et je donnais les instructions à mes quêteurs pour le lendemain.

Au sixième jour d'attente, Bil-Kassem-Bil-Eouchet me faisait le rapport suivant :

– Je prends le lion à la sortie du douar; je trouve la peau du mouton qu'il a mangé cette nuit; je le suis jusqu'au bord du ruisseau où il a bu, puis je l'abandonne à Amar, mon collègue.

Amar arrivait au moment où son confrère venait de terminer son rapport. Son visage était rayonnant; il n'avait pas besoin de parler, tout le monde en le voyant devinait qu'il avait détourné l'animal et qu'il était sûr de ce qu'il allait dire. Sur ses indications nous nous mîmes en marche. Le repaire était situé sur le versant sud de la montagne, et à moins de cent pas du ravin. Sur le versant opposé et tout à fait sur le bord du même ravin, je rencontrai une clairière de dix mètres carrés, entourée de grands arbres, et distante de moins de cent cinquante pas du lieu où le lion était sur le ventre. Pendant qu'un de mes hommes attachait une chèvre appât à une racine d'arbre au milieu de la clairière, et que les autres me donnaient mes armes, le lion se montrait à nous au pied du rocher et nous regardait faire. Je m'établis bien vite sur la lisière du bois, faisant face au lion, et à cinq ou six pas de la chèvre, qui, voyant mes hommes s'enfoncer sous bois, criait de toutes ses forces et faisait des efforts inouïs pour se rapprocher de moi.

Le lion avait disparu. Je venais de couper avec mon poignard quelques branches qui auraient pu gêner mon tir, et j'allais m'asseoir, lorsque la chèvre se tut tout à coup et se mit à trembler de tous ses membres. Elle n'avait fait que percevoir les émanations du lion; ensuite lorsqu'elle avait entendu ses pas, elle l'avait exprimé par des mouvements vifs et saccadés des oreilles; enfin, lorsqu'elle avait pu voir l'animal, je le vis comme elle. Il monta



Ci-dessus :
Près du fort (non identifié), deux Touaregs sont accueillis par des Français en casque colonial. Le Sud oranais connut différentes révoltes qui conduisirent à la prise par les troupes françaises de Timimoun en février 1901. Un corps de méharistes est créé à cette époque. Une succesion d'agressions sporadiques motiva l'appel lancé à Lyautey qui se vit confier le commandement de la subdivision d'Oran. Pourtant la paix était encore troublée par les Semnoussistes de Libye et les Touaregs du Hoggar. Le père de Foucault tomba sous leurs coups le 1 décembre 1916 à Tamanrasset. En 1917, Laperinne rétablit définitivement la paix.

lentement l'escarpement du ravin et s'arrêta sur le bord de la clairière à douze pas de moi. Il se présentait tout à fait de face, et son large front était un beau point de mire. Deux fois ma carabine s'abaissa, deux fois je l'ajustai entre les deux yeux, deux fois mon doigt pressa doucement la détente; mais le coup ne partit point, et j'en ressenti de la joie. Il y avait deux ans que je n'avais rencontré de lion si grand, si beau, si majestueux, et je l'aurais tué avant d'avoir pu l'examiner à mon aise! S'il est vrai que vivre c'est sentir, où et quand trouverais-je des émotions pareilles, si ce n'est dans un pareil tête-à-tête, dans un pareil lieu, à une pareille heure? Le noble animal, comme s'il avait compris ma pensée, s'était couché, et, après avoir croisé ses énormes pattes, il avait doucement appuyé sa tête sur elles comme un oreiller. Sans prêter la moindre attention à la chèvre, paralysée par la peur, il m'examinait avec beaucoup d'intérêt, tantôt en clignant les yeux, ce qui donnait à sa physionomie un air des plus bénins, tantôt en les ouvrant de toute leur grandeur, ce qui me faisait, malgré moi, presser ma carabine de toute mes forces. La carabine à l'épaule et le doigt sur la détente, je suivais tous ses mouvements, prêt à faire feu en temps opportun; deux fois il feignit de bondir sur l'appât. Je pensais que la corde qui retenait la chèvre l'inquiétait, et je compris qu'il se défiait d'un piège, lorsque je le vis aller et venir avec agitation sur le bord de la clairière et me montrer les dents quand il s'arrêtait. Le jeu devenait trop sérieux, il était temps d'en finir. Profitant du moment où il se présentait de flanc, à douze pas, et sur le bord du ravin, je le frappais d'une première balle en pleine épaule, et, immédiatement après, pendant qu'il se tordait en rugissant, d'une seconde au défaut de l'épaule. Percé d'outre en outre par ces deux balles à pointe d'acier, l'animal roula comme une avalanche au fond du ravin. Mes hommes persuadés que le lion était mort, s'étaient portés sur les hauteurs voisines de la clairière pour appeler du monde afin de l'em-



Dans les environs d'Oran, deux chasseurs sont à l'affût.

Sous l'œil ironique de deux chasseurs kabyles, une touriste en chapeau à fleurs et gant de cuir, s'amuse à irriter un jeune lionceau.

porter. Pendant ce temps, je suivais les traces de sang dans le lit du ravin, où le lion était tombé plusieurs fois, et je trouvais son entrée dans un taillis sombre, épais, presque impénétrable. Afin de savoir sur le champ à quoi m'en tenir, je lançai une pierre dans ce taillis; un rugissement sourd, guttural, tantôt plaintif, tantôt menaçant, un rugissement qui sentait le cadavre, me répondit à une vingtaine de pas sous bois. Ce rugissement me glaça le cœur en me rappelant celui du lion de Mejez-Amar, qui il y a six ans, dans une circonstance analogue, mutilait sous mes yeux, et malgré mes balles, mon spahi Rostain et deux Arabes. A genoux sur le bord du taillis, je cherchai en vain à en pénétrer l'épaisseur : ma vue n'allait pas au-delà des premières branches. Après avoir recommandé à mes hommes de me serrer de près, groupés autant que le permettait l'épaisseur du taillis, j'y rentrai avec eux. La nuit arrivait; il était déjà difficile de voir les traces de l'animal, et notre recherche devenait d'autant plus dangereuse, que dans quelques minutes nous n'y verrions plus. Tout à coup, le fusil d'un Arabe part au-milieu de nous par imprudence, sans qu'il en résulte le moindre accident; mais le lion rugit à quelques pas de là, et tous mes hommes viennent se grouper autour de moi, tous excepté Amar, qui, soit inexpérimenté, soit manquant de confiance en lui-même, s'est adossé à un arbre à six pas de nous. A peine le lion a-t-il paru sur le bord de la clairière, la gueule béante, la crinière hérissée, que huit coup de feu partent à la fois et au hasard sans le toucher. Avant que la fumée de toute cette poudre brûlée pour rien se soit dissipée, Amar, qui, lui aussi a fait feu sur le lion, est terrassé; sa carabine est brisée, sa cuisse et sa jambe droite sont broyées, et, au moment où j'arrive à son secours, je vois sa tête engloutie par la gueule du lion, qui regarde les canons de ma carabine s'abaisser sur lui, effleurant sa crinière, sans que pour cela il quitte la victime qu'il a choisie. Craignant pour la tête de l'homme en frappant celle du lion, je cherchai la place du cœur et je fis feu.

Amar, dégagé, roula à mes pieds, qu'il







Un Targui en tenue d'apparat pose pour un photographe de Biskra.

étreignit si violemment, qu'il faillit me renverser, et le lion, le flanc appuyé contre les branches qui craquaient sous son poids ne tombait pas encore. Je visais à la tempe et je pressai la détente : le coup ne partit pas. Pour la première fois depuis dix ans, ma carabine avait raté, et le lion était toujours là, debout contre la cépée, qu'il déchirait de ses dents et de ses griffes en rugissant et en se tordant dans les convulsions de l'agonie, à un pas de moi, et presque sur le corps d'Amar qui criait comme un possédé. Tous mes hommes étaient accourus, les uns brandissant leurs yatagans, les autres tenant leurs fusils en l'air par le bout du canon en guise d'assommoirs. Faibles moyens, pauvres armes contre un ennemi que les balles ne tuent pas. Mon premier mouvement fut de tendre la main vers mon spahi Hamida, qui, le visage contracté, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, pouvait à peine me dire ce mot :

– Vide!

Mon second fusil était vide! L'imprudent avait fait feu avec les autres et nous mettait à la merci du lion. Heureusement pour nous tous que le lion tombait enfin mort à ce moment-là entre Amar et moi. Je m'occupai immédiatement du blessé, qui, depuis quelques instants, ne donnait plus signe de vie. Je trouvai les blessures de la tête graves, le haut du corps labouré par quelques coups de griffes qui n'avaient porté que dans les chairs; mais la jambe et la cuisse droites horriblement percées et déchirées depuis l'aine jusqu'au pied. Le sang coulait en abondance, et nous étions là, en pleine forêt, la nuit, sans aucune espèce de secours. Pendant que les Arabes préparaient un brancard avec des fusils et des burnous, j'essayai de trouver et d'arrêter l'hémorragie; mais le blessé reprit ses sens en poussant des cris affreux, et ne permit pas de donner ni de continuer les soins que je voulais lui donner. Je ne vous dirai pas ce qu'il nous fallut de temps et de peine pour sortir du taillis et gagner le lit du ravin; mais je vous assure que ce fut un spectacle imposant que celui de notre retraite. La joie et l'enthousiasme de tous les hommes d'avoir enfin réussi à tuer le lion étaient tels, que quiconque eut rencontré notre cortège aurait pensé tout d'abord que le brancard servait de couche au lion tué si, de temps en temps, un cri perçant et qui allait au cœur ne s'en était échappé, dominant la rumeur générale et répondant au champ lugubre du hibou qu'on entendait sous bois. Ce fut ainsi qu'à onze heures du soir, nous arrivâmes à la tente préparée pour recevoir le blessé. Le lendemain, j'allai le voir de bonne heure, et je trouvai près de lui sa vieille mère, son frère et un grand nombre d'hommes et de femmes qui devaient être de sa famille; car, à mon arrivée, ils me remercièrent avec effusion d'avoir délivré Amar des griffes du lion et me demandèrent mon avis sur son état. Je les rassurai du mieux que je pouvais. Quelque mois plus tard, Amar était sorti d'affaire.

Jules Gérad
La chasse au lion
Paris, 1859.

Eloge du Sahara

L'émir Abd el-Kader, grand adversaire de la France, écrivain, poète et mystique, écrivit ce court poème pour célébrer le désert.



Le désert dans la région d'El Oued



Campement de tribus
nomades dans
les environs de Biskra.







GLOIRE A DIEU!
Ô toi qui prend la défense du hadar,
Et qui condamnes l'amour du bedouin pour ses horizons sans limites,

Est-ce la légèreté que tu reproches à nos tentes?
N'as-tu d'éloges que pour des maisons de pierre et de boue?
Si tu savais les secrets du désert, tu penserais comme moi;
Mais tu ignores, et l'ignorance est la mère du mal.

Si tu t'étais éveillé au milieu du Sahara,
Si tes pieds avaient foulé ce tapis de sable
Parsemé de fleurs semblables à des perles,
Tu aurais admiré nos plantes.
L'étrange variété de leurs teintes,
Leur grâce, leur parfum délicieux;
Tu aurais respiré ce souffle embaumé qui double la vie, car il n'a pas passé sur l'impureté des villes.
Si sortant d'une nuit splendide
Rafraîchie par une abondante rosée,
Du haut d'un monticule
Tu avais étendu tes regards autour de toi,
Tu aurais vu au loin et de toutes parts des troupeaux d'animaux sauvages
Broutant les broussailles parfumées.
A cette heure tout chagrin eût fuit devant toi;
Une joie abondante eût rempli ton âme.
Quel charme dans nos chasses au lever du soleil!
Pour nous, chaque jour apporte l'effroi à l'animal sauvage.

Et le jour de migration, quand nos rouges litières sont sanglées sur les chameaux,
Tu dirais un champ d'anémones s'animant, sous la pluie, de leurs plus riches couleurs.
Sur nos rouges litières reposent les vierges.
Les guides des montures font entendre leurs chants aigus;
Le timbre de leur voix trouve la porte de l'âme.

Nous, rapides comme l'air, sur nos coursiers généreux,
Nous poursuivons le bœuf sauvage,
Nous atteignons la gazelle, qui se croit loin de nous.
Elle n'échappe pas à nos chevaux entraînés
Et aux flancs amaigris.
Combien d'autruches ont été nos victimes,
Bien que leur course ne le cède point au vol des autres oiseaux!

Nous revenons à nos familles, à l'heure où s'arrête le convoi,
Sur un campement nouveau, pur de toute souillure.
La terre exhale le musc;
Mais, plus dure que lui,
Elle a été blanchie par les pluies
Du soir et du matin.
Nous dressons nos tentes par groupes arrondis;
La terre en est couverte comme le firmament d'étoiles.
Les anciens ont dit, ils ne sont plus, mais nos pères nous l'ont répété,
Et nous disons comme eux, car le vrai est toujours vrai :
Deux choses sont belles en ce monde,
Les beaux vers et les belles tentes.

Le soir, nos chameaux se rapprochent de nous;
La nuit, la voix du mâle est comme un tonnerre lointain.

Vaisseaux légers de la terre,
Plus sûrs que les vaisseaux,
Car le navire est inconstant,

Nos méharis le disputent en vitesse aux blanches biches,
Et nos chevaux, est-il une gloire pareille?
Toujours sellés pour le combat;
A qui réclame notre secours,
Ils sont la promesse de la victoire.
Nous avons vendu notre droit de cité; nous n'avons point à regretter notre marché.
Nous avons gagné l'honneur; le hadar ne le connaît point.
Rois nous sommes; nul ne peut nous être comparé.
Est-ce vivre que de subir l'humiliation?
Nous ne souffrons point l'affront de l'injuste;
Nous le laissons lui et sa terre.
Le véritable honneur est dans la vie nomade.

Que pourrais-tu reprocher au bédouin?
Rien que son amour pour la gloire et sa libéralité qui ne connaît pas de mesure.
Sous la tente, le feu de l'hospitalité luit pour le voyageur;
Il y trouve, quel qu'il soit, contre la faim et le froid, un remède assuré.

Au Sahara, celui que le fer n'a point moissonné voit des jours sans limite;
Nos vieillards sont les aînés de tous les hommes.

GENERAL E. DAUMAS
Mœurs et coutumes de l'Algérie
Paris, 1858.

BARMBY

Dans une oasis saharienne, deux Arabes tressent un immense panier dénommé « samour ».



Une famille kabyle au début du siècle.


LA
FEMME



Ces trois femmes algéroises ont accepté de poser dans l'atelier d'un photographe de la ville. L'une d'elles tient une cigarette à la main.

BARMBY

Les grandes visites

A Constantine, comme dans toutes les grandes villes d'Algérie, le jour des bains est un jour de fête pour les femmes. Elles en profitent pour faire ce qu'elles appellent « les grandes visites ».

Si le jour des bains était le même pour toutes les femmes, et que l'établissement fût assez grand pour les contenir, les hommes pourraient exercer une surveillance facile en ramenant celles qui courent les rues; mais les jours étant partagés, il en résulte que le même nombre de femmes circulant tous les jours en ville, il est impossible, sous l'uniformité des costumes, de les reconnaître. Celles qui, au lieu d'aller aux bains, passent la journée à satisfaire quelques intrigues, ont bien besoin de tout faire pour tromper la vigilance des personnes souvent payées pour les épier. Ainsi, les yeux pouvant les trahir auprès des personnes habituées à les voir, sont-ils si bien recouverts et leurs paupières si bien peintes et déguisées qu'on les aperçoit à peine. Les bracelets qu'elles mettent au bas des jambes sont enlevés avec le plus grand soin, ainsi que les différents bijoux qu'elles portent aux mains. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que les hommes, ne pouvant, sans encourir des punitions sévères, soulever le voile d'une femme quelle qu'elle soit, pourraient facilement les reconnaître aux insignes qu'elles portent journellement. J'ai vu bien des femmes m'avouer que, lorsqu'elles sortent, elles craignent d'être reconnues beaucoup plus facilement par les pieds que par la tête. C'est pour cela qu'elles laissent toujours traîner le haïk.

Ainsi le costume des femmes se prête au mieux à voiler leur conduite. Aussi comptent-elles si bien sur l'efficacité de leur déguisement que, malgré la punition sévère qui, à Constantine est réservée aux femmes adultères, les intrigues sont-elles très nombreuses et peu connues; plusieurs habitants m'ont assuré que les cas de femmes précipitées du rocher sur la cascade sont excessivement rares; c'est que les maris, pour ne pas devenir la risée du public, se chargent eux-mêmes de la punition en enfermant la femme dans une chambre obscure, où ils la laissent fort longtemps et qu'ils finissent quelquefois par faire mourir de faim.

Les femmes riches qui ne sortent jamais parce qu'elles ont chez elle tout le confort voulu dont le bain, sont autorisées à recevoir chez elles. Une dame anglaise, qui par sa haute position officielle a beaucoup fréquenté les femmes indigènes, m'a raconté que, dans ces visites, il s'y glisse parfois des personnes d'un autre sexe sous le costume de femme. Comme chaque visiteuse laisse ses pantoufles à l'extérieur de la porte, et que le mari ne doit jamais se permettre d'entrer chez sa femme tant qu'une paire de pantoufles signale la présence d'une visiteuse, il en résulte que la femme peut faire durer à volonté la conversation, si elle lui est agréable, avec ses visiteuses.

Les Arabes n'aimant les femmes que pour eux et jamais par l'affection qu'elles savent

Pages suivantes : Des Mauresques se font photographier dans l'atelier d'un photographe d'Alger au début du siècle.


1232 ALGER. Mauresques voilées. (Costumes de ville).





L'intérieur d'une maison mauresque. Cette femme est sans doute musicienne compte tenu des deux instruments qui sont posés près d'elle.

nous inspirer, ont rendu le cœur de celles-ci tellement ingrat ou plutôt ignorant qu'elles ne croient pas pouvoir être le sujet d'aucune attention dès qu'elles ont dépassé le jeune âge.

De cette position toute matérielle de la femme, résulte chez elle l'absence presque complète de tout ce qui fait leur ornement chez les nations civilisées. Cette attitude ne va pas cependant jusqu'à détruire tous les beaux sentiments; car elles sont susceptibles d'un grand attachement, et lorsque les circonstances les ont favorisées pour tramer une intrigue selon leur désir, il n'est rien qu'elles ne fassent, et pas de danger auquel elles ne s'exposent pour la faire réussir. Les témoignages d'affection qu'elles donnent très souvent effrayeraient bien souvent certainement nos Françaises. Ainsi, une Mauresque qui veut prouver à son amant combien elle l'aime, s'enfonce un fer rouge sur l'avant-bras sans manifester la moindre douleur, voulant dire par là, qu'aucune sensation n'est plus forte que celle de son amour pour celui qu'elle aime. J'ai vu une femme jeune qui, dans l'espace d'une demi-heure, s'est appliqué deux moxas très profonds sur l'avant-bras. Lorsqu'elle soupçonne la fidélité de son amant, elle exige qu'il se soumette à cette épreuve du feu; s'il refuse, c'en est fait de leur amour, la femme ne le revoit plus.

DOCTEUR BONNAFONT
La femme arabe dans la province de Constantine
Paris, 1866.





En Kabylie.
Une femme
et son enfant.

BARMBY

L'écume de lune

Dans l'Aurès, les femmes font souvent appel aux sorcières pour tous leurs problèmes sentimentaux. Mathéa Gaudry recense leurs principaux tours de magie.

La magie amoureuse est le triomphe de la sorcière, car c'est celle à laquelle toutes les femmes recourent infailliblement. Parmi les nombreux sortilèges employés, nous nous contenterons de choisir les plus typiques.

Tout d'abord il convient de citer la fameuse écume de la lune. C'est la sorcière elle-même qui la recueille. Par un beau clair de lune, elle se rend au cimetière, emportant avec elle un roseau, une branche de laurier-rose et un « tarboût ». Elle se met absolument nue, emplit d'eau le tarboût, gonfle d'air le roseau, puis, à cheval sur le roseau qu'elle fouette avec la branche de laurier-rose, fait sept fois le tour du cimetière de droite à gauche en récitant des formules magiques, pour inviter la lune à descendre dans le plat. Les « djnoûn » entrent alors en conciliabule avec elle. Elle leur dit ce qu'elle veut et leur promet, en échange, la vie d'un homme qu'elle désigne. A ce moment, la lune descend dans le tarboûl, en poussant un cri semblable à celui du chameau, et dépose dans l'eau la précieuse écume. Il faut alors faire reprendre à l'astre sa place au firmament; pour cela, la magicienne dégonfle l'outre et fait sept fois le tour du cimetière de gauche à droite, en prononçant de nouvelles incantations et en promettant au diable la vie d'un autre homme, qu'elle nomme, comme elle a déjà fait. La lune remonte au ciel. Immédiatement, la sorcière recueille, dans un pot d'argile, l'écume demeurée dans le plat. Ce maléfice peut être exécuté de plusieurs façons. D'après certaines sorcières, deux femmes au lieu d'une doivent se rendre au cimetière, où elles se mettent nues et enfourchent ensemble non un roseau, mais un des montants verticaux du métier à tisser. Quelquefois aussi, l'écume de la lune est recueillie pendant que l'astre est dans le plat, avant de le faire remonter au ciel.

L'écume de la lune est précieusement conservée par la sorcière, qui la vend ou s'en sert elle-même. Les femmes la mélangent aux aliments de la personne à ensorceler, généralement à son café. Quant à la sorcière, elle l'emploie surtout pour composer l'un de ses principaux sortilèges : la « berboûcha » du mort. Ayant dérobé la main d'un mort dans une tombe, elle l'enduit de henné, la frotte avec du thym, la fait soigneusement sécher et s'en sert pour rouler le grain, qu'elle humecte avec l'écume de la lune. Le « seksou » ainsi préparé constitue, tantôt un philtre amoureux, tantôt un philtre maléficiant; son pouvoir réside en ce fait qu'il annihile toute résistance chez la personne ensorcelée.

La main du mort joue plusieurs rôles : suivant les cas, elle roule le seksou, pétrit la pâte servant à faire la galette ou remue le café. Les magiciennes disent que la main ayant appartenu à un individu étranger au pays est plus efficace que les autres.



Mauresque et son enfant.

La sorcière conseille souvent aussi à la femme qui lui demande un philtre d'amour, de ramasser de la terre fine dans une fourmilière, de lui faire faire sept fois le tour de la tête, des épaules et du cœur de l'homme, pendant son sommeil, de répéter les mêmes gestes sur elle-même, puis, après avoir porté cette terre sur elle pendant sept jours, de la remettre où elle l'a prise; « le cœur de l'homme, dit-elle, fourmillera comme la fourmilière ».

Parfois également, elle l'engage à tuer un lézard vert, à se frotter les joues et le front avec son sang, à en conserver sur elle la vésicule biliaire et à aller voir l'homme dont elle veut être aimée : il « sera aveuglé d'amour en la voyant ».

Un autre charme consiste à extirper la cervelle d'une tête de corbeau, à la remplacer par un peu de terre enlevée à l'endroit où le sujet visé s'est assis et à enterrer la tête de corbeau avec de la fiente de pigeon et sept grains d'orge; quand l'orge pousse, il suffit de s'en frotter le visage et les mains.

L'usage des sortilèges à base d'ongles et de cheveux est très répandu en Aurès, comme dans tout le Maghreb. La femme attache, au moyen d'un fil rouge, des cheveux apparte-



Pour le photographe, cette femme mauresque a accepté de poser en mendiante.

nant à la personne dont elle veut gagner l'affection et les enferme, avec une amulette, dans un étui qu'elle suspend, en face de la demeure de cette personne.

Les femmes des nomades venus du Sud apportent, enfin, leur appui aux Aurasiennes, toujours soucieuses de s'assurer une autorité absolue sur leurs époux et leurs amis. Elles ont même la spécialité d'un charme fort apprécié en Aurès. Il consiste à faire manger à l'homme un morceau de chair, de la grosseur d'une amande, enlevé entre les deux oreilles d'un ânon, le jour de sa naissance, qu'on appelle « karech ». Les Aurasiennes, ne pouvant pratiquer l'opération sur leurs propres bêtes sans qu'on le sache, recourent avec empressement à ces étrangères. Celles-ci, lorsqu'elles traversent les « dechra », profitent de l'abscence des maris pour s'approcher des femmes et leur demander : « Veux-tu du karech? » L'Aurasienne quand elle agrée, n'hésite pas à payer le karech jusqu'à cinquante francs. Ce sortilège porte le nom de : « Aime-moi par force. »

MATHÉA GAUDRY
La femme chaouïa de l'Aurès
Paris, 1929.



Lourdement parée de ses bijoux d'or et d'argent, cette jeune femme de la tribu des Ouleds-Naïls, fume une cigarette. Biskra 1905 environ.

BARMBY

Les Ouleds Nails

« Elles sont belles, ces filles du désert, avec leurs lourds bracelets d'argent et leurs vêtements aux couleurs éclatantes, traînant leurs pieds nus dans des sandales dorées. » Souvenirs nostalgiques d'un ancien du sud algérien.

A BISKRA, JE VIVAIS ISOLÉ, tout en fréquentant une société militaire nombreuse. J'étais envahi par cet engourdissement que rien ne saurait secouer. Le cercle absorbait des heures entières de ma vie; étendu sur une banquette, je rêvassais évitant le mouvement et la conversation.

Quand le soir arrivait et que l'implacable soleil du Sahara avait disparu derrière les Zibans, la vie revenait, et alors pour nous débarrasser de cette torpeur malsaine de la journée, nous allions au quartier des Ouleds-Nails, nous étourdir au milieu des femmes et du tapage.

C'est là, où mes souvenirs me ramènent toujours; la poésie de l'oasis et les caresses des belles filles, tout Biskra est là-dedans. C'est l'empire des jeunes, l'oasis au milieu de l'aridité de la colonie française. Dans les cafés maures, les filles dansent et la musique est étourdissante; c'est la vie amoureuse en plein soleil, et au milieu de ces rires frais, on ne saurait voir ni une mauvaise impression, ni une arrière-pensée.

Elles sont belles, ces filles du désert, avec leurs lourds bracelets d'argent et leurs vêtements aux couleurs éclatantes, traînant leurs pieds nus dans des sandales dorées; et quand leurs yeux ardents s'allumaient au son de la derbouka, quand, sous leurs bras nus, leurs corps souples et gracieux se tordaient dans les mouvements lascifs de la danse arabe, il y avait dans la salle un tressaillement d'admiration. La musique barbare du café maure me plaisait, et lorsque scintillaient les paillettes d'or des robes des danseuses dans la salle enfumée, c'était toujours parmi nous un nouvel enthousiasme et un nouveau plaisir.

Halgia était une ravissante créature, un de ces types accomplis qui font comprendre l'idéal. Elle avait essayé de s'installer à Constantine, mais cette fille du désert ne pouvait vivre qu'au soleil qui rend fou. Un jour, elle était revenue chargée de bracelets d'or et d'argent. Son installation était luxueuse, elle avait apporté là, dans sa petite chambre, tous les ca-deaux que ses caprices d'enfant gâtée et de fille irrésistible lui avaient valus. Et presque nue dans une gandoura constellée d'or, elle recevait.

Elle n'était pas ordinaire cette petite Halgia, et quand elle soutenait une conversation à peu près sérieuse, avec une gravité qui ne lui allait pas du tout, elle était aussi charmante qu'aux heures folles où le rire entr'ouvrait ses lèvre rouges.

Je soupais quelquefois chez elle; le menu était invariablement le même et se composait d'un couscous très soigné et de gâteaux au miel; je commandais ce repas chez un spécialiste qui avait une réputation méritée.

S'il est un moment où la femme est à son désavantage, c'est bien celui où, sous le coup d'un bel appétit, elle se livre à l'exercice de la

Pages suivantes : Biskra, 1905 environ. Jeune femme de la tribu des Ouled-Naïls.







BARMBY



La rue des Ouled-Naïls à Biskra. 1905 environ.

mastication. Ces contractions de la mâchoire sur un joli visage sont laides, et si le talent de savoir manger existe au monde, il y a bien peu de femmes qui le possèdent.

Halgia était une de ces exceptions, elle s'acquittait de cet acte avec une simplicité et une grâce parfaites, mangeait lentement, par petites becquées, sans bruit, buvait un peu dans une « satla » d'argent, une gorgée, quelques gouttes seulement d'eau pure à laquelle elle mêlait le jus d'un limon. Puis elle lavait ses mains d'enfant dans une eau parfumée, et la nonchalante fille s'étendait sur ses tapis bariolés et d'une voix très douce fredonnait quelque chanson du désert, un de ces airs monotones et tristes, éclos dans le néant du grand Sahara.

Je traitais Halgia en poupée, riant de ses incartades et de ses colères de petite fille. Elle avait conservé un tempérament sauvage, et ses ongles teints de henné étaient toujours prêts à mal faire. Je dus un jour corriger une impertinence d'un violent coup de cravache qui fit un sillon bleuâtre sur sa hanche; la tigresse alors se réveilla et je dus supporter un assaut terrible où les ongles et les dents jouèrent un grand rôle.

MOHAMED BEN BARCA
(nom islamisé d'un officier français)
Choses d'Algérie
Evreux, 1891.



A Alger, dans le studio d'un photographe, une jeune femme pose en tenue de fête.

Une femme libre

Mathéa Gaudry, avocate à la cour d'appel d'Alger, entreprend dans les années 1920, une vaste étude dans l'Aurès. Voici le portrait qu'elle dresse d'une femme libre : l'« azriya », la courtisane.

L'AZRIYA HABITE, soit isolément, soit sous le toit paternel. Elle n'est point mal vue par sa famille et s'entend particulièrement bien avec sa mère, comme toutes les femmes chaouïa. Bien qu'elle soit tenue aux mêmes obligations domestiques que les autres Aurasiennes, bien qu'elle les remplisse toutes, en cas de besoin, il arrive que les travaux les plus agréables lui soient réservés. C'est ainsi qu'on la voit souvent tisser pendant que sa mère fait la cuisine et que ses sœurs portent les fardeaux. Les azriyat ne sont pas davantage méprisées par les autres Aurasiennes et notamment par les femmes mariées; elles leur causent, et se confondent à elles pour jouer à la « koûra ». Quelques hommes, cependant, ceux qui ont subi l'influence arabe, défendent à leurs épouses de les recevoir; parfois aussi, les femmes mariées s'en écartent d'elles-mêmes, par jalousie, mais ces faits sont exceptionnels : l'azriya n'est pas une prostituée que l'on relègue dans la honte, c'est une courtisane qu'on adule et qui, demain, rentrera dans la vie régulière. L'indépendance la plus complète appartenant aux femmes libérées du lien conjugal, l'azriya en jouit pleinement. Elle reçoit qui elle veut, quand elle veut, parle dehors à qui bon lui semble, voyage, suit les pèlerinages, entre dans les cafés, où elle fume et joue aux cartes avec les hommes, en buvant du café, de la tisane, du galanga et une sorte de liqueur appelée « lâgmî », se rend sur les marchés, où elle achète et vend, assiste aux fêtes publiques, dont ses danses sont l'attraction principale. Elle est si indépendante qu'elle exerce parfois des fonctions propres à l'homme. C'est ainsi qu'à Arris, une azriya, Khadija bent Boucetta, n'a pas hésité à s'improviser épicière, alors que le commerce est, en Aurès, l'apanage des hommes. Parmi les Aurasiennes qui, toutes, jouissent d'une situation prépondérante et ont une puissante influence sur les hommes, les azriyat sont celles dont l'autorité est la plus forte. Elles commandent, non seulement ceux qu'elles emploient comme bergers, mais encore tous ceux qu'elles fréquentent. L'ascendant presque religieux qu'elles exercent est tel, qu'on peut se demander si, à l'origine, il n'eut pas un caractère sacré et si la prostitution des azriyat, que caractérise une inconsciente immoralité, ne doit pas être considérée, ainsi peut-être que celle des Ouleds Nails comme une survivance du culte phallique. Quoi qu'il en soit, le rôle joué par ces femmes est si important que, privée d'elles, une fête est, pour les Chaouïa, dénuée de caractère et que le travail lui-même a souvent besoin de leur présence.

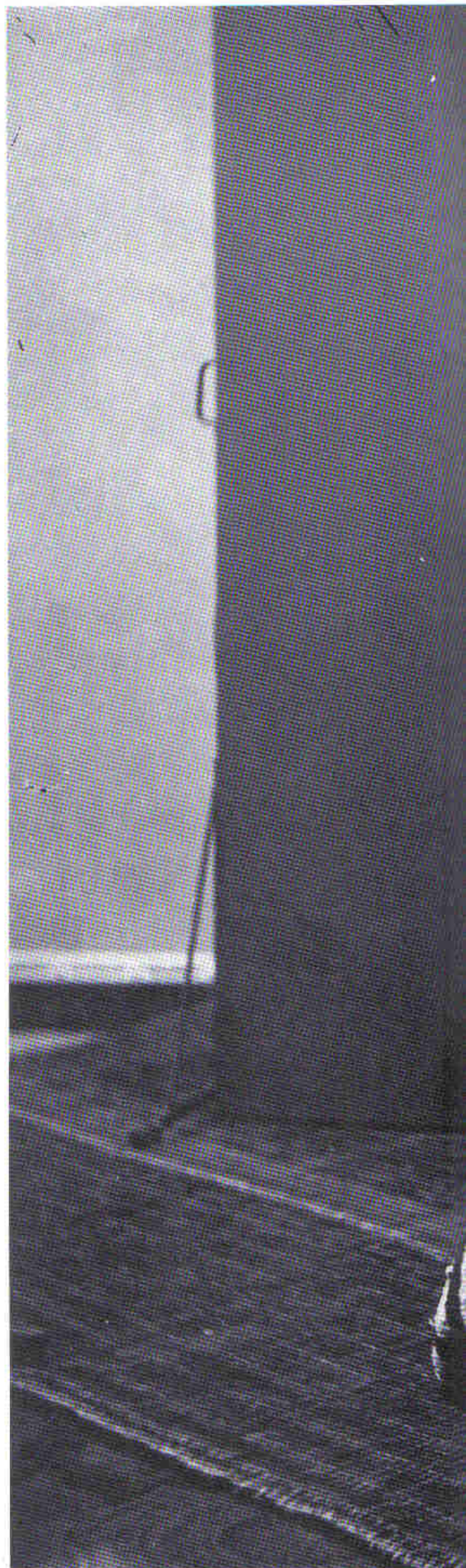
Parler de l'hospitalité des azriyat peut sembler superflu. Il faut, cependant, noter que ces femmes n'hésitent pas, abstraction faite de tout intérêt, de quelque ordre qu'il soit, à ouvrir leur demeure au voyageur où à l'étranger.

Pages suivantes :
A gauche : Jeunes femmes mauresques de la région de Constantine. Début du siècle.

A droite : Jeune fille de la région de Tlemcen. 1905 environ.







Tlemcen. Une femme capable d'inspirer Delacroix et Matisse.

Durant nos séjours en Aurès, nous avons été souvent reçu par elles, dans diverses « dechra », chaque fois, nous avons apprécié la bonne grâce de leur hospitalité. Les azriyat reçoivent avec une affabilité sans apprêt, une assurance sans effronterie, une dignité sans hauteur et, nous dirions presque, une distinction de grandes dames. Parmi les Aurasiennes qui, toutes, raffolent de parures, elles sont les plus coquettes et les plus élégantes. Leur costume courant n'a rien de particulier, mais leurs habits de cérémonie sont plus riches que ceux des autres femmes. Quand elles apparaissent dans les fêtes, avec leurs volumineuses robes de soies claires et chamarrées, des mouchoirs multicolores aux teintes vives drapés sur leurs turbans blancs, les doigts rougis de henné, les yeux agrandis par le « tâzoûlt », les pommettes éclatantes de fard, la poitrine alourdie d'une armure ondoyante d'argent, le front appesanti de plaques et de chaînes, les bras et les chevilles encerclés, la tête haute, le regard plein d'une paisible satisfaction d'elles-mêmes, elles ressemblent à des idoles. Les azriyat ne sont pas, véritablement, musiciennes, à l'instar des femmes touareg qui, au cours de réunions musicales durant jusqu'à la première étoile, accompagnent le chant des hommes sur leurs violons, mais elles sont, très souvent, de savantes danseuses et d'agréables chanteuses. Parfois, elles se groupent et organisent des séances de danses. C'est, pour elles, un moyen de gagner de l'argent lorsqu'elles manquent de ressources et une occasion de recueillir des galants. De ces voyages, elles reviennent enrichies du gain que leur ont procuré leurs danses et leur prostitution. L'heureuse saison, pour les azriyat, commence avec les beaux jours et a son plein éclat lors des grandes fêtes annuelles des battages et du Djebel Bous. C'est l'époque où nombre de femmes mariées se libèrent du lien conjugal et où de jeunes hommes escortés de musiciens se rendent dans la montagne, en compagnie d'azriyat, pour y danser, jouer aux cartes, fumer, se divertir, dans la plus parfaite







Ci-contre :
Femme chaouïa
de la région de l'Aurès.

Page de gauche :
Jeune fille mauresque
de la région de Tebessa.

insouciance. Ces réjouissances n'ont, toutefois, pas d'autre but que le plaisir. L'azriya n'étant point exclue de la société, celle-ci ne peut qu'accueiilir sans difficulté son retour à la vie régulière. L'homme qui l'épouse, s'il est parfois critiqué par l'élément arabe, ne l'est jamais par les Chaouïa; son acte n'est, pour eux, ni répréhensible, ni louable, c'est un fait courant, normal, que tous admettent, quelle que soit leur situation; aussi voit-on des notables estimés se marier avec des azriyat. Il est donc superflu de dire que la considération dont jouissent ces femmes, après leurs unions, ne diffère en rien de celle dont bénéficient les autres Aurasiennes. Il arrive, d'ailleurs, assez rarement toutefois, que d'anciennes azriyat rachètent les errements de leur vie passée par un voyage à La Mecque ou par un fanatisme exemplaire. Certaines azriyat profitent, pour se remarier, du moment où leur situation est particulièrement brillante. D'autres, cigales imprévoyantes, ne s'y décident que lorsqu'elles ont épuisé leurs ressources. Quoi qu'il en soit, leur changement de vie n'a rien qui les dépayse, le ménage n'ayant, ordinairement, comme effet que de les replacer dans leur condition première, en leur reprenant le droit de vivre sans contrainte que le divorce ou le veuvage leur avait octroyé.

L'azriya mariée se montre ordinairement honnête épouse et toujours excellente mère. Quelquefois, la vie régulière est, par elle, définitivement adoptée, après son deuxième mariage; très souvent, surtout quand elle n'a pas d'enfant, ce n'est pour elle qu'une halte, suivi d'un nouveau divorce, après lequel elle reprend son indépendante existence d'azriya. Ces changements de condition se produisant à plusieurs reprises, de nombreuses Aurasiennes passent ainsi, tour à tour, de la vie honnête à la vie dépravée.

MATHEA GAUDRY
La femme chaouïa de l'Aurès
Paris, 1929.



BARMBY

Le corset de Leilha

A Alger, rue de la Révolution, dans sa petite maison du quartier de la Marine, Leilha reçoit. Elle a invité ses amies à prendre le café.

DEPUIS LE MATIN, les deux négresses de Leilha trottent par les rues en escaliers de la casbah, portant le bon message aux Nouna et aux Aisha des maisons mauresques. Maintenant, parée comme une châsse, ses fines chevilles gantées de soie blanche comme amincies par le ballonnement extravagant des grègues bouffantes, les tempes et le cou ornés de colliers de jasmin, Leilha attend, les coudes appuyés à deux piles de coussins, les jambes savamment repliées sous elle, les babouches de velours rose écrasé de broderies d'argent et de perles à peine retenues d'une crispation d'orteil.

Ses paupières sont outrageusement peintes, ses pommettes frottées de rose donnent à ce joli visage un inquiétant aspect de tête de cire; il n'y a pas jusqu'à ses dents petites et courtes, telles des grains de riz, qui, dans le rouge écrin des lèvres carminées, ne fassent songer au sourire d'une poupée de porcelaine; et, sous ses soieries vertes et mauves d'une nuance de bonbon fondant et ses bijoux de filigrane, ce n'est plus le délicieux fantôme d'Orient entrevu hier dans le clair-obscur des ruelles de la rue arabe, mais une espèce de jouet fastueux, à l'usage d'enfants trop riches, qui siège et parade, immobile, dans l'atmosphère déjà épaisse de la chambre emplie de brûle-parfums.

Une à une, les invitées arrivent; elles ont toutes laissé leur haïk et montrent toutes la même face de poupée effrontément peinte, couleur de meringue et de praline, sous les bandeaux d'un noir bleu bouffants hors d'un foulard rose ou vert; toutes sont somptueusement parées et l'invraisemblable envergure de leur pantalon de soie leur fait presque à toutes une taille guêpée, mais leur donne en revanche une démarche de cane; elles portent d'un même geste une main à l'œil droit et à la bouche en signe de bienvenue et, après un gazouillement rauque, s'accroupissent en cercle sur les nattes autour de la dame de la maison; toutes ont une suivante, quelques-unes, les riches, deux ou trois qui vont se ranger silencieusement derrière leurs maîtresses et se tiennent debout contre la muraille. Une esclave maugrabine circule entre les femmes et dépose auprès d'elles de minuscules tasses de café turc; un orchestre arabe, – une flûte de roseau, une « guzla » et une derbouka, – installé dans une pièce voisine, entame son charivari déchirant et monotone. Une portière hermétiquement close dérobe aux musiciens la vue de ces dames, et aux accents de la flûte rageuse et de la derbouka qui ronronne, des invitées se lèvent une à une, lancent leurs babouches loin d'elles et, talons nus sur les nattes, piétinent, avancent et reculent sur place, tandis que leur ventre, tout à coup déplacé, oscille, rentre et se gonfle avec des remous de bassins de femelle en gésine; les spectatrices, elles, frappent en cadence la



Un salon mauresque à Biskra au début du siècle.





Une danseuse à Alger. 1910 environ.

paume de leurs mains avec de rauques appels à la mode espagnole.

Ce sont là les plaisirs mystérieux de la danse du ventre... Puis Leilha fait apporter ses coffres. Il en est en bois de cèdre, il en est en nacre, en bois de santal, en carton peint fleuri de roses et d'œillets de couleurs criardes, d'anciens et de récents, et jusqu'à des coffrets de verre montés en bronze et capitonnés de soies tendres. Préalablement ouverts par les mains de Leilha, coffres et coffrets circulent au milieu de ces dames : c'est la garde-robe et l'écrin de la maîtresse de céans. On regarde les bijoux, on palpe les soies, on admire les étoffes, l'orient des perles et la monture des bagues, et ce sont des querelles passionnées, des estimations rageuses, des compliments serviles, des cris et des rires fous... Puis, tout à coup, Leilha se lève.

Tranquillement, elle ôte sa veste, sa veste de velours bossué de pierreries; une autre veste apparaît en dessous : elle est de soie orange soutachée d'argent mat; elle ôte encore cette veste, tandis que ces grègues bouffantes glissent et tombent sur ses talons : sous ses pantalons, d'autres pantalons apparaissent qui vont disparaître encore. Leilha se déshabille, les autres dames en font autant; elles sont toutes debout et lentement, comme de longues chrysalides, se dépouillent, avec des



Un voile richement brodé pour cette Algéroise. 1915 environ.

gestes lents, de leurs soieries et de leurs gazes; mais c'est pour reparaître vêtues d'autres gazes et d'autres soieries, dans de successives et imprévues transformations; il y a toujours des vestes sous les vestes et d'autres pantalons sous les pantalons : c'est comme une éclosion de fleurs éternellement renaissantes sous un perpétuel effeuillement de pétales, un vol changeant et diapré de papillons s'engendrant d'un coup d'ailes en d'autres papillons.

Tout à coup, au milieu de cette lente et orientale exhibition, un temps d'arrêt, un effarement, presque un effroi, un grand silence. Leilha vient d'ôter sa dernière veste, une petite veste en soie blanche, et sourit triomphante; Leilha porte un corset, un corset de Paris, un corset de soie mauve à fleurettes Pompadour, le dernier modèle de la rue de la Paix, l'article parisien... et Leilha est la seule; les autres femmes l'observent en dessous, dépitées, rancunières, et Leilha impassible, mais les coins de la bouche retroussés par un divin sourire, jouit délicieusement de leur envie, de leur stupéfaction.

Le Petit Colon
Septembre, 1908.



A Alger au début du siècle : l'entrée d'une maison de colons nouvellement installés.

BARMBY

Madame Charles et Mademoiselle Louise

L'une était cigale, l'autre fourmi. Connues et aimées de tous, elles ont fait les beaux jours de Constantine.

MADAME CHARLES TENAIT à Constantine sur la place du Gouvernement, le café militaire. C'était là le lieu de réunion pour tout ce qui occupait une position dans la ville. A certaines heures de la journée et le soir, l'établissement était bondé de consommateurs. Ce cercle avait vraiment de l'originalité, les brillants costumes de l'armée d'Afrique mélangés aux burnous des chefs indigènes et à la redingote noire des fonctionnaires présentaient un curieux tableau. Au milieu des groupes circulait la mère Charles, toujours souriante, toujours disposée à boire un verre de chartreuse. Elle avait de l'esprit et aimait bavarder. Je dois dire que rien n'épouvantait cette brave femme et qu'elle était de taille à écouter, et même à renchérir sur la chronique légère et amoureuse de la localité. Elle était l'amie des clients et lorsque après une absence prolongée, on rentrait au café, il fallait embrasser Madame Charles dans son comptoir. Cette femme avait un cœur d'or, mais cette remarquable qualité ne mène généralement pas à la fortune, et celle qui aurait pu amasser de la richesse alla finir très péniblement sa vie dans une petite concession que le gouvernement eut la justice de lui donner.

Louise fut ma propriétaire à Constantine. Elle était de la race des femmes prévoyantes qu'il est rare de rencontrer. J'ai connu bien des cigales, mais peu de fourmis; elle était de cette dernière race. Splendidement belle, et surtout intelligente, elle avait obtenu dès son entrée dans le monde où l'on s'amuse, un succès mérité. Son cœur était à tout le monde, son amour à personne. Elle fit naître des passions, de terribles même, et au milieu du désespoir de ses adorateurs, elle traversa la vie avec une désinvolture et une insouciance adorables.

Louise fit donc des malheureux, mais elle eut le talent peu commun de laisser tomber dans le cœur de ceux dont elle avait gaspillé la fortune et désespéré la jeunesse, un souvenir charmant et ineffaçable. Elle était bonne avant tout, toujours disposée à rendre service et comprenait fort bien qu'un sous-lieutenant ne pût payer son loyer à jour fixe. Sa maison était agréable et meublée avec un raffinement qui dénotait la délicatesse de ses goûts. Son appartement particulier était tout oriental, elle y recevait volontiers, toujours vêtue d'un nuage de tulle qui faisait puissamment ressortir sa belle carnation de brune et le noir bleuté de ses cheveux. Louise avait des habitudes et des goûts de Mauresque, et avec cela la grâce infinie de la Parisienne. Elle finit riche et seule.

MOHAMED BEN BARCA
(nom islamisé d'un officier français)
Choses d'Algérie
Evreux, 1891.



Oran vers 1910. Les colons du boulevard Oudinot.


BOULANGERIE
BAINS OUDINOT



1930 à Alger. Un groupe de colons pose pour la photo souvenir de leur réussite.

LE COLON



La maison d'une famille française installée à Miliana dans les années 1895-1900. Entre 1901 et 1914, plus de 200 000 hectares furent concédés aux Européens dont 35 000 gratuitement. Ils disposaient en 1917, de 2 123 288 hectares de terres et de 194 159 hectares de forêts. Les premiers colons furent des Alsaciens-Lorrains chassés de chez eux après la défaite de 1870. Dix ans plus tard, 4 000 familles françaises étaient installées en Algérie.

Devenir colon

Petit guide pratique, destiné aux candidats colons, publié à Paris en 1890. Il y a une place pour tout le monde.



BARMBY

Page de droite :
Un groupe de nouveaux colons, administrateurs, posent dans un jardin d'Alger, 1910.

Ci-dessous :
Les journalistes de « l'Echo d'Alger » dans leur salle de rédaction en 1932.

Quels sont ceux qui peuvent émigrer? Le petit propriétaire cultivateur qui sue sang et eau pour satisfaire péniblement à l'existence de sa famille, tout en vivant de privations, et que le moindre revers, le moindre accident met dans la gêne.

Le propriétaire que les circonstances ont endetté, qui est forcé de prendre sur son patrimoine pour vivre et payer des intérêts à ses créanciers.

Le fermier qui voit chaque année son avoir diminuer, qui, malgré un travail opiniâtre, une économie parcimonieuse, non seulement n'obtient aucun bénéfice de son exploitation, mais n'en retire pas assez de produit pour payer ses fermages, ses impôts et autres charges.

Le père de famille dont l'aisance est relative et repose sur son travail mais qui ne peut faire d'économies suffisantes pour mettre ses vieux jours à l'abri du besoin et laisser à ses enfants un modeste patrimoine.

Le capitaliste qui a fait des pertes financières, ou dont les revenus ne lui permettent plus le strict nécessaire, suivant le rang que lui assignent son nom, ses relations et ses antécédents.

Ces diverses classes de personnes peuvent émigrer; l'aisance, la fortune les attendent en Algérie, surtout si elles ont l'amour du travail, la constance dans les efforts, l'ordre et l'intelligence dans les dépenses. Quant aux ouvriers des champs et de professions qui se rattachent à la culture : vignerons, jardiniers, tonneliers, maréchaux, charrons, etc., ils peuvent se faire une situation en Algérie : la vie y est à bon marché; par suite, l'épargne plus facile.

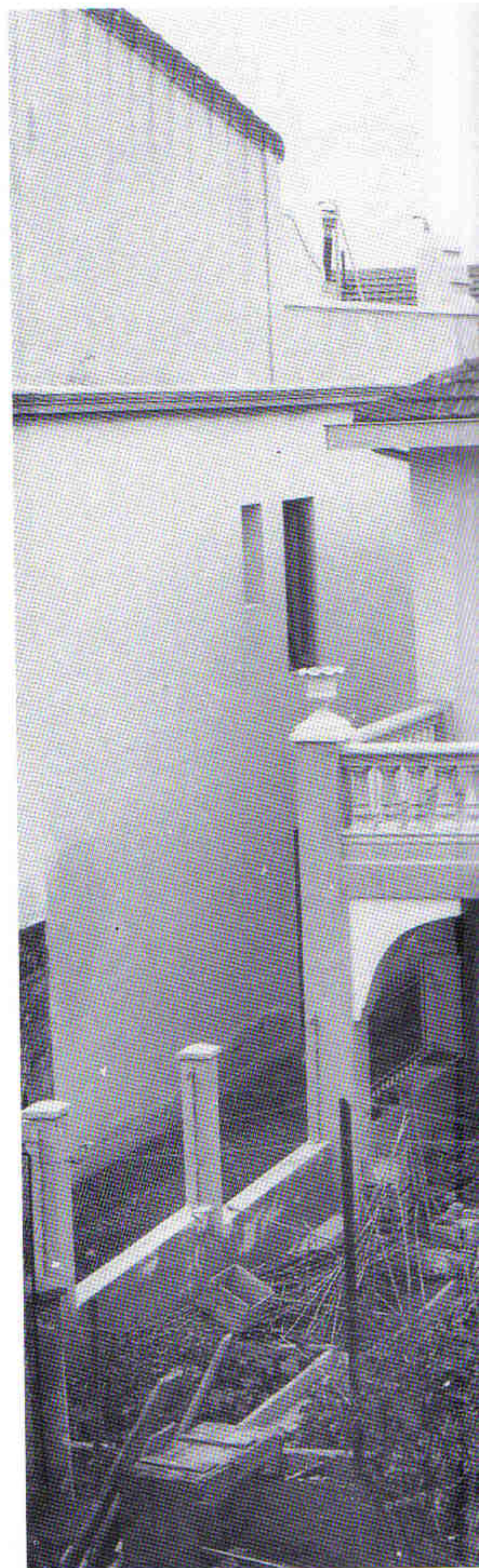
Mais avant tout, que chacun agisse suivant ses aptitudes et ses ressources. La culture quoique facile, quoique très productive en Algérie, exige cependant des connaissances qu'on n'acquiert pas du jour au lendemain; il est nécessaire en outre de ne pas entreprendre plus que ne le permet le capital dont on dispose. C'est pour avoir méconnu ces deux





BARMBY

La villa d'un commerçant algérois en 1928.



principes que beaucoup d'émigrants n'ont pas réussi. Il est permis de dire avec certitude qu'avant la fin du siècle, l'Algérie sera le grenier et le cellier de la France.

Suivant les aptitudes de l'émigrant et le capital dont il dispose, les situations sont différentes. Néanmoins, elles peuvent se diviser en cinq catégories.

Pour s'établir en Algérie en tant que *colon-propriétaire*, il faut disposer d'un capital assez important. Car si les terrains sont d'un prix minime, il ne faut pas oublier les dépenses de construction, de matériel, de défrichage, de plantation etc., à moins qu'on ne prenne une ferme en exploitation ce qui serait préférable si les capitaux le permettent. Les chances de plus-values sont moins grandes, mais les bénéfices plus certains et plus immédiats.

Quant au *spéculateur*, ce ne peut-être qu'un capitaliste qui profite des bas prix des terrains pour en acheter des quantités considérables, qu'il fait exploiter ou revend en détail avec bénéfice.

Le cultivateur dont les ressources sont limitées et qui ne veut pas s'engager sans se rendre compte, prend à bail une exploitation, une ferme plus ou moins importante; il est *colon-fermier*. Ces situations deviennent de plus en plus nombreuses, en raison des colons-propriétaire qui se retirent et aussi des nouvelles créations faites par les capitalistes.

Le cultivateur qui ne possède qu'un modeste capital, insuffisant pour faire l'achat d'un matériel agricole, s'entend avec le propriétaire exploitant et même avec le capitaliste et prend une exploitation comprenant le matériel, le bétail etc. Il fait un bail à cheptel ou métayage ordinairement à mi-récoltes; c'est le *colon-partiaire* ou *métayer*.

Nœ Geph
Guide de l'émigrant en Algérie
Paris, 1890.



Monsieur l'administrateur



« Un administrateur est un despote pour un grand nombre d'actes de son administration », affirme un colon en 1891. Il fournit des preuves.





208



Blida dans les années 1900. Une diligence dans la rue d'Alger.

PRESQUE TOUTES LES DECISIONS appartiennent en propre à l'administrateur. Pour les autres, où il doit en référer à ses chefs, ceux-ci n'ont guère d'éléments de décision que par lui, et ses propositions sont presque toujours acceptées.

Il vit dans une atmosphère malsaine. En pays musulman, la concussion est ordinairement florissante, et nos sujets algériens sont très musulmans, sous ce rapport. Ils ne croient pas *a priori* qu'un fonctionnaire ne soit pas toujours disposé à vendre ses décisions; ils le feraient s'ils étaient à sa place; ils sont toujours prêts à les acheter. Flatteurs, rampants, très roués quand il s'agit de tripotages, de choses louches, qui sont leur élément, ils savent faire accepter des objets de valeur à quelqu'un qui soit susceptible de se laisser aller. On ne peut pas exiger d'un administrateur qu'il soit riche, ni qu'il ait des qualités exceptionnelles. On n'en trouverait pas pour venir passer son temps en Algérie dans des résidences, où souvent on n'a que des indigènes autour de soi, où les approvisionnements sont difficiles, où la fièvre guette ses victimes, et où, au bout du compte, 7 000 francs tout compris, sont presque toujours le bâton de maréchal.

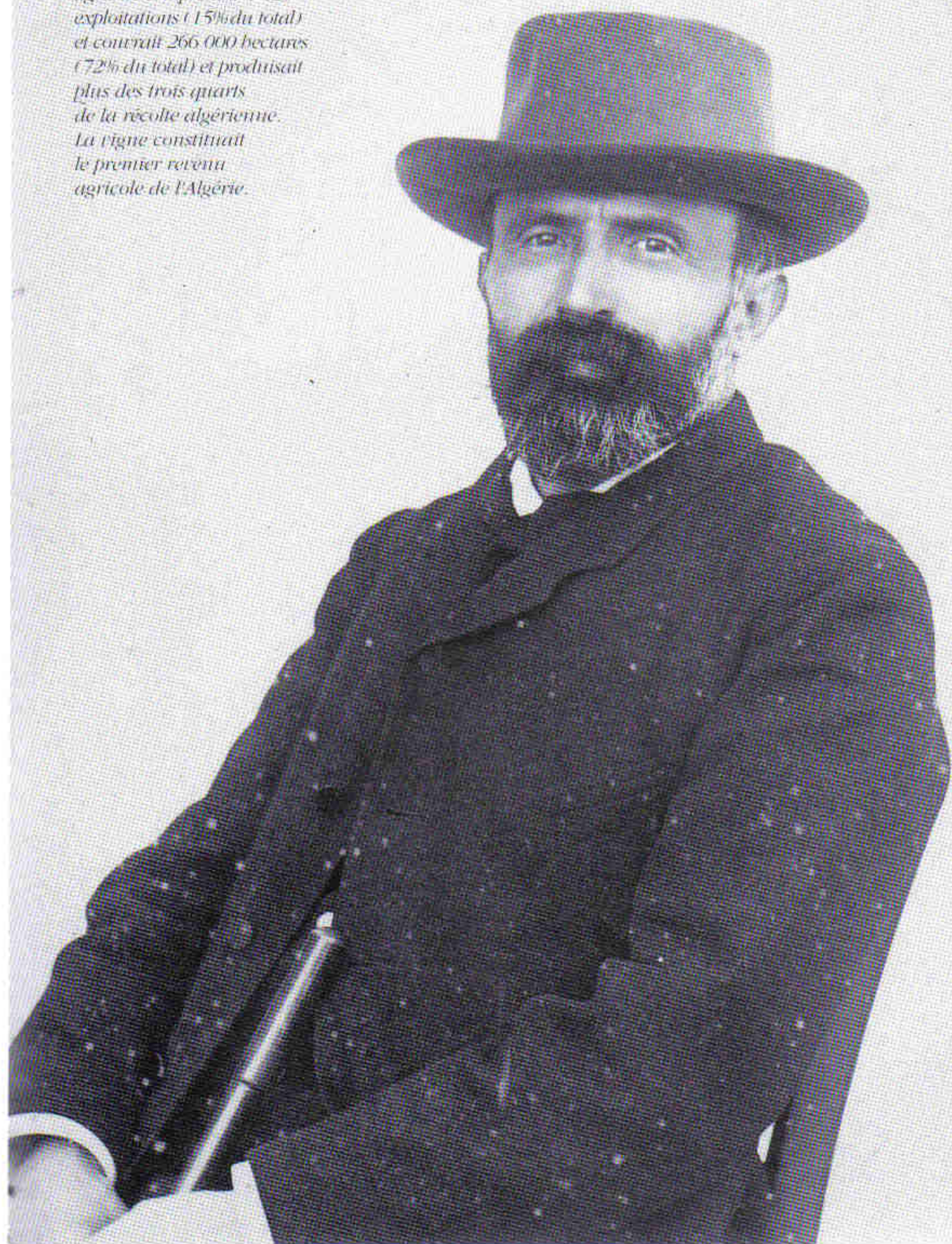
Par une triste compensation, celui qui malversera pourra arrondir rapidement ses affaires, tout en vivant largement. Toute nomination de cheik, de secrétaire de cheik, de garde-champêtre, et même de simple « mésouar », pourra devenir l'occasion d'un marché proportionné à l'importance du poste, et hors de proportion de beaucoup avec cette importance, l'Arabe étant très vaniteux, d'une vanité aussi puérile que grande.



Ci-dessus :
La cathédrale d'Oran construite par l'architecte A. Ballu.

L'administrateur doit intervenir à tout moment, pour des choses intéressant ses administrés, d'une manière plus ou moins grande, quelquefois très grande. Il peut avoir à trancher des questions de propriété, ou aider beaucoup à les trancher, par les renseignements qu'il fournit. Il peut s'agir de corvées ou de punitions à imposer, de secours à distribuer. Il faut voir les choses de près, pour voir quelle influence énorme, l'administrateur peut avoir, à tout moment sur les affaires de ses subordonnés. Tout cela peut devenir pour lui, l'occasion de concussions extrêmement productives. Cette concussion peut d'ailleurs prendre des formes spéciales; ainsi il ne dépendra que de lui, d'avoir des troupeaux élevés gratis, quelquefois après n'avoir rien coûté. De jeunes chevaux, de belles juments lui appartenant, peuvent être dispersés dans la commune et grandir ou reproduire sans frais pour lui. Les biens communaux sont souvent considérables; ils sont loués aux enchères ou de gré à gré, au profit de la commune. Si l'administrateur le veut, les concurrents pour la location sont rares et timides; en somme ce sera lui qui en louera les étendues, au moyen de prête-noms secrets, et il pourra en retirer de gros revenus. Je n'en finirais pas si je voulais tout énumérer.

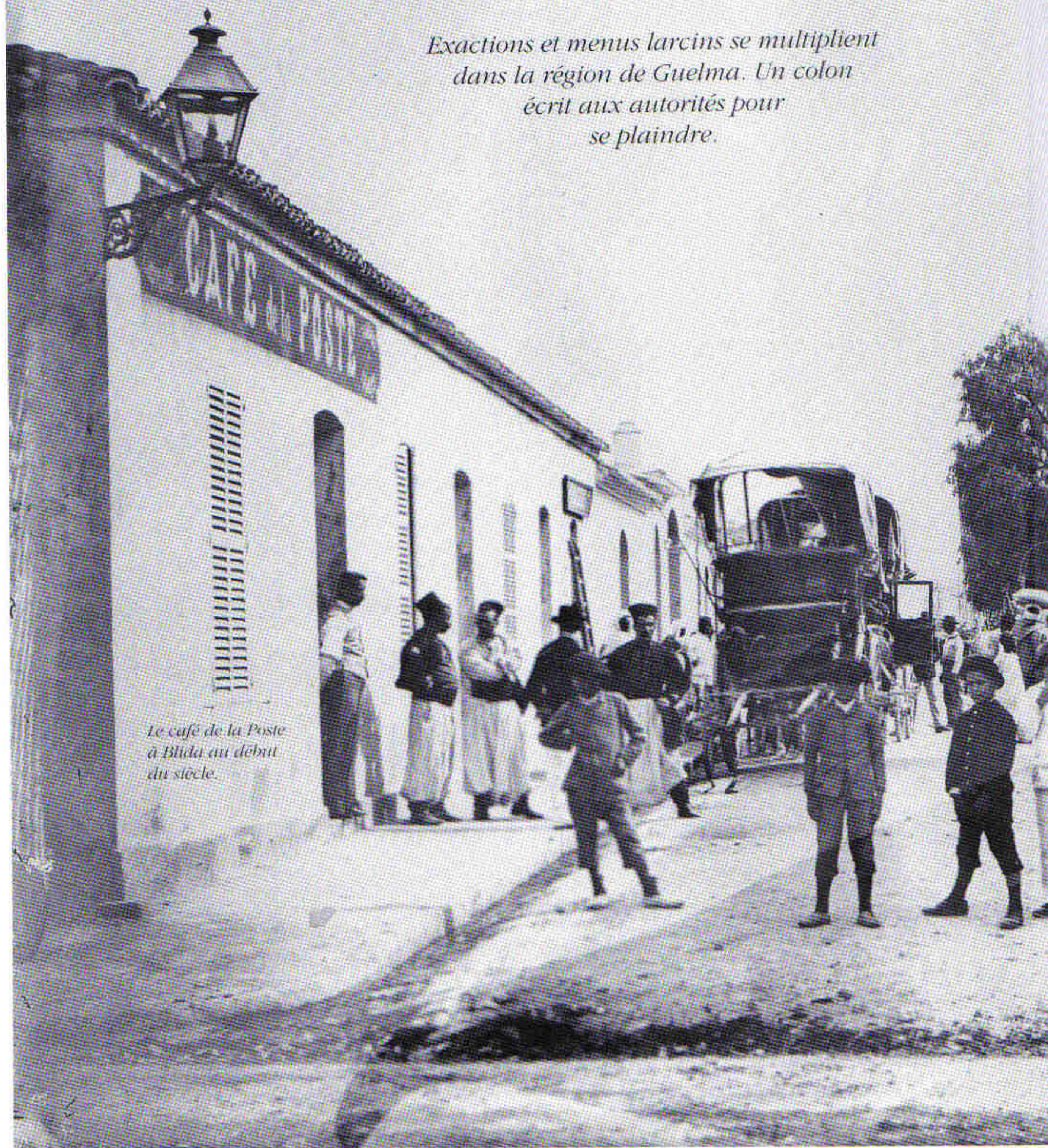
Docteur X
Simples réflexions d'un colon algérien
Paris, 1891.



Un propriétaire viticole des environs d'Alger. Les surfaces consacrées à la vigne s'accrurent considérablement entre 1929 et 1935, et la production passa de 9 millions d'hectolitres par an à 17 millions. La grande propriétré agricole comprenait 4 425 exploitations (15% du total) et couvrait 266 000 hectares (72% du total) et produisait plus des trois quarts de la récolte algérienne. La vigne constituait le premier revenu agricole de l'Algérie.

Que fait la France?

Exactions et menus larcins se multiplient dans la région de Guelma. Un colon écrit aux autorités pour se plaindre.



Le café de la Poste à Blida au début du siècle.



BARMBY

L'infirmerie d'une riche exploitation agricole en 1930. A cette époque, il y a 26 153 exploitations dont 5 411 de plus de 100 hectares. Un vaste programme d'irrigation mis en place à partir de cette date, permit une forte progression des cultures de primeurs et d'agrumes dont le volume atteint 100 000 tonnes par an, à la fin des années 1930.



Guelaât-bou-Sba,
le 27 mars 1890.

Monsieur le Président
du Comice agricole de Guelma,

JE CONSIDÈRE COMME UN IMPÉRIEUX devoir de répondre au questionnaire que vous adressez aux colons de la région de Guelma au sujet des vols dont ils ont pu être victimes. Il m'est impossible d'assigner une date exacte (année, mois, jour) aux faits dont j'ai à me plaindre pendant la période décennale de 1880 à 1890, mais je peux vous affirmer que le brigandage arabe, compte à son actif les actes suivants :

1° Deux tentatives de vol avec effraction, à mon domicile, mais qui ont échoué. L'objet convoité était mon coffre-fort.

2° Vol avec effraction de dix charges de blé.

3° Vol d'une paire de bœufs confiés à la garde d'un berger. Ces bœufs, vu leur état d'extrême maigreur, ont été rendus contre le paiement au voleur de 25 francs.

4° Coupage de plus de 200 pieds de vigne.

5° Sciage et coupage de plusieurs eucalyptus et d'autres arbres de diverses essences.

Je ne mentionne que comme simples peccadilles les nombreux vols de moindre importance dont j'ai été l'objet.

Enfin, et pour finir, à la fin de 1888, incendie d'une meule de fourrage, la seule que je possédais.

Tous ces méfaits sont restés impunis, sauf pour l'indigène qui a coupé les pieds de vigne et qui a été condamné à un an de pri-




DJAMAA



Inauguration de la ligne de chemin de fer Biskra-Toggourt en 1914. La foule attend le train ministériel à la gare de Djemaa. A cette époque, l'Algérie compte 13 000 kilomètres de routes et 3 500 kilomètres de voies ferrés et trois ports biens équipés : Alger, Oran et Bône.

son. En présence du résultat négatif auquel aboutissent les 19/20e des plaintes, je suis décidé à ne plus signaler à l'avenir les actes de brigandage dont je peux être à nouveau victime. On ne peut qu'être profondément écœuré en voyant la placide indifférence de l'administration actuelle en présence d'un état de choses qui tient en échec la colonisation.

J'ai beau me torturer la cervelle, je ne trouve par d'autres qualifications à appliquer à cette indifférence que : aveugle, bête ou criminelle.

On est à se demander où nous allons. Indubitablement à la liquidation de la colonisation, si un prompt et énergique remède n'est pas apporté à une situation aussi grave. Sans sécurité, pas de colonisation possible; c'est une vérité qui crève les yeux, excepté ceux de nos gouvernants. On se demande avec tristesse si la France aurait dépensé dans ce pays tant de centaines de millions et sacrifié tant des précieuses existences pour en arriver à ceci : que le coin le plus malfamé de la Calabre, est un Eden à côté de l'Algérie.

Et pendant que jour et nuit, le colon est sur le qui-vive pour défendre son existence et le pain de ses enfants, le conseil supérieur est réuni pour s'occuper de l'octroi de mer. La maison brûle et on discute gravement sur le badigeon qu'on veut lui donner.

Pauvre Algérie, en quelles mains débiles es-tu tombée?

A. Bailleul



Philippeville.
La maison du colon.

La réussite

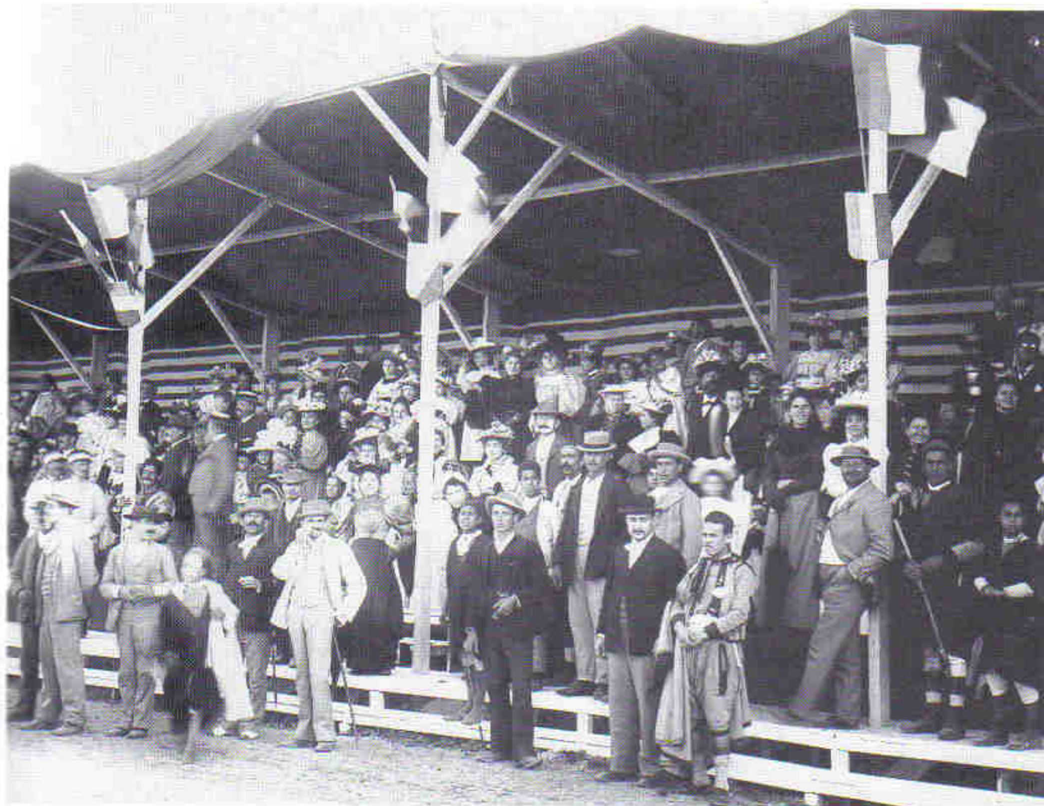
Pour réussir en Algérie, « il faut être courageux, persévérant, et économe », constate Louis Vignon. Visites chez quelques colons devenus riches, ou en passe de l'être.



LE COLON

BARMBY





La tribune officielle du champ de courses d'Alger au début du siècle.

LE SOLEIL EST DE PLOMB, le village, assis sur deux routes qui se coupent à angle droit, est tout blanc dans la grande lumière, sans une ligne d'ombre. Poussez une porte, le colon est chez lui s'entrenant avec sa femme des affaires communes; il reçoit le voyageur du mieux qu'il peut et, d'abord, lui fait boire un peu de vin blanc de sa vigne. Sa maison n'est pas grande avec ses deux pièces carrées : la première est la chambre à coucher, la seconde est à la fois la cuisine, la salle à manger, la salle de réunion; sur de grandes planches sont posées de lourdes jarres de grès où l'on conserve les provisions pour l'hiver; un hangar est adossé à la maison; il sert d'écurie pour les bêtes, deux mulets et un bœuf, en même temps que de remise pour une petite charrette. Il y a quelques années, le colon « s'est agrandi » : sur un des côtés de sa cour, il a construit un chai, avec son pressoir et son unique cuve, mais plus tard, si les années sont bonnes, on fera mieux. Vous allez avec le colon jusqu'à sa propriété : c'est une vigne dont les plus vieux ceps ont treize à quatorze ans; chaque année l'homme plante des boutures sur quelques ares, s'agrandissant ainsi peu à peu; entre les pieds de vignes il a eu l'idée de mettre des oliviers; pendant dix ans, il a attendu la première récolte; c'est l'année dernière qu'elle s'est faite. Des indigènes voisins l'aident lorsque le travail presse et lui donnent toute satisfaction; lui ne parle pas l'arabe, ni eux le français; cependant on se comprend, grâce à une certaine langue « sabir », née de la nécessité des rapports. Il n'est pas nécessaire de faire cinquante kilomètres pour trouver des contrastes; souvent à quatre ou cinq kilomètres de distance, les choses ne sont plus les mêmes. Le long de cette route à peine tracée et bien mal entretenue, est un village qui dépérit : les maisons sont sales, lézardées, en mauvais état, plusieurs ont une partie de leurs vitres brisées; les carreaux qui manquent sont remplacés par des planches ou des feuilles de papier. Chaque année une famille s'en va; celles qui demeurent sont misérables. A quelques pas, vingt-cinq ares de vignes mal soignées, envahies par des herbes et des chardons, des champs de blé encombrés de nombreux palmiers nains; les colons, sans volonté, sans courage, sont descendus jusqu'à faire eux-mêmes la culture arabe; deux vivent sous des gourbis. Un peu plus loin est une ferme abandonnée, aux volets clos, aux terres conquises par la broussaille; la fièvre a fauché tous les habitants. Mais, voici deux ou trois gourbis qui semblent des huttes indigènes; à droite, à gauche, ils sont entourés de jeunes ceps de vigne, de champs de céréales; à quelque distance un Européen la main sur la charrue : c'est le propriétaire des gourbis, des vignes et des champs. Arrivé depuis cinq ou six ans avec la concession d'un lot de ferme, il a

Page de gauche : Un café maure à Oran au début du siècle.


DENTISTE
E. DE CROZANT
AUX MONTAGNES RUSSES
AU
GRAND MARCEAU



Oran au début du siècle.
Le boulevard Seguin.

renoncé à faire des frais pour lui-même et a mis les quelques milliers de francs qu'il possédait dans la culture de la terre; avec ses enfants et des domestiques indigènes il étend ses cultures; on lui fait crédit; il mérite de réussir; il réussira.

L'énergie, la volonté de réussir sont des qualités indispensables en terre algérienne; ils sont nombreux ceux qui doivent tout à eux-mêmes. Voici par exemple deux colons venus à Alger pour leurs affaires : ce ne sont point de petits propriétaires, mais bien les maîtres de grands domaines; l'un d'eux a plus de 2 000 hectares de terres dans un village autrefois fiévreux, aujourd'hui assaini; son exploitation dirigée par lui-même, répartie entre 5 et 6 familles françaises, est magnifique. Voici des vignes et, à côté un chai immense; plus loin un grand terrain planté d'orangers et de citronniers que des haies de cyprès protègent contre les vents de la plaine; des centaines d'abeilles butinent des fleurs qui donneront ainsi, à la fois du miel et des fruits; plus loin encore, des grandes étendues plantées en blé. Tout cela le colon l'a fait lui-même avec l'aide du crédit, grâce à la confiance qu'il a inspirée. Il est parti de rien; à dix ans, il ne savait ni lire ni écrire; son père était un manœuvre; lui-même a appris la culture, et le peu qu'il sait, dans une propriété fondée par des religieux; plus tard, il s'est fait marchand de bétail courant dans les tribus, au risque de sa vie, un pistolet et une bourse à la ceinture, pour acheter des troupeaux de moutons. Le second, venu jeune en Algérie, a débuté comme petit employé d'un service public; mais les positions modestes ne lui convenaient pas. Presque sans argent, il a entrepris le commerce des grains; des affaires heureuses, au temps où il fallait approvisionner l'armée, lui ont donné un petit capital et il est maintenant le chef d'une grosse maison. Le commerce ne saurait cependant l'occuper tout entier; aux portes de la ville où il habite, associé à quelques amis, il a acheté, dans des conditions favorables, un domaine de près d'un millier d'hectares; ses vignes sont en plein rapport, bien soignées, ses autres cultures également tenues. Ce domaine est peut-être le plus beau et le plus riche de la colonie.

Louis Vignon
La France en Algérie
Paris, 1893.

A Alger

Qui habite Alger au début du siècle? Charles Jourdan dresse un tableau cosmopolite de la ville.





Le port d'Alger vers 1910.

Alger, 1905. La place du gouvernement.

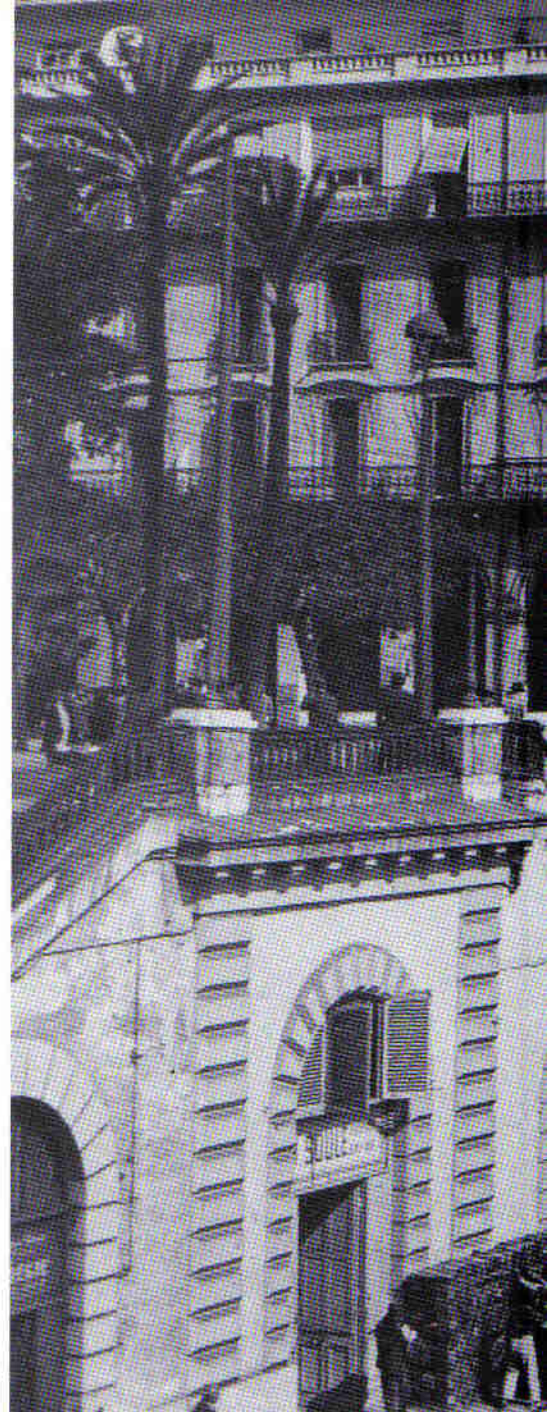


On se tromperait si l'on pensait ne trouver en arrivant à Alger que des Français ou des Arabes. La population coloniale se compose d'éléments infiniment plus divers et moins connus. D'abord les Maures, anciens bourgeois de la vieille Al-Djezaïez, gens paisibles et indolents confinés au fond de quelque boutique d'objets indigènes ou derrière le comptoir de quelque bureau de tabac.

Puis les Mzabites, véritables Auvergnats de l'Afrique, qui quittent les palmiers de leur oasis lointaine pour venir, à force de labeur, gagner un mince pécule parmi les foules remuantes des cités. Ils sont pour la plupart, bouchers et épiciers et gardent jalousement le monopole des transports par âne. Les nègres sont un peu ce que l'on veut : casseurs de pierre aujourd'hui, demain portefaix, bons enfants toujours; on les rencontre partout, étalant sous leurs grosses lèvres le rire perpétuel qui, chez cette race d'opprimés, a l'air de narguer le sort.

Les Espagnols arrivent par fournées dans leurs légères balancelles et prennent tout au pays sans rien lui laisser. Sitôt que leur sacoche est remplie de douros, la voile qui les avait amenés, les ramène. Même pendant leur séjour parmi nous, ils ne donnent à notre commerce que ce qu'il est impossible de lui enlever. Vêtements, objets mobiliers, provisions même, sont tirés de la province qu'ils n'ont quittée qu'avec espoir d'un prompt retour. Ils sont terrassiers, maçons ou manœuvres presque exclusivement. Dans les nombreux chantiers de construction qui se sont ouverts à Alger depuis cinq ans, c'est eux, et eux seuls, que l'on emploie. Sur les milliers d'ouvriers qui raclent la pierre, gâchent le plâtre et manient la truelle entre Saint-Eugène et Mustapha, on ne trouverait pas cent Français. Tous Espagnols. C'est la faute de nos Limousins; pourquoi ont-ils laissé prendre la place?


DE LA REGENCE
MAISON BASTIDE
TYPOGRAPHIE
LITHOGRAPHI
HOTEL



Alger 1932.
Le boulevard
de la République
et les rampes.

BARMBY

Les Italiens, et parmi eux les Napolitains, tiennent la pêche. Ce sont les voiles de leurs palangriers qui animent sans cesse le beau golfe dont Alger ferme une des extrémités. Sitôt que le temps est propice, la barque de ces intrépides marins sort du port, et se perd bientôt dans les profondeurs de l'horizon. Infatigables et sobres, on les voit penchés sur leurs avirons ou tirant les lourds filets dont l'inépuisable fécondité de la rive méditerranéenne défie la puissance destructive. C'est eux encore que l'on rencontre courant par la ville, une corbeille de poissons sur la tête. Quand les acquéreurs manquent, ils gagnent la campagne, et il n'est pas rare de découvrir leur silhouette caractéristique au beau travers de quelque route poudreuse à 3 ou 4 lieues de la ville. Tant que la corbeille n'est pas vide, ils vont ainsi devant eux, de village en village, laissant le soleil mordre leur peau brûlée.

Les Juifs : ils sont banquiers ou marchands revendeurs ou courtiers; leur race, intelligente et laborieuse, a déjà accaparé la meilleure part du commerce de la ville.

L'énumération ne serait pas complète si l'on omettait les Maltais. Âpres au gain, mais indépendants et sauvages, ils ne se jettent pas tous dans le commerce. Beaucoup d'entre eux habitent des masures effondrées où, au milieu d'une saleté repoussante, ils entretiennent des troupeaux de chèvres. Parlant une langue aussi dure que leurs mœurs, ils vivent à l'écart, n'éveillant pas la sympathie et ne l'éprouvant pour personne. Leur air toujours farouche, leurs vêtements sordides, les haillons qui couvrent leurs enfants, les cheveux en broussaille de leurs femmes dont le teint et l'allure rappellent les Bohémiennes, en font des types d'un caractère vigoureux, mas d'une sociabilité douteuse. Cependant tous ne sont pas ainsi, et l'appât d'un travail facile leur a fait troquer la mine rébarbative du chevrier contre la face souriante du vulgaire débitant de boissons. On ne fait pas dix pas dans une rue de la ville ou des faubourgs sans apercevoir une de ces louches échoppes où l'absinthe frelatée, l'eau-de-vie d'asphodèle et l'anisette d'Espagne procurent l'ivresse à bon marché. Un vigoureux gaillard, le ventre serré dans une ceinture bleue, les manches de chemises retroussées montrant des bras velus, se tient debout derrière le comptoir. Un collier de barbe noire et drue entoure son visage tout à la fois papelard et cruel, et des gros poils qui émergent de ses oreilles en



cachent à demi les boucles d'or. Ce Maltais-là, on le retrouve partout en Algérie. C'est lui qui verse à tout venant le « champoreau » traditionnel, singulier mélange d'extrait de caroube frauduleusement baptisé du nom de café et de kirsch ou de rhum.

Enfin pour clore la série, vient le Mahonnais, homme laborieux, aux mœurs paisibles, grand producteur de primeurs, auquel on doit la transformation en jardins maraîchers de la plupart des terres irrigables des environs d'Alger.

Chacun des éléments dont nous venons de parler, est distinct. Le commerce, l'industrie, l'agriculture confondent les intérêts de tous; mais les groupes de nationalités différentes, en dehors des transactions, gardent leurs caractères particuliers. Costumes, préjugés, mœurs demeurent intacts au milieu de chaque alvéole. On se coudoie, on ne se mêle pas. Etre pris pour le voisin serait chose désobligeante. Traitez un Juif de Maltais, il se fâche; appelez Juif un Espagnol, vous lui verrez mettre la main sur le manche de son couteau. Voulez-vous outrager un arabe? Confondez-le avec un Mzabite… et ainsi de suite en passant par tous les degrés de la longue énumération que nous venons de faire.

CHARLES JOURDAN
Croquis algériens
Paris, 1880.



Un soir de sirocco

A Constantine, Arabes, Juifs et Français vivent dans trois quartiers bien distincts. En 1914, Arnold Van Gennep se promène dans les rues de la ville balayée par un violent sirocco.

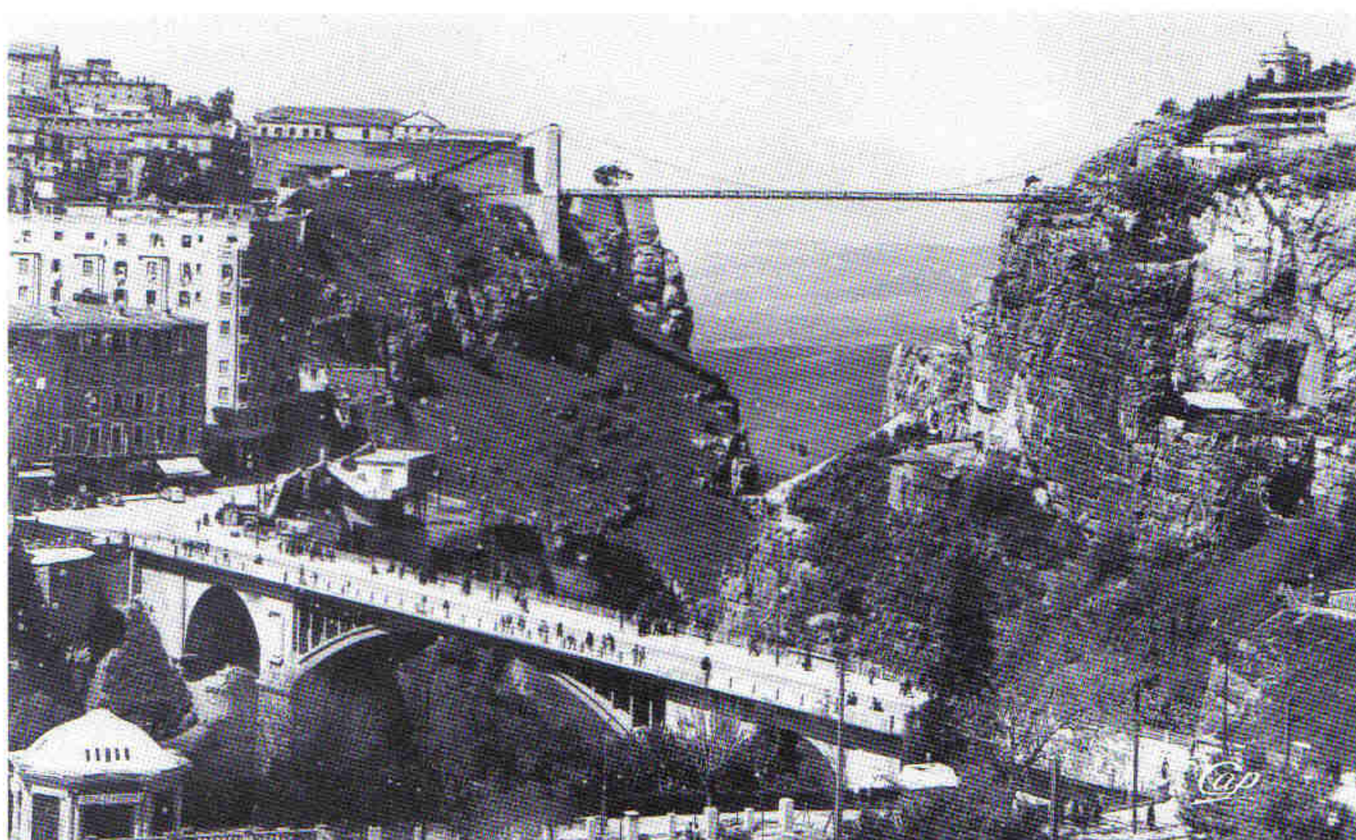
BARMBY

A CONSTANTINE, un dimanche soir de juin, étouffant. Le sirocco, disent les gens du pays. Une buée grise, très sèche, flotte sur la ville. Je vais chercher de l'air respirable au-dessus des gorges du Rummel, sur le pont suspendu. Au loin, des montagnes nues se découpent noires sur une mince bande rouge, liseré d'une immense toile vert pale.

Je reviens par le quartier juif aux ruelles tordues. Les façades sont ternes. Par endroit, un bec de gaz brûle avec peine, alourdi. Et partout grouillent et vocifèrent les Juifs du mellah.

Ils sont, en groupes, par terre. De gros pères de famille à larges pantalons brun-sombre, à vastes turbans, s'appuient, à demi assoupis, aux portes, sur la marche du haut, à côté de vieux qui trônent, discutant d'affaires. Au-dessous, les vieilles femmes et les jeunes crient d'un ton aigu un Arabe aux accents de yiddish; les voyelles grincent, les consonnes craquent, claquent, se déchirent. Les Juives maigres semblent désossées; les grasses sont vautrées. Au milieu des rues, des bandes d'enfants aux gestes incomplets se poursuivent, se tiraillent, dégringolent, piaillent, cependant que les tout-petits, ventre et sexe à l'air, dorment détendus dans les immenses jupes des matrones accroupies. La chemisette en guipures vulgaires, chiffonnée de sueur, découvre les cous, et les nuques et le haut des poitrines molles. Des gestes de tête et d'innombrables gestes de bras. De tous côtés scintillent par intermittence des boucles d'oreille, des colliers, des bracelets d'or vert, et d'or jaune, et d'or rouge. Quatre, cinq, six, sept bracelets à chaque bras, simples anneaux ronds, ou torsades boules en filigrane, ou larges anneaux plats découpés à jour et ciselés. Des odeurs d'aisselles se mêlent au relent des oignons grillés. Les voix aigres font vibrer les murs des maisons. Des rues qui s'enchevêtrent, des impasses, carrefours. Je tourne perdu, sans autre idée que fuir cette fournaise odorante et bruyante. Et tout à coup : plus rien! Pas un bruit, pas un son, le silence, l'orgueilleux silence du quartier musulman. Je m'arrête suffoqué. Si brutal, le changement, d'abord était un vrai sortilège : le coup de baguette du magicien maghrébin des contes réveillant le prince d'un cauchemar nocturne.

Puis, presque calmé, à pas lents et graves les mains au dos comme un cheik vénérable, j'avance par les ruelles arabes. Sous une longue voûte, des étalages de fruits, et des hommes en blancs burnous qui causent à mi-voix. Voici, éclairés violemment par le bec à acétylène d'un café maure tout proche, des piments sanglants, des figues et des aubergines violettes, des abricots énormes, et toutes sortes de choses colorées qui sont gaies, et qui invitent aux délicates gourmandises. Je mange des abricots, des figues, de jolis rai-



Ci-dessus : Constantine dans les années 1930. Vue générale de la ville vers le pont de Sidi-M'Cid.

Page de droite : Un garage à Constantine. 1935.

sins tout nouveaux, frais cueillis, assis sur un banc de pierre, à côté des Arabes silencieux qui me regardent sans étonnement ni curiosité. J'entre au café maure en écouter d'autres. Là aussi des hommes, rien que des hommes, sans marmaille ni femmes braillardes pour troubler la quiétude masculine, ses divertissements certes, mais aussi ses réflexions pratiques, et ses rêves obscurs, que suscite une maigre nouba, flûte aux décors rouges et accordéon italien à touches innombrables. Chaque musicien joue son air sans s'occuper du camarade. Des lanternes de couleur rappellent les gonfaxons, processions savoyardes; des anneaux en papier rose, vert pomme ou jaune s'enguirlandent de coins en coins. Mais voilà que ce silence de tout un quartier m'absorbe et m'anéantit. Je me sens trop seul peut-être, trop loin de tous ces Musulmans? Ou bien la réaction de mon excitation de tout à l'heure? On tout simplement le sirocco? Et me voilà errant de nouveau dans des ruelles vides. Et grimpant la première rue montante que je rencontre, je débouche dans la rue de France, puis je monte un escalier, et me voici sur la place du Palais, en plein quartier français. Un kiosque, la musique des zouaves, une foule endimanchée, des terrasses de cafés : c'est exactement mon affaire. Au premier café, défense de s'asseoir; il est réservé à ces messieurs les fonctionnaires. Je traverse la place en diagonale, je m'asseois au deuxième café; défense de s'asseoir; il est réservé à ces messieurs les officiers. Il reste encore un café pour les manants. Je m'y installe; on m'octroie une boisson glacée. Sauvé! Autour du kiosque piétinent lentement, tournent, tournent, tournent, raides et propres, pères et mères de famille dignement tirant garçons et filles accrochés et tout petits enfants, perdus dans les jupes et les pantalons, qui ne voient rien, et n'entendent rien, mais se préparent à leur fonction sociale. Bocks, glaces et limonade. Les épouses se détaillent et se méprisent; les époux se redressent et saluent. Les cuivres secouent les entrailles; un solo de fifre chatouille les nez. Kiosque, musique, manège, regards, idées, bocks, glaces et limonade : importation métropolitaine, marque de fabrique garantie, patriotique. Laquelle, de ces trois civilisations, vaut mieux? Non : valait mieux à Constantine ce dimanche de juin, où le sirocco desséchait les cerveaux.

Arnold Van Gennep
En Algérie
Paris, 1914.


RECAOUTCHOUTAGES
Firestone
Firestone
Goodrich
F. PARDINI
Michelin
RECAOUTCHOUTAGE
RECAOUTCHOUTAGE
REPARATION DE PNEUS
REPARATION DE CHAMBRES
VULCANISATION



Les Anglais

« Depuis quelques années, nos voisins anglais ont pris en grande passion les coteaux de Mustapha; sitôt que les brouillards de la Tamise couvrent leur froid pays, ils plient bravement bagage et vont chercher en Algérie, le soleil qui manque à leur île morose », constate avec une certaine fierté Charles Jourdan. Dès le mois de novembre l'émigration commence.

Arrivé dans le port, on se bouscule un peu, voulant bien vite gagner l'hôtel. La première visite est pour le Consul, après quoi les nobles étrangers louent une voiture à deux chevaux, qu'ils ne quitteront plus qu'au départ, et se lancent à la recherche d'une villa plus ou moins confortablement meublée.

Les villas ne manquent pas. La plupart des propriétaires algériens désertent leur demeure durant l'hiver dans l'espoir d'en tirer profit; mais les prix sont élevés, et nos voisins n'aiment pas à gaspiller leur argent.

Cependant, ils trouvent relativement facilement un toit où abriter leur famille, leurs domestiques et leurs chevaux de louage. A partir de ce moment, ils sont installés et font partie de la petite colonie dont le centre est la maison du Consul. J'ai écrit colonie, et le mot est juste, car à Alger, les Anglais, vivent entre eux et ne se mêlent pas à la société. Ils provoquent des réunions, organisent des expositions où les fleurs de leurs jardins luttent entre elles; ils se décernent des prix, des mentions honorables, et en somme, il faut bien le dire, trouvent moyen de s'amuser, sans attendre la manne, un peu rare, des fêtes officielles.

Chaque année voit grossir le nombre des nouveaux arrivants. Aujourd'hui, les Anglais forment à Alger un noyau de population compacte; beaucoup d'entre eux ont acquis des propriétés de plaisance, et il ne faudrait pas s'étonner si, avant dix ans, ils avaient accaparé les plus belles villas des environs de la ville.

Leur passion dominante en architecture, est le genre mauresque; sitôt qu'une maison arabe est mise en vente, on peut être assuré qu'un Anglais l'achètera.

A peine en possession de l'immeuble, ils rêvent des changements sans nombre, car leur manière de vivre s'accorde mal avec la disposition des habitations indigènes; alors ils ont recours aux plus bizarres inventions et, quand un homme de goût n'est pas là pour modérer l'expression de leur tempérament artistique, Dieu sait ce qu'ils enfantent! Il va sans dire que la manie des Anglais pour les objets mauresques a donné lieu à Alger à un important commerce : tapis du Levant fabriqués à Lyon, étoffes rares de Constantinople expédiées de France par ballots, armes du Maroc et de la Syrie façonnées à Liège, cuivres ciselés persans obtenus par la galvanoplastie, coffres arabes incrustés de nacre provenant du faubourg Saint-Antoine. Toutes ces merveilles – made in France – sont accaparées et payées deux fois leur valeur, à la grande joie de l'acheteur et du marchand.

Charles Jourdan
Croquis algériens
Paris, 1880.

A l'arrêt de la diligence sur la route de El Kantara, ce touriste a demandé que l'on installe son chevalet afin de terminer une « scène de genre ». 1905 environ.

Adieu

C'est le dernier jour. Demain matin à l'aube,
ce sera le grand départ pour la France.
Pour toujours...



Le Touring Hôtel de La Calle vers 1925. A cette époque, l'Algérie compte 950 000 Européens pour une population totale de 7 500 000 personnes environ.





1930 à Oran.
Les pieds-noirs.

Pas un bruit ne venait du dehors, la rue était muette comme dans le désert. Dans un coin de la rue mauresque, au-dessus des ogives bizarres de la galerie supérieure, la flèche d'un minaret montait dans le ciel. C'était le seul contact que j'avais avec le monde extérieur.

J'aurai toujours en moi l'impression de cette dernière extase et les couleurs de ce dernier tableau; je reverrai toujours les tentures sombres, le demi-jour ambré qui tombait d'une fenêtre étroite à travers un vitrail jaune qui allumait dans un coin les rouges des fréchias, la petite table basse incrustée de nacre, les tasses dorées sur leur plateau de cuivre. Un nuage de « latakié » voilait le plafond et tamisait sa blancheur crue. Tout cela était noyé dans un parfum exquis et capiteux.

Sur des coussins, elle était étendue, elle, la statue palpitante, l'adorable femme, frileusement enveloppée dans des voiles de soie rose et blanche, brodés de fleurettes d'argent.

J'avais revêtu le costume qu'elle aimait, le dolman rouge chamarré d'or, le large pantalon bleu. Mon sabre était auprès d'elle; elle m'aimait ainsi éperonné, et était heureuse au milieu de cet attirail militaire sans lequel la femme arabe ne peut comprendre l'homme. Mon képi bleu avec son croissant d'or était sur ses genoux, et elle regardait cet emblème de l'islam qui brillait au front du chrétien. Je n'étais plus pour elle un infidèle.

Dans sa langue, nous parlions de tout et de rien, d'amour et de guerre. Comme moi, elle aimait la voix de la poudre, les longues chevauchées, les nuits sous la tente, la vie errante, les hasards et les fatalités de l'existence, et, dans l'ardeur de ses vingt ans, elle aimait aussi les caresses et les longs baisers.

Ce fut ma dernière nuit sur la terre d'Afrique; comme un mécréant, je la passai entre les bras d'une belle Mauresque. J'ai préféré ces adieux silencieux aux bruyantes manifestations du cercle militaire; dans la tristesse de ce départ forcé, il me fallait à la dernière heure ses baisers ardents, la caresse de ses bras nus, les dernières notes de cette musique délicieuse que chantent les lèvres de la femme dans les confidences de l'amour.

Oh! Zinah, garde en ton âme ces suprêmes adieux, et que Muhammad te place dans son Paradis au milieu des houris, tes sœurs qui envieront toujours le noir de tes yeux, la rougeur de tes lèvres et la blancheur de ton corps de statue.

A cinq heures du soir, *Muhammad és Sadok* leva l'ancre et mit l'ancre au nord-nord-ouest. Une jolie brise soufflait de terre, le navire se couvrit de toile, s'inclina à bâbord et fila régulièrement ses treize nœuds à l'heure. Appuyé sur le bordage arrière, je regardais fuir la côte qui, à cette heure, se profilait hardiment sur le ciel clair du sud. Au pied des hautes falaises, Philippeville étageait ses maisons jusqu'aux sommets les plus élevés; celles qui entouraient le port semblaient maintenant être envahies par la mer. A droite dans la baie, une petite tache blanche au niveau de la Méditerranée, c'était Stora, la gracieuse petite ville.

Au-delà du cap, la côte fuyait dans l'ouest, très loin, et par-dessus ses sommets les cimes du Djudjura mettaient de légers nuages dans l'extrême horizon.

Tout ce panorama m'était familier; quand je revenais en Algérie après un séjour d'un mois en France, je le retrouvais toujours avec le même plaisir, oubliant tout de suite la patrie pour ne revoir que la vie de soldat et la poésie de ces pays ensoleillés.

Avec la nuit, tout cela s'abîma dans les flots, lentement, comme à regret; on ne voyait plus déjà qu'une ligne violette, indécise, qui pâlissait à chaque tour d'hélice; quelques minutes plus tard, tout avait disparu.

Mohamed Ben Barca
(nom islamisé d'un militaire français)
Choses d'Algérie
Evreux, 1891.

BARMBY

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

Roger-Viollet : pages 8, 10, 12, 16, 22, 24, 26, 28, 39, 40, 42, 44, 47, 50, 54, 56, 57, 58, 62, 64, 66, 68, 70, 74, 81, 82, 84, 85, 86, 88, 91, 93, 96, 100, 102, 104, 108, 110, 112, 114, 120, 122, 124, 128, 131, 134, 136, 138, 140, 142, 150, 154, 156, 157, 158, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 170, 176, 178, 180, 184, 186, 188, 190, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 210, 213, 214, 216, 218.

CAOM Aix-en-Provence : pages 35, 36, 38, 63, 76, 94, 106, 115, 116, 119, 130, 146, 153, 172, 173, 174, 191, 193.

Sirot-Angel : pages 19, 20, 30, 33, 34, 38, 52, 80, 95, 126, 133, 147, 149, 160, 182, 183, 201.

Service historique de la Marine, Vincennes : pages 14, 17, 46, 48, 60, 61, 65, 90, 98, 99, 101, 118.

ECPA : page 195.

Droits réservés : Couverture pages 6, 21, 35, 71, 72, 78, 79, 107, 127, 144, 152, 208, 212.



BARMBY

TABLE


9 782851 320599